00099816

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015

00.6.1

Oe. C. 1.

OEUVRES

DE

P. CORNEILLE.

TOME SECOND.

OEUVRES

DE

P. CORNEILLE,

AVEC LE COMMENTAIRE DE VOLTAIRE
SUR LES PIECES DE THEATRE,

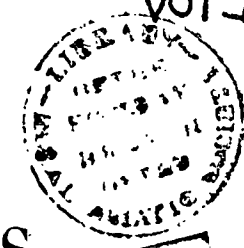
ET DES OBSERVATIONS CRITIQUES SUR CE COMMENTAIRE,
PAR LE CITOYEN PALISSOT.

ÉDITION COMPLÈTE,

DÉDIÉE AU PREMIER CONSUL DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

TOME SECOND.

99816
au
Vol II



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ,
AU PALAIS DES SCIENCES ET ARTS.

AN IX (1801.)

99816

LA SUIVANTE,

COMÉDIE.

1634.

00099816

ÉPITRE.

MONSIEUR,

Je vous présente une comédie qui n'a pas été également aimée de toutes sortes d'esprits; beaucoup et de fort bons n'en ont pas fait grand état, et beaucoup d'autres l'ont mise au-dessus du reste des miennes. Pour moi, je laisse dire tout le monde, et fais mon profit des bons avis, de quelque part que je les reçoive. Je traite toujours mon sujet le moins mal qu'il m'est possible; et, après y avoir corrigé ce qu'on m'y fait connoître d'inexcusable, je l'abandonne au public. Si je ne fais bien, qu'un autre fasse mieux; je ferai des vers à sa louange au lieu de le censurer. Chacun a sa méthode; je ne blâme point celle des autres, et me tiens à la mienne; jusqu'à

présent je m'en suis trouvé fort bien ; j'en chercherai une meilleure, quand je commencerai à m'en trouver mal. Ceux qui se font presser à la représentation de mes ouvrages m'obligent infiniment ; ceux qui ne les approuvent pas peuvent se dispenser d'y venir gagner la migraine ; ils épargneront de l'argent, et me feront plaisir. Les jugements sont libres en ces matieres, et les goûts divers. J'ai vu des personnes de fort bon sens admirer des endroits sur qui j'aurois passé l'éponge, et j'en connois dont les poëmes réussissent au théâtre avec éclat, et qui, pour principaux ornements, y emploient des choses que j'évite dans les miens. Ils pensent avoir raison, et moi aussi : qui d'eux ou de moi se trompe ? c'est ce qui n'est pas aisé à juger. Chez les philosophes, tout ce qui n'est point de la foi ni des principes est disputable ; et souvent ils soutiendront à votre choix le pour et le contre d'une même proposition : marques certaines de l'excellence de l'esprit humain, qui trouve des raisons à défendre tout ; ou plutôt

de sa foiblesse, qui n'en peut trouver de convaincantes, ni qui ne puissent être combattues et détruites par de contraires. Ainsi ce n'est pas merveille si les critiques donnent de mauvaises interprétations à nos vers, et de mauvaises faces à nos personnages. « Qu'on me donne », dit monsieur de Montaigne, au chapitre 36 du premier livre, « l'action la plus excellente et « pure, je m'en vais y fournir vraisemblablement « cinquante vicieuses intentions ». C'est au lecteur désintéressé à prendre la médaille par le beau revers. Comme il nous a quelque obligation d'avoir travaillé à le divertir, j'ose dire que, pour reconnoissance, il nous doit un peu de faveur, et qu'il commet une espece d'ingratitude, s'il ne se montre plus ingénieux à nous défendre qu'à nous condamner, et s'il n'applique la subtilité de son esprit plutôt à colorer et justifier en quelque sorte nos véritables défauts, qu'à en trouver où il n'y en a point. Nous pardonnons beaucoup de choses aux anciens; nous admirons quelquefois dans leurs écrits ce que

nous ne souffririons pas dans les nôtres ; nous faisons des mysteres de leurs imperfections, et couvrons leurs fautes du nom de licences poétiques. Le docte Scaliger a remarqué des taches dans tous les latins ; et de moins savants que lui en remarqueroient bien dans les grecs, et dans son Virgile même à qui il dresse des autels sur le mépris des autres. Je vous laisse donc à penser si notre présomption ne seroit pas ridicule, de prétendre qu'une exacte censure ne pût mordre sur nos ouvrages, puisque ceux de ces grands génies de l'antiquité ne se peuvent pas soutenir contre un rigoureux examen. Je ne me suis jamais imaginé avoir rien mis au jour de parfait ; je n'espere pas même y pouvoir jamais arriver ; je fais néanmoins mon possible pour en approcher ; et les plus beaux succès des autres ne produisent en moi qu'une vertueuse émulation, qui me fait redoubler mes efforts, afin d'en avoir de pareils.

Je vois d'un œil égal croître le nom d'autrui,
Et tâche à m'élever aussi haut comme lui,

Sans hasarder ma peine à le faire descendre.
La gloire a des trésors qu'on ne peut épuiser;
Et plus elle en prodigue à nous favoriser,
Plus elle en garde encore où chacun peut prétendre.

Pour venir à cette Suivante que je vous dédie, elle est d'un genre qui demande plutôt un style naïf que pompeux : les fourbes et les intrigues sont principalement du jeu de la comédie; les passions n'y entrent que par accident. Les regles des anciens sont assez religieusement observées en celle-ci. Il n'y a qu'une action principale à qui toutes les autres aboutissent; son lieu n'a point plus d'étendue que celle du théâtre, et le temps n'en est point plus long que celui de la représentation, si vous en exceptez l'heure du dîner, qui se passe entre le premier et le second acte. La liaison même des scenes, qui n'est qu'un embellissement et non pas un précepte, y est gardée; et si vous prenez la peine de compter les vers, vous n'en trouverez pas un acte plus qu'en l'autre. Ce n'est pas que je me sois assujetti depuis aux mêmes rigueurs. J'aime à

suivre les regles ; mais, loin de me rendre leur esclave, je les élargis et resserre selon le besoin qu'en a mon sujet, et je romps même sans scrupule celle qui regarde la durée de l'action, quand sa sévérité me semble absolument incompatible avec les beautés des évènements que je décris. Savoir les regles et entendre le secret de les apprivoiser adroitement avec notre théâtre, ce sont deux sciences bien différentes ; et peut-être que pour faire maintenant réussir une piece ce n'est pas assez d'avoir étudié les livres d'Aristote et d'Horace. J'espere un jour traiter ces matieres plus à fond, et montrer de quelle espece est la vraisemblance qu'ont suivie ces grands maîtres des autres siecles, en faisant parler des bêtes, et des choses qui n'ont point de corps. Cependant mon avis est celui de Térence. Puisque nous faisons des poëmes pour être représentés, notre premier but doit être de plaire à la cour et au peuple, et d'attirer un grand nombre à leurs représentations. Il faut, s'il se peut, y ajouter les regles, afin de ne dé-

plaire pas aux savants, et recevoir un applaudissement universel; mais sur-tout gagnons la voix publique, autrement notre piece aura beau être réguliere, si elle est sifflée au théâtre, les savants n'oseront se déclarer en notre faveur, et aimeront mieux dire que nous aurons mal entendu les regles, que de nous donner des louanges quand nous serons décriés par le consentement général de ceux qui ne voient la comédie que pour se divertir. Je suis,

MONSIEUR,

Votre très humble et très
obéissant serviteur,
CORNEILLE.

ACTEURS.

GÉRASTE, pere de Daphnis.

POLÉMON, oncle de Clarimond.

CLARIMOND, amoureux de Daphnis.

FLORAME, amant de Daphnis.

THÉANTE, aussi amoureux de Daphnis.

DAMON, ami de Florame et de Théante.

DAPHNIS, maîtresse de Florame, aimée de Clarimond et de Théante.

AMARANTE, suivante de Daphnis.

CÉLIE, voisine de Géraste et sa confidente.

CLÉON, domestique de Damon.

La scene est à Paris.

H. Gravelot invenit. N. Le Mire Sculp.

Amarante approchez, que tout soit éclairci.

LA SUIVANTE

LA SUIVANTE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DAMON, THÉANTE.

DAMON.

Ami, j'ai beau rêver, toute ma rêverie
Ne me fait rien comprendre en ta galanterie.
Auprès de ta maîtresse engager un ami,
C'est, à mon jugement, ne l'aimer qu'à demi.
Ton humeur, qui s'en lasse, au changement l'invite;
Et, n'osant la quitter, tu veux qu'elle te quitte.

THÉANTE.

Ami, n'y rêve plus; c'est en juger trop bien
Pour t'oser plaindre encor de n'y comprendre rien.
Quelques puissants appas que possede Amarante,
Je trouve qu'après tout ce n'est qu'une suivante;
Et je ne puis songer à sa condition

Que mon amour ne cede à mon ambition.
Ainsi, malgré l'ardeur qui pour elle me presse,
A la fin j'ai levé les yeux sur sa maîtresse,
Où mon dessein, plus haut, et plus laborieux,
Se promet des succès beaucoup plus glorieux.
Mais lors, soit qu'Amarante eût pour moi quelque flamm
Soit qu'elle pénétrât jusqu'au fond de mon ame,
Et que, malicieuse, elle prît du plaisir
A rompre les effets de mon nouveau desir,
Elle savoit toujours m'arrêter auprès d'elle
A tenir des propos d'une suite éternelle!
L'ardeur qui me brûloit de parler à Daphnis
Me fournissoit en vain des détours infinis;
Elle usoit de ses droits, et, tout impérieuse,
D'une voix demi gaie et demi sérieuse,
« Quand j'ai des serviteurs, c'est pour m'entretenir,
Disoit-elle ; autrement, je les sais bien punir;
« Leurs devoirs près de moi n'ont rien qui les excuse. »

DAMON.

Maintenant je devine à-peu-près une ruse,
Que tout autre en ta place à peine entreprendroit.

THÉANTE.

Écoute, et tu verras si je suis mal-adroit.
Tu sais comme Florame à tous les beaux visages
Fait par civilité toujours de feints hommages,
Et, sans avoir d'amour, offrant par-tout des vœux,
Traite de peu d'esprit les véritables feux.
Un jour qu'il se vantoit de cette humeur étrange,

A qui chaque objet plaît, et que pas un ne range;
Et reprochoit à tous que leur peu de beauté
Lui laissoit si long-temps garder sa liberté,
« Florame, dis-je alors, ton ame indifférente
« Ne tiendroit que fort peu contre mon Amarante. »
« Théante, me dit-il, il faudroit l'éprouver;
« Mais l'éprouvant, peut-être on te ferait rêver;
« Mon feu, qui ne seroit que pure courtoisie,
« La rempliroit d'amour, et toi, de jalousie. »
Je réplique, il repart, et nous tombons d'accord
Qu'au hasard du succès il y feroit effort.
Ainsi je l'introduis; et, par ce tour d'adresse
Qui me fait pour un temps lui céder ma maîtresse,
Engageant Amarante et Florame au discours,
J'entretiens à loisir mes nouvelles amours.

DAMON.

Fut-elle, sur ce point, ou fâcheuse, ou facile?

THÉANTE.

Plus que je n'espérois, je l'y trouvai docile;
Soit que je lui donnasse une fort douce loi,
Et qu'il fût à ses yeux plus aimable que moi,
Soit qu'elle fît dessein sur ce fameux rebelle,
Qu'une simple gageure attachoit auprès d'elle,
Elle perdit pour moi son importunité,
Et n'en demanda plus tant d'assiduité.
La douceur d'être seule à gouverner Florame
Ne souffrit plus chez elle aucun soin de ma flamme;
Et ce qu'elle goûtoit avec lui de plaisirs

Lui fit abandonner mon ame à mes desirs.

DAMON.

On t'abuse, Théante; il faut que je te die
Que Florame est atteint de même maladie,
Qu'il roule en son esprit mêmes desseins que toi,
Et que c'est à Daphnis qu'il veut donner sa foi.
A servir Amarante il met beaucoup d'étude;
Mais ce n'est qu'un prétexte à faire une habitude:
Il accoutume ainsi ta Daphnis à le voir,
Et ménage un accès qu'il ne pouvoit avoir.
Sa richesse l'attire, et sa beauté le blesse;
Elle le passe en bien, il l'égale en noblesse;
Et cherche, ambitieux par sa possession,
A relever l'éclat de son extraction.
Il a peu de fortune, et beaucoup de courage;
Et hors cette espérance il hait le mariage.
C'est ce que l'autre jour en secret il m'apprit;
Tu peux sur cet avis lire dans son esprit.

THÉANTE.

Parmi ses hauts projets il manque de prudence,
Puisqu'il traite avec toi de telle confidence.

DAMON.

Crois qu'il m'éprouvera fidele au dernier point
Lorsque ton intérêt ne s'y mêlera point.

THÉANTE.

Je dois l'attendre ici. Quitte-moi, je te prie,
De peur qu'il n'ait soupçon de ta supercherie.

DAMON.

Adieu. Je suis à toi.

SCENE II.

THÉANTE.

Par quel malheur fatal
Ai-je donné moi-même entrée à mon rival?
De quelque trait rusé que mon esprit se vante,
Je me trompe moi-même en trompant Amarante,
Et choisis un ami qui ne veut que m'ôter
Ce que par lui je tâche à me faciliter.
Qu'importe toutefois qu'il brûle, et qu'il soupire?
Je sais trop comme il faut l'empêcher d'en rien dire.
Amarante l'arrête, et j'arrête Daphnis;
Ainsi tous entretiens d'entre eux deux sont bannis;
Et tant d'heur se rencontre en ma sage conduite,
Qu'au langage des yeux son amour est réduite.
Mais n'est-ce pas assez pour se communiquer?
Que faut-il aux amants de plus pour s'expliquer?
Même ceux de Daphnis à tous coups lui répondent;
L'un dans l'autre, à tous coups, leurs regards se confondent;
Et d'un commun aveu ces muets truchements
Ne se disent que trop leurs amoureux tourments.
Quelles vaines frayeurs troublent ma fantaisie!
Que l'amour aisément penche à la jalousie!
Qu'on croit tôt ce qu'on craint en ces perplexités,

Où les moindres soupçons passent pour vérités!
Daphnis est tout aimable; et, si Florame l'aime,
Dois-je m'imaginer qu'il soit aimé de même?
Florame avec raison adore tant d'appas,
Et Daphnis sans raison s'abaisseroit trop bas.
Ce feu, si juste en l'un, en l'autre inexcusable,
Rendroit l'un glorieux, et l'autre méprisable.
Simple! l'amour peut-il écouter la raison?
Et même ces raisons sont-elles de saison?
Si Daphnis doit rougir en brûlant pour Florame,
Qui l'en affranchiroit en secondant ma flamme?
Étant tous deux égaux, il faut bien que nos feux
Lui fassent même honte, ou même honneur tous deux
Ou tous deux nous formons un dessein téméraire,
Ou nous avons tous deux même droit de lui plaire.
Si l'espoir m'est permis, il y peut aspirer;
Et s'il prétend trop haut, je dois désespérer.
Mais le voici venir.

SCENE III.

THÉANTE, FLORAME.

THÉANTE.

Tu me fais bien attendre.

FLORAME.

Encore est-ce à regret qu'ici je viens me rendre,
Et comme un criminel qu'on traîne à sa prison.

THÉANTE.

Tu ne fais qu'en raillant cette comparaison.

FLORAME.

Elle n'est que trop vraie.

THÉANTE.

Et ton indifférence?

FLORAME.

La conserver encor! le moyen? l'apparence?
Je m'étois plû toujours d'aimer en mille lieux;
Voyant une beauté mon cœur suivoit mes yeux;
Mais de quelques attraits que le ciel l'eût pourvue,
J'en perdois la mémoire aussitôt que la vue;
Et bien que mes discours lui donnassent ma foi,
De retour au logis je me trouvois à moi.
Cette façon d'aimer me sembloit fort commode;
Et maintenant encor je vivrois à ma mode:
Mais l'objet d'Amarante est trop embarassant;
Ce n'est point un visage à ne voir qu'en passant;
Un je ne sais quel charme auprès d'elle m'attache;
Je ne la puis quitter que le jour ne se cache;
Même alors, malgré moi, son image me suit,
Et me vient au lieu d'elle entretenir la nuit.
Le sommeil n'oseroit me peindre une autre idée;
J'en ai l'esprit rempli, j'en ai l'ame obsédée.
Théante, ou permets-moi de n'en plus approcher,
Ou songe que mon cœur n'est pas fait d'un rocher;
Tant de charmes enfin me rendroient infidele.

THÉANTE.

Deviens-le, si tu veux, je suis assuré d'elle;
Et, quand il te faudra tout de bon l'adorer,
Je prendrai du plaisir à te voir soupirer;
Tandis que, pour tout fruit, tu porteras la peine
D'avoir tant persisté dans une humeur si vaine.
Quand tu ne pourras plus te priver de la voir,
C'est alors que je veux t'en ôter le pouvoir;
Et j'attends de pied ferme à reprendre ma place,
Qu'il ne soit plus en toi de retrouver ta glace.
Tu te défends encore, et n'en tiens qu'à demi.

FLORAME.

Cruel, est-ce là donc me traiter en ami?
Garde pour châtiment de cet injuste outrage,
Qu'Amarante pour toi ne change de courage;
Et se rendant sensible à l'ardeur de mes vœux...

THÉANTE.

A cela près, poursuis; gagne-la, si tu peux:
Je ne m'en prendrai lors qu'à ma seule imprudence;
Et demeurant ensemble en bonne intelligence,
En dépit du malheur que j'aurai mérité,
J'aimerai le rival qui m'aura supplanté.

FLORAME.

Ami, qu'il vaut bien mieux ne tomber point en peine
De faire à tes dépens cette épreuve incertaine:
Je me confesse pris, je quitte, j'ai perdu;
Que veux-tu plus de moi? reprends ce qui t'est dû.
Séparer plus long-temps une amour si parfaite!

Continuer encor la faute que j'ai faite!
Elle n'est que trop grande ; et, pour la réparer,
J'empêcherai Daphnis de vous plus séparer.
Pour peu qu'à mes discours je la trouve accessible,
Vous jouirez tous deux d'un entretien paisible;
Je saurai l'amuser; et vos feux redoublés
Par son fâcheux abord ne seront plus troublés.

THÉANTE.

Ce seroit prendre un soin qui n'est pas nécessaire.
Daphnis sait d'elle-même assez bien se distraire;
Et jamais son abord ne trouble nos plaisirs,
Tant elle est complaisante à nos chastes desirs.

SCENE IV.

AMARANTE, FLORAME, THÉANTE.

THÉANTE, *à Amarante.*

Déploie, il en est temps, tes meilleurs artifices,
Sans mettre toutefois en oubli mes services.
Je t'amene un captif qui te veut échapper.

AMARANTE.

J'en ai vu d'échappés que j'ai su rattraper.

THÉANTE.

Vois qu'en sa liberté ta gloire se hasarde.

AMARANTE.

Allez, laissez-le-moi, j'en ferai bonne garde.
Daphnis est au jardin.

FLORAME.

Sans plus vous désunir,
Souffre qu'au lieu de toi je l'aille entretenir.

SCENE V.

AMARANTE, FLORAME.

AMARANTE.

Laissez, mon cavalier, laissez aller Théante:
Il porte assez au cœur le portrait d'Amarante;
Je n'appréhende point qu'on l'en puisse effacer:
C'est au vôtre à présent que je le veux tracer;
Et la difficulté d'une telle victoire
M'en augmente l'ardeur, comme elle en croît la gloire.

FLORAME.

Aurez-vous quelque gloire à me faire souffrir?

AMARANTE.

Plus que de tous les vœux qu'on me pourroit offrir.

FLORAME.

Vous plaisez-vous à ceux d'une ame si contrainte,
Qu'une vieille amitié retient toujours en crainte?

AMARANTE.

Vous n'êtes pas encore au point où je vous veux;
Et toute amitié meurt où naissent de vrais feux.

FLORAME.

De vrai contre ses droits mon esprit se rebelle:
Mais feriez-vous état d'un amant infidele?

AMARANTE.

Je ne prendrai jamais pour un manque de foi,
D'oublier un ami pour se donner à moi.

FLORAME.

Encor si je pouvois former quelque espérance
De vous voir favorable à ma persévérance,
Que vous puissiez m'aimer après tant de tourment,
Et d'un mauvais ami faire un heureux amant!
Mais, hélas! je vous sers, je vis sous votre empire,
Et je ne puis prétendre où mon desir aspire.
Théante! ah, nom fatal pour me combler d'ennui!
Vous demandez mon cœur, et le vôtre est à lui!
Souffrez qu'en autre lieu j'adresse mes services,
Que du manque d'espoir j'évite les supplices.
Qui ne peut rien prétendre a droit d'abandonner.

AMARANTE.

S'il ne tient qu'à l'espoir, je vous en veux donner.
Apprenez que chez moi c'est un foible avantage
De m'avoir de ses vœux le premier fait hommage;
Le mérite y fait tout; et tel plaît à mes yeux,
Que je négligerois près de qui vaudroit mieux.
Lui seul de mes amants regle la différence,
Sans que le temps leur donne aucune préférence.

FLORAME.

Vous ne flattez mes sens que pour m'embarrasser.

AMARANTE.

Peut-être; mais enfin il faut le confesser,

Vous vous trouveriez mieux auprès de ma maîtresse.

FLORAME.

Ne pensez pas...

AMARANTE.

Non, non, c'est là ce qui vous presse.
Allons dans le jardin ensemble la chercher.
(*à part.*)
Que j'ai su dextrement à ses yeux la cacher!

SCENE VI.

DAPHNIS, THÉANTE.

DAPHNIS.

Voyez comme tous deux ont fui notre rencontre
Je vous l'ai déja dit, et l'effet vous le montre.
Vous perdez Amarante, et cet ami fardé
Se saisit finement d'un bien si mal gardé:
Vous devez vous lasser de tant de patience;
Et votre sûreté n'est qu'en la défiance.

THÉANTE.

Je connois Amarante; et ma facilité
Établit mon repos sur sa fidélité:
Elle rit de Florame, et de ses flatteries,
Qui ne sont après tout que des galanteries.

DAPHNIS.

Amarante, de vrai, n'aime pas à changer;
Mais votre peu de soin l'y pourroit engager.
On néglige aisément un homme qui néglige.
Son naturel est vain; et qui la sert l'oblige:

D'ailleurs, les nouveautés ont de puissants appas:
Théante, croyez-moi, ne vous y fiez pas.
J'ai su me faire jour jusqu'au fond de son ame,
Où j'ai peu remarqué de sa premiere flamme;
Et, s'il tournoit la feinte en véritable amour,
Elle seroit bien fille à vous jouer d'un tour.
Mais afin que l'issue en soit pour vous meilleure,
Laissez-moi ce causeur à gouverner une heure;
J'ai tant de passion pour tous vos intérêts,
Que j'en saurois bientôt pénétrer les secrets.

THÉANTE.

C'est un trop bas emploi pour de si hauts mérites;
Et quand elle aimeroit à souffrir ses visites,
Quand elle auroit pour lui quelque inclination,
Vous m'en verriez toujours sans appréhension.
Qu'il se mette à loisir, s'il peut, dans son courage;
Un moment de ma vue en efface l'image.
Nous nous ressemblons mal; et, pour ce changement,
Elle a de trop bons yeux, et trop de jugement.

DAPHNIS.

Vous le méprisez trop; je trouve en lui des charmes,
Qui vous devroient, du moins, donner quelques alarmes.
Clarimond n'a de moi que haine, et que rigueur;
Mais, s'il lui ressembloit, il gagneroit mon cœur.

THÉANTE.

Vous en parlez ainsi, faute de le connoître.

DAPHNIS.

J'en parle et juge ainsi sur ce qu'on voit paroître.

THÉANTE.

Quoi qu'il en soit, l'honneur de vous entretenir...

DAPHNIS.

Brisons là ce discours, je l'apperçois venir.
Amarante, ce semble, en est fort satisfaite.

SCENE VII.

DAPHNIS, FLORAME, THÉANTE, AMARANTE.

THÉANTE.

Je t'attendois, ami, pour faire la retraite.
L'heure du dîner presse, et nous incommodons
Celles qu'en nos discours ici nous retardons.

DAPHNIS.

Il n'est point encor tard.

THÉANTE.

Nous ferions conscience
D'abuser plus long-temps de votre patience.

FLORAME.

Madame, excusez donc cette incivilité,
Dont l'heure nous impose une nécessité.

DAPHNIS.

Sa force vous excuse, et je lis dans votre ame
Qu'à regret vous quittez l'objet de votre flamme.

SCENE VIII.

DAPHNIS, AMARANTE.

DAPHNIS.

Cette assiduité de Florame avec vous
A la fin a rendu Théante un peu jaloux.
Aussi de vous y voir tous les jours attachée,
Quelle puissante amour n'en seroit point touchée?
Je viens d'examiner son esprit en passant;
Mais vous ne croiriez pas l'ennui qu'il en ressent.
Vous y devez pourvoir; et, si vous êtes sage,
Il faut à cet ami faire mauvais visage,
Lui fausser compagnie, éviter ses discours;
Ce sont pour l'appaiser les chemins les plus courts;
Sinon, faites état qu'il va courir au change.

AMARANTE.

Il seroit en ce cas d'une humeur bien étrange.
A sa priere seule, et pour le contenter,
J'écoute cet ami quand il m'en vient conter;
Et, pour vous dire tout, cet amant infidele
Ne m'aime pas assez pour en être en cervelle;
Il forme des desseins beaucoup plus relevés,
Et de plus beaux portraits en son cœur sont gravés.
Mes yeux pour l'asservir ont de trop foibles armes;
Il voudroit pour m'aimer que j'eusse d'autres charmes,
Que l'éclat de mon sang, mieux soutenu de biens,
Ne fût point ravalé par le rang que je tiens;

Enfin, que serviroit aussi-bien de le taire?
Sa vanité le porte au souci de vous plaire.

DAPHNIS.

En ce cas il verra que je sais comme il faut
Punir des insolents qui prétendent trop haut.

AMARANTE.

Je lui veux quelque bien, puisque, changeant de flamme,
Vous voyez, par pitié, qu'il me laisse Florame
Qui, n'étant pas si vain, a plus de fermeté.

DAPHNIS.

Amarante, après tout, disons la vérité:
Théante n'est si vain qu'en votre fantaisie;
Et sa froideur pour vous naît de sa jalousie:
Mais soit qu'il change ou non, il ne m'importe en rien;
Et ce que je vous dis n'est que pour votre bien.

SCENE IX.

AMARANTE.

Pour peu savant qu'on soit aux mouvements de l'ame
On devine aisément qu'elle en veut à Florame.
Sa fermeté pour moi, que je vantois à faux,
Lui portoit dans l'esprit de terribles assauts.
Sa surprise à ce mot a paru manifeste;
Son teint en a changé, sa parole, son geste:
L'entretien que j'en ai lui sembleroit bien doux;
Et je crois que Théante en est le moins jaloux.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'en suis doutée.

Être toujours des yeux sur un homme arrêtée,
Dans son manque de bien déplorer son malheur,
Juger à sa façon qu'il a de la valeur,
Demander si l'esprit en répond à la mine,
Tout cela de ses feux eût instruit la moins fine.
Florame en est de même, il meurt de lui parler;
Et s'il peut d'avec moi jamais se démêler,
C'en est fait, je le perds. L'impertinente crainte!
Que m'importe de perdre une amitié si feinte?
Et que me peut servir un ridicule feu,
Où jamais de son cœur sa bouche n'a l'aveu?
Je m'en veux mal en vain; l'amour a tant de force,
Qu'il attache mes sens à cette fausse amorce,
Et fera son possible à toujours conserver
Ce doux extérieur dont on me veut priver.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GÉRASTE, CÉLIE.

CÉLIE.

Eh bien! j'en parlerai; mais songez qu'à votre âge
Mille accidents fâcheux suivent le mariage.
On aime rarement de si sages époux;
Et leur moindre malheur c'est d'être un peu jaloux.
Convaincus au-dedans de leur propre foiblesse,
Une ombre leur fait peur, une mouche les blesse;
Et cet heureux hymen, qui les charmoit si fort,
Devient souvent pour eux un fourrier de la mort.

GÉRASTE.

Excuse, ou pour le moins pardonne à ma folie;
Le sort en est jeté: va, ma chere Célie,
Va trouver la beauté qui me tient sous sa loi,
Flatte-la de ma part, promets-lui tout de moi:
Dis-lui que, si l'amour d'un vieillard l'importune,
Elle fait une planche à sa bonne fortune,
Que l'excès de mes biens, à force de présents,

Répare la vigueur qui manque à mes vieux ans,
Qu'il ne lui peut échoir de meilleure aventure.

CÉLIE.

Ne m'importunez point de votre tablature;
Sans vos instructions, je sais bien mon métier;
Et je n'en laisserai pas un trait à quartier.

GÉRASTE.

Je ne suis point ingrat, quand on me rend office.
Peins-lui bien mon amour, offre bien mon service,
Dis bien que mes beaux jours ne sont pas si passés
Qu'il ne me reste encor...

CÉLIE.

Que vous m'étourdissez!
N'est-ce point assez dit? Que votre ame est éprise;
Que vous allez mourir, si vous n'avez Florise:
Reposez-vous sur moi.

GÉRASTE.

Que voilà froidement
Me promettre ton aide à finir mon tourment!

CÉLIE.

S'il faut aller plus vîte, allons; je vois son frere,
Et vais, tout devant vous, lui proposer l'affaire.

GÉRASTE.

Ce seroit tout gâter; arrête, et, par douceur,
Essaie auparavant d'y résoudre la sœur.

SCENE II.

FLORAME.

Jamais ne verrai-je finie
Cette incommode affection,
Dont l'impitoyable manie
Tyrannise ma passion?
Je feins, et je fais naître un feu si véritable
Qu'à force d'être aimé je deviens misérable.

Toi qui m'assieges tout le jour,
Fâcheuse cause de ma peine,
Amarante, de qui l'amour
Commence à mériter ma haine,
Cesse de te donner tant de soins superflus;
Je te voudrai du bien de ne m'en vouloir plus.

Dans une ardeur si violente,
Près de l'objet de mes desirs,
Penses-tu que je me contente
D'un regard, et de deux soupirs?
Et que je souffre encor cet injuste partage,
Où tu tiens mes discours, et Daphnis mon courage?

Si j'ai feint pour toi quelques feux,
C'est à quoi plus rien ne m'oblige;
Quand on a l'effet de ses vœux,

Ce qu'on adoroit se néglige.
Je ne voulois de toi qu'un accès chez Daphnis:
Amarante, je l'ai; mes amours sont finis.

Théante, reprends ta maîtresse,
N'ôte plus à mes entretiens
L'unique sujet qui me blesse,
Et qui peut-être est las des tiens.
Et toi, puissant amour, fais enfin que j'obtienne
Un peu de liberté pour lui donner la mienne.

SCENE III.

AMARANTE, FLORAME.

AMARANTE.

Que vous voilà soudain de retour en ces lieux!

FLORAME.

Vous jugerez par là du pouvoir de vos yeux.

AMARANTE.

Autre objet que mes yeux devers nous vous attire.

FLORAME.

Autre objet que vos yeux ne cause mon martyre.

AMARANTE.

Votre martyre donc est de perdre avec moi
Un temps dont vous voulez faire un meilleur emploi.

SCENE IV.

DAPHNIS, AMARANTE, FLORAME.

DAPHNIS.

Amarante, allez voir si dans la galerie
Ils ont bientôt tendu cette tapisserie:
Ces gens-là ne font rien, si l'on n'a l'œil sur eux.

SCENE V.

DAPHNIS, FLORAME.

DAPHNIS.

Je romps pour quelque temps le discours de vos feux.

FLORAME.

N'appelez point des feux un peu de complaisance,
Que détruit votre abord, qu'éteint votre présence.

DAPHNIS.

Votre amour est trop forte, et vos cœurs trop unis,
Pour l'oublier soudain à l'abord de Daphnis;
Et vos civilités, étant dans l'impossible,
Vous rendent bien flatteur, mais non pas insensible.

FLORAME.

Quoi que vous estimiez de ma civilité,
Je ne me pique point d'insensibilité.
J'aime, il n'est que trop vrai; je brûle, je soupire;
Mais un plus haut sujet me tient sous son empire.

DAPHNIS.

Le nom ne s'en dit point?

FLORAME.

Je ris de ces amants,
Dont le trop de respect redouble les tourments,
Et qui, pour les cacher se faisant violence,
Se promettent beaucoup d'un timide silence.
Pour moi, j'ai toujours cru qu'un amour vertueux
N'avoit point à rougir d'être présomptueux.
Je veux bien vous nommer le bel œil qui me domte,
Et ma témérité ne me fait point de honte.
Ce rare et haut sujet...

SCENE VI.

AMARANTE, DAPHNIS, FLORAME.

AMARANTE.

Tout est presque tendu.

DAPHNIS.

Vous n'avez auprès d'eux guere de temps perdu.

AMARANTE.

J'ai vu qu'ils l'employoient, et je suis revenue.

DAPHNIS.

J'ai peur de m'enrhumer au froid qui continue;
Allez au cabinet me quérir un mouchoir;
J'en ai laissé les clés autour de mon miroir,
Vous les trouverez là.

SCENE VII.

DAPHNIS, FLORAME.

DAPHNIS.

J'ai cru que cette belle
Ne pouvoit à propos se nommer devant elle,
Qui, recevant par là quelque espece d'affront,
En auroit eu soudain la rougeur sur le front.

FLORAME.

Sans affront je la quitte, et lui préfere une autre,
Dont le mérite égal, le rang pareil au vôtre,
L'esprit et les attraits également puissants,
Ne devroient de ma part avoir que de l'encens:
Oui, sa perfection, comme la vôtre extrême,
N'a que vous de pareille; en un mot, c'est

DAPHNIS.

Moi-même

Je vois bien que c'est là que vous voulez venir,
Non tant pour m'obliger, comme pour me punir.
Ma curiosité, devenue indiscrete,
A voulu trop savoir d'une flamme secrete:
Mais, bien qu'elle en reçoive un juste châtiment,
Vous pouviez me traiter un peu plus doucement.
Sans me faire rougir, il vous devoit suffire
De me taire l'objet dont vous aimez l'empire:
Mettre en sa place un nom qui ne vous touche pas,

C'est un cruel reproche au peu que j'ai d'appas.

FLORAME.

Vu le peu que je suis, vous dédaignez de croire
Une si malheureuse et si basse victoire.
Mon cœur est un captif si peu digne de vous,
Que vos yeux en voudroient désavouer leurs coups,
Ou peut-être mon sort me rend si méprisable,
Que ma témérité vous devient incroyable.
Mais, quoi que désormais il m'en puisse arriver,
Je fais serment...

SCENE VIII.

DAPHNIS, FLORAME, AMARANTE.

AMARANTE.

Vos clés ne sauroient se trouver.

DAPHNIS.

Faute d'un plus exquis, et comme par bravade,
Ceci servira donc de mouchoir de parade.
Enfin, ce cavalier que nous vîmes au bal,
Vous trouvez comme moi qu'il ne danse pas mal?

FLORAME.

Je ne le vis jamais mieux sur sa bonne mine.

DAPHNIS.

Il s'étoit si bien mis pour l'amour de Clarine.
(*à Amarante.*)
A propos de Clarine, il m'étoit échappé

Qu'elle en a deux à moi d'un nouveau point-coupé. *
Allez, et dites-lui qu'elle me les renvoie.

AMARANTE.

Il est hors d'apparence aujourd'hui qu'on la voie;
Dès une heure au plus tard elle devoit sortir.

DAPHNIS.

Son cocher n'est jamais sitôt prêt à partir;
Et d'ailleurs son logis n'est pas au bout du monde;
Vous perdrez peu de pas. Quoi qu'elle vous réponde,
Dites-lui nettement que je les veux avoir.

AMARANTE.

A vous les rapporter je ferai mon pouvoir.

SCENE IX.

FLORAME, DAPHNIS.

FLORAME.

C'est à vous maintenant d'ordonner mon supplice,
Sûre que sa rigueur n'aura point d'injustice.

DAPHNIS.

Vous voyez qu'Amarante a pour vous de l'amour,
Et ne manquera pas d'être tôt de retour.
Bien que je pusse encore user de ma puissance,
Il vaut mieux ménager le temps de son absence.
Donc, pour n'en perdre point en discours superflus,

* Cette maniere d'écarter toujours Amarante de la scene, où elle voudroit rester, en lui donnant de nouvelles commissions, est une plaisanterie d'un très bon genre.

Je crois que vous m'aimez; n'attendez rien de plus;
Florame, je suis fille, et je dépends d'un pere.

FLORAME.

Mais de votre côté que faut-il que j'espere?

DAPHNIS.

Si ma jalouse encor vous rencontroit ici,
Ce qu'elle a de soupçons seroit trop éclairci.
Laissez-moi seule, allez.

FLORAME.

Se peut-il que Florame
Souffre d'être sitôt séparé de son ame?
Oui, l'honneur d'obéir à vos commandements
Lui doit être plus cher que ses contentements.

SCENE X.

DAPHNIS.

Mon amour par ses yeux plus forte devenue
L'eût bientôt emporté dessus ma retenue;
Et je sentois mes feux tellement s'augmenter,
Qu'il n'étoit plus en moi de les pouvoir domter.
J'avois peur d'en trop dire; et, cruelle à moi-même,
Parceque j'aime trop, j'ai banni ce que j'aime.
Je me trouve captive en de si beaux liens, *

* Ce vers de Corneille nous en rappelle un de Racine à-peu-près semblable:

Quel étrange captif pour un si beau lien!

L'identité des expressions est remarquable, et semble prouver

Que je meurs qu'il le sache, et j'en fuis les moyens.
Quelle importune loi que cette modestie,
Par qui notre apparence en glace convertie
Étouffe dans la bouche, et nourrit dans le cœur,
Un feu dont la contrainte augmente la vigueur!
Que ce penser m'est doux! que je t'aime, Florame!
Et que je songe peu, dans l'excès de ma flamme,
A ce qu'en nos destins contre nous irrités
Le mérite et les biens font d'inégalités!
Aussi par celle-là de bien loin tu me passes,
Et l'autre seulement est pour les ames basses;
Et ce penser flatteur me fait croire aisément
Que mon pere sera de même sentiment.
Hélas! c'est en effet bien flatter mon courage,
D'accommoder son sens aux desirs de mon âge;
Il voit par d'autres yeux et veut d'autres appas.

que le vers de Racine appartenoit plutôt au genre de la haute comédie qu'au style sévere de la tragédie. Cet exemple n'est pas le seul qui prouve que ce poëte, si éminemment tragique dans les rôles de Phedre, de Roxane, d'Hermione, et toutes les fois qu'il a peint l'amour accompagné de fureur et de remords, comme il doit l'être dans la tragédie, s'abaissoit quelquefois, mais toujours avec ce charme d'élégance qui lui est propre, au ton de galanterie que le goût des romans avoit introduit à la cour de Louis XIV, et qui a été si long-temps l'esprit françois. Observez cependant combien Racine ennoblit son vers par le tour heureux qu'il y donne.

SCENE XI.

AMARANTE, DAPHNIS.

AMARANTE.

Je vous l'avois bien dit qu'elle n'y seroit pas.

DAPHNIS.

Que vous avez tardé pour ne trouver personne!

AMARANTE.

Ce reproche vraiment ne peut qu'il ne m'étonne.
Pour revenir plus vîte il eût fallu voler.

DAPHNIS.

Florame cependant, qui vient de s'en aller,
A la fin, malgré moi, s'est ennuyé d'attendre.

AMARANTE.

C'est chose toutefois que je ne puis comprendre.
Des hommes de mérite et d'esprit comme lui
N'ont jamais avec vous aucun sujet d'ennui;
Votre ame généreuse a trop de courtoisie.

DAPHNIS.

Et la vôtre amoureuse un peu de jalousie.

AMARANTE.

De vrai, je goûtois mal de faire tant de tours,
Et perdois à regret ma part de ses discours.

DAPHNIS.

Aussi je me trouvois si promptement servie,
Que je me doutois bien qu'on me portoit envie.
En un mot l'aimez-vous?

AMARANTE.

Je l'aime aucunement,
Non pas jusqu'à troubler votre contentement;
Mais si son entretien n'a point de quoi vous plaire,
Vous m'obligerez fort de ne m'en plus distraire.

DAPHNIS.

Mais au cas qu'il me plût?

AMARANTE.

Il faudroit vous céder.
C'est ainsi qu'avec vous je ne puis rien garder.
Au moindre feu pour moi qu'un amant fait paroître,
Par curiosité vous le voulez connoître;
Et, quand il a goûté d'un si doux entretien,
Je puis dire dès lors que je ne tiens plus rien.
C'est ainsi que Théante a négligé ma flamme.
Encor tout de nouveau vous m'enlevez Florame.
Si vous continuez à rompre ainsi mes coups,
Je ne sais tantôt plus comment vivre avec vous.

DAPHNIS.

Sans colere, Amarante; il semble, à vous entendre,
Qu'en même lieu que vous je voulusse prétendre?
Allez, assurez-vous que mes contentements
Ne vous déroberont aucun de vos amants;
Et pour vous en donner la preuve plus expresse,
Voilà votre Théante avec qui je vous laisse.

SCENE XII.

THÉANTE, AMARANTE.

THÉANTE.

Tu me vois sans Florame : un amoureux ennui
Assez adroitement m'a dérobé de lui.
Las de céder ma place à son discours frivole,
Et n'osant toutefois lui manquer de parole,
Je pratique un quart-d'heure à mes affections.

AMARANTE.

Ma maîtresse lisoit dans tes intentions.
Tu vois à ton abord comme elle a fait retraite,
De peur d'incommoder une amour si parfaite.

THÉANTE.

Je ne la saurois croire obligeante à ce point.
Ce qui la fait partir ne se dira-t-il point?

AMARANTE.

Veux-tu que je t'en parle avec toute franchise?
C'est la mauvaise humeur où Florame l'a mise.

THÉANTE.

Florame?

AMARANTE.

Oui. Ce causeur vouloit l'entretenir;
Mais il aura perdu le goût d'y revenir :
Elle n'a que fort peu souffert sa compagnie,
Et l'en a chassé presque avec ignominie.
De dépit cependant ses mouvements aigris

Ne veulent aujourd'hui traiter que de mépris;
Et l'unique raison qui fait qu'elle me quitte,
C'est l'estime où te met près d'elle ton mérite:
Elle ne voudroit pas te voir mal satisfait,
Ni rompre sur-le-champ le dessein qu'elle a fait.

THÉANTE.

J'ai regret que Florame ait reçu cette honte:
Mais enfin auprès d'elle il trouve mal son compte?

AMARANTE.

Aussi c'est un discours ennuyeux que le sien;
Il parle incessamment sans dire jamais rien;
Et n'étoit que pour toi je me fais ces contraintes,
Je l'enverrois bientôt porter ailleurs ses feintes.

THÉANTE.

Et je m'assure aussi tellement en ta foi,
Que, bien que tout le jour il cajole avec toi,
Mon esprit te conserve une amitié si pure,
Que, sans être jaloux, je le vois et l'endure.

AMARANTE.

Comment le serois-tu pour un si triste objet?
Ses imperfections t'en ôtent tout sujet.
C'est à toi d'admirer qu'encor qu'un beau visage
Dedans ses entretiens à toute heure t'engage,
J'ai pour toi tant d'amour et si peu de soupçon,
Que je n'en suis jalouse en aucune façon.
C'est aimer puissamment que d'aimer de la sorte;
Mais mon affection est bien encor plus forte.
Tu sais, et je le dis sans te mésestimer,

Que quand notre Daphnis auroit su te charmer,
Ce qu'elle est plus que toi mettroit hors d'espérance
Les fruits qui seroient dus à ta persévérance.
Plût à Dieu que le ciel te donnât assez d'heur
Pour faire naître en elle autant que j'ai d'ardeur!
Voyant ainsi la porte à ta fortune ouverte,
Je pourrois librement consentir à ma perte.

THÉANTE.

Je te souhaite un change autant avantageux.
Plût à Dieu que le sort te fût moins outrageux,
Ou que jusqu'à ce point il t'eût favorisée,
Que Florame fût prince et qu'il t'eût épousée!
Je prise, auprès des tiens, si peu mes intérêts,
Que bien que j'en sentisse au cœur mille regrets,
Et que de déplaisir il m'en coutât la vie,
Je me la tiendrois lors heureusement ravie.

AMARANTE.

Je ne voudroie point d'heur qui vînt avec ta mort,
Et Damon que voilà n'en seroit pas d'accord.

THÉANTE.

Il a mine d'avoir quelque chose à me dire.

AMARANTE.

Ma présence y nuiroit: adieu, je me retire.

THÉANTE.

Arrête; nous pourrons nous voir tout à loisir.
Rien ne le presse.

SCENE XIII.

DAMON, THÉANTE.

THÉANTE.

Ami, que tu m'as fait plaisir!
J'étois fort à la gêne avec cette suivante.

DAMON.

Celle qui te charmoit te devient bien pesante.

THÉANTE.

Je l'aime encor pourtant; mais mon ambition
Ne laisse point agir mon inclination.
Ma flamme sur mon cœur en vain est la plus forte;
Tous mes desirs ne vont qu'où mon dessein les porte.
Au reste j'ai sondé l'esprit de mon rival.

DAMON.

Et connu...?

THÉANTE.

Qu'il n'est pas pour me faire grand mal.
Amarante m'en vient d'apprendre une nouvelle
Qui ne me permet plus que j'en sois en cervelle.
Il a vu...

DAMON.

Qui?

THÉANTE.

Daphnis, et n'en a remporté
Que ce qu'elle devoit à sa témérité.

DAMON.

Comme quoi?

THÉANTE.

Des mépris, des rigueurs sans pareilles.

DAMON.

As-tu beaucoup de foi pour de telles merveilles?

THÉANTE.

Celle dont je les tiens en parle assurément.

DAMON.

Pour un homme si fin on te dupe aisément.
Amarante elle-même en est mal satisfaite,
Et ne t'a rien conté que ce qu'elle souhaite;
Pour seconder Florame en ses intentions
On l'avoit écartée à des commissions.
Je viens de le trouver, tout ravi dans son ame
D'avoir eu les moyens de déclarer sa flamme,
Et qui présume tant de ses prospérités,
Qu'il croit ses vœux reçus, puisqu'ils sont écoutés:
Et certes son espoir n'est point hors d'apparence;
Après ce bon accueil et cette conférence,
Dont Daphnis elle-même a fait l'occasion,
J'en crains fort un succès à ta confusion.
Tâchons d'y donner ordre; et. sans plus de langage,
Avise en quoi tu veux employer mon courage.

THÉANTE.

Lui disputer un bien où j'ai si peu de part,
Ce seroit m'exposer pour quelque autre au hasard.

Le duel est fâcheux, et, quoi qu'il en arrive,
De sa possession l'un et l'autre il nous prive,
Puisque de deux rivaux, l'un mort, l'autre s'enfuit,
Tandis que de sa peine un troisieme a le fruit.
A croire son courage en amour, on s'abuse;
La valeur d'ordinaire y sert moins que la ruse.

DAMON.

Avant que passer outre, un peu d'attention.

THÉANTE.

Te viens-tu d'aviser de quelque invention?

DAMON.

Oui, ta seule maxime en fonde l'entreprise.
Clarimond voit Daphnis, il l'aime, il la courtise;
Et, quoiqu'il n'en reçoive encor que des mépris,
Un moment de bonheur lui peut gagner ce prix.

THÉANTE.

Ce rival est bien moins à redouter qu'à plaindre.

DAMON.

Je veux que de sa part tu ne doives rien craindre,
N'est-ce pas le plus sûr qu'un duel hasardeux
Entre Florame et lui les en prive tous deux?

THÉANTE.

Crois-tu qu'avec Florame aisément on l'engage?

DAMON.

Je l'y résoudrai trop avec un peu d'ombrage.
Un amant dédaigné ne voit pas de bon œil
Ceux qui du même objet ont un plus doux accueil.
Des faveurs qu'on leur fait il forme ses offenses;

Et pour peu qu'on le pousse, il court aux violences.
Nous les verrions par là, l'un et l'autre écartés,
Laisser la place libre à tes félicités.

THÉANTE.

Oui; mais s'il t'obligeoit d'en porter la parole?

DAMON.

Tu te mets en l'esprit une crainte frivole.
Mon péril de ces lieux ne te bannira pas;
Et moi, pour te servir je courrois au trépas.

THÉANTE.

En même occasion dispose de ma vie,
Et sois sûr que pour toi j'aurai la même envie.

DAMON.

Allons; ces compliments en retardent l'effet.

THÉANTE.

Le ciel ne vit jamais un ami si parfait.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

FLORAME, CÉLIE.

FLORAME.

Enfin, quelque froideur qui paroisse en Florise,
Aux volontés d'un frere elle s'en est remise.

CÉLIE.

Quoiqu'elle s'en rapporte à vous entièrement,
Vous lui feriez plaisir d'en user autrement.
Les amours d'un vieillard sont d'une foible amorce.

FLORAME.

Que veux-tu? son esprit se fait un peu de force;
Elle se sacrifie à mes contentements,
Et pour mes intérêts contraint ses sentiments.
Assure donc Géraste, en me donnant sa fille,
Qu'il gagne en un moment toute notre famille,
Et que, tout vieil qu'il est, cette condition
Ne laisse aucun obstacle à son affection.
Mais aussi de Florise il ne doit rien prétendre,
A moins que se résoudre à m'accepter pour gendre.

CÉLIE.

Plaisez-vous à Daphnis? c'est là le principal.

FLORAME.

Elle a trop de bonté pour me vouloir du mal:
D'ailleurs sa résistance obscurciroit sa gloire;
Je la mériterois si je la pouvois croire.
La voilà qu'un rival m'empêche d'aborder:
Le rang qu'il tient sur moi m'oblige à lui céder;
Et la pitié que j'ai d'un amant si fidele
Lui veut donner loisir d'être dédaigné d'elle.

SCENE II.

DAPHNIS, CLARIMOND. *

CLARIMOND.

Ces dédains rigoureux dureront-ils toujours?

DAPHNIS.

Non, ils ne dureront qu'autant que vos amours.

CLARIMOND.

C'est prescrire à mes feux des lois bien inhumaines.

DAPHNIS.

Faites finir vos feux, je finirai leurs peines.

CLARIMOND.

Le moyen de forcer mon inclination?

* Il y a de l'affectation dans cette scene, où les deux interlocuteurs se répondent constamment par un seul vers: mais c'étoit une difficulté vaincue; et personne, avant Corneille, n'avoit connu l'art du dialogue.

DAPHNIS.

Le moyen de souffrir votre obstination?

CLARIMOND.

Qui ne s'obstineroit, en vous voyant si belle?

DAPHNIS.

Qui pourroit vous aimer, vous voyant si rebelle?

CLARIMOND.

Est-ce rebellion que d'avoir trop de feu?

DAPHNIS.

C'est avoir trop d'amour, et m'obéir trop peu.

CLARIMOND.

La puissance sur moi que je vous ai donnée...

DAPHNIS.

D'aucune exception ne doit être bornée.

CLARIMOND.

Essayez autrement ce pouvoir souverain.

DAPHNIS.

Cet essai me fait voir que je commande en vain.

CLARIMOND.

C'est un injuste essai qui feroit ma ruine.

DAPHNIS.

Ce n'est plus obéir depuis qu'on examine.

CLARIMOND.

Mais l'amour vous défend un tel commandement.

DAPHNIS.

Et moi je me défends un plus doux traitement.

CLARIMOND.

Avec ce beau visage avoir le cœur de roche!

DAPHNIS.

Si le mien s'endurcit, ce n'est qu'à votre approche.

CLARIMOND.

Que je sache du moins d'où naissent vos froideurs.

DAPHNIS.

Peut-être du sujet qui produit vos ardeurs.

CLARIMOND.

Si je brûle, Daphnis, c'est de nous voir ensemble.

DAPHNIS.

Et c'est de nous y voir, Clarimond, que je tremble.

CLARIMOND.

Votre contentement n'est qu'à me maltraiter.

DAPHNIS.

Comme le vôtre n'est qu'à me persécuter.

CLARIMOND.

Quoi! l'on vous persécute à force de services?

DAPHNIS.

Non; mais de votre part ce me sont des supplices.

CLARIMOND.

Hélas! et quand pourra venir ma guérison?

DAPHNIS.

Lorsque le temps chez vous remettra la raison.

CLARIMOND.

Ce n'est pas sans raison que mon ame est éprise.

DAPHNIS.

Ce n'est pas sans raison aussi qu'on vous méprise.

CLARIMOND.

Juste ciel! et que dois-je espérer désormais?

DAPHNIS.

Que je ne suis pas fille à vous aimer jamais.

CLARIMOND.

C'est donc perdre mon temps que de plus y prétendre?

DAPHNIS.

Comme je perds ici le mien à vous entendre.

CLARIMOND.

Me quittez-vous sitôt sans me vouloir guérir?

DAPHNIS.

Clarimond, sans Daphnis, peut et vivre et mourir.

CLARIMOND.

Je mourrai toutefois si je ne vous possede.

DAPHNIS.

Tenez-vous donc pour mort, s'il vous faut ce remede

SCENE III.

CLARIMOND.

Tout dédaigné, je l'aime; et, malgré sa rigueur,
Ses charmes plus puissants lui conservent mon cœur.
Par un contraire effet dont mes maux s'entretiennent,
Sa bouche le refuse, et ses yeux le retiennent.
Je ne puis, tant elle a de mépris et d'appas,
Ni le faire accepter, ni ne le donner pas;
Et comme si l'amour faisoit naître sa haine,
Ou qu'elle mesurât ses plaisirs à ma peine,
On voit paroître ensemble, et croître également
Ma flamme et ses froideurs, sa joie et mon tourment.

Je tâche à m'affranchir de ce malheur extrême;
Et je ne saurois plus disposer de moi-même.
Mon désespoir trop lâche obéit à mon sort;
Et mes ressentiments n'ont qu'un débile effort.
Mais, pour foibles qu'ils soient, aidons leur impuissance;
Donnons leur le secours d'une éternelle absence.
Adieu, cruelle ingrate; adieu: je fuis ces lieux,
Pour dérober mon ame au pouvoir de tes yeux.

SCENE IV.

AMARANTE, CLARIMOND.

AMARANTE.

Monsieur, monsieur, un mot. L'air de votre visage
Témoigne un déplaisir caché dans le courage.
Vous quittez ma maîtresse un peu mal satisfait.

CLARIMOND.

Ce que voit Amarante en est le moindre effet;
Je porte, malheureux, après de tels outrages,
Des douleurs sur le front, et, dans le cœur, des rages.

AMARANTE.

Pour un peu de froideur, c'est trop désespérer.

CLARIMOND.

Que ne dis-tu plutôt que c'est trop endurer?
Je devrois être las d'un si cruel martyre,
Briser les fers honteux où me tient son empire,
Sans irriter mes maux avec un vain regret.

AMARANTE.

Si je vous croyois homme à garder un secret,
Vous pourriez sur ce point apprendre quelque chose,
Que je meurs de vous dire, et toutefois je n'ose.
L'erreur où je vous vois me fait compassion;
Mais pourriez-vous avoir de la discrétion?

CLARIMOND.

(*lui présentant un diamant qu'elle refuse.*)
Prends-en ma foi pour gage, avec... Laisse-moi faire.

AMARANTE.

Vous voulez justement m'obliger à me taire;
Aux filles de ma sorte il suffit de la foi:
Réservez vos présents pour quelque autre que moi.

CLARIMOND.

Souffre...

AMARANTE.

Gardez-les, dis-je, ou je vous abandonne.
Daphnis a des rigueurs dont l'excès vous étonne;
Mais vous aurez bien plus de quoi vous étonner
Quand vous saurez comment il faut la gouverner.
A force de douceurs vous la rendez cruelle,
Et vos soumissions vous perdent auprès d'elle;
Épargnez désormais tous ces pas superflus;
Parlez-en au bon-homme, et ne la voyez plus.
Toutes ses cruautés ne sont qu'en apparence.
Du côté du vieillard tournez votre espérance;
Quand il aura pour elle accepté quelque amant,
Un prompt amour naîtra de son commandement.

Elle vous fait tandis cette galanterie,
Pour s'acquérir le bruit de fille bien nourrie,
Et gagner d'autant plus de réputation
Qu'on la croira forcer son inclination.
Nommez cette maxime ou prudence, ou sottise,
C'est la seule raison qui fait qu'on vous méprise.

CLARIMOND.

Hélas! Et le moyen de croire tes discours?

AMARANTE.

De grace n'usez point si mal de mon secours:
Croyez les bons avis d'une bouche fidele;
Et, songeant seulement que je viens d'avec elle,
Derechef épargnez tous ces pas superflus;
Parlez-en au bon-homme, et ne la voyez plus.

CLARIMOND.

Tu ne flattes mon cœur que d'un espoir frivole.

AMARANTE.

Hasardez seulement deux mots sur ma parole,
Et n'appréhendez point la honte d'un refus.

CLARIMOND.

Mais si j'en recevois, je serois bien confus.
Un oncle pourra mieux concerter cette affaire.

AMARANTE.

Ou par vous, ou par lui, ménagez bien le pere.

SCENE V.

AMARANTE.

Qu'aisément un esprit qui se laisse flatter
S'imagine un bonheur qu'il pense mériter!
Clarimond est bien vain ensemble et bien crédule
De se persuader que Daphnis dissimule,
Et que ce grand dédain déguise un grand amour,
Que le seul choix d'un pere a droit de mettre au jour.
Il s'en pâme de joie, et dessus ma parole
De tant d'affronts reçus son ame se console;
Il les chérit peut-être, et les tient à faveurs:
Tant ce trompeur espoir redouble ses ferveurs!
S'il rencontroit le pere, et que mon entreprise...

SCENE VI.

GÉRASTE, AMARANTE.

GÉRASTE.

Amarante.

AMARANTE.

Monsieur.

GÉRASTE.

Vous faites la surprise,
Encor que de si loin vous m'ayez vu venir
Que Clarimond n'est plus à vous entretenir!
Je donne ainsi la chasse à ceux qui vous en content!

AMARANTE.

A moi? mes vanités jusque-là ne se montent.

GÉRASTE.

Il sembloit toutefois parler d'affection.

AMARANTE.

Oui, mais qu'estimez-vous de son intention?

GÉRASTE.

Je crois que ses desseins tendent au mariage.

AMARANTE.

Il est vrai.

GÉRASTE.

Quelque foi qu'il vous donne pour gage,
Il cherche à vous surprendre, et, sous ce faux appas,
Il cache des projets que vous n'entendez pas.

AMARANTE.

Votre âge soupçonneux a toujours des chimeres
Qui le font mal juger des cœurs les plus sinceres.

GÉRASTE.

Où les conditions n'ont point d'égalité
L'amour ne se fait guere avec sincérité.

AMARANTE.

Posé que cela soit: Clarimond me caresse;
Mais si je vous disois que c'est pour ma maîtresse,
Et que le seul besoin qu'il a de mon secours,
Sortant d'avec Daphnis, l'arrête en mes discours?

GÉRASTE.

S'il a besoin de toi pour avoir bonne issue,
C'est signe que sa flamme est assez mal reçue.

AMARANTE.

Pas tant qu'elle paroît, et que vous présumez.
D'un mutuel amour leurs cœurs sont enflammés;
Mais Daphnis se contraint, de peur de vous déplaire,
Et sa bouche est toujours à ses desirs contraire,
Hormis lorsqu'avec moi s'ouvrant confidemment
Elle trouve à ses maux quelque soulagement.
Clarimond cependant, pour fondre tant de glaces,
Tâche par tous moyens d'avoir mes bonnes graces;
Et moi je l'entretiens toujours d'un peu d'espoir.

GÉRASTE.

A ce compte, Daphnis est fort dans le devoir;
Je n'en puis souhaiter un meilleur témoignage;
Et ce respect m'oblige à l'aimer davantage.
Je lui serai bon pere; et, puisque ce parti
A sa condition se rencontre assorti,
Bien qu'elle pût encore un peu plus haut atteindre,
Je la veux enhardir à ne se plus contraindre.

AMARANTE.

Vous n'en pourrez jamais tirer la vérité.
Honteuse de l'aimer sans votre autorité,
Elle s'en défendra de toute sa puissance;
N'en cherchez point d'aveu que dans l'obéissance.
Quand vous aurez fait choix de cet heureux amant,
Vos ordres produiront un prompt consentement.
Mais on ouvre la porte. Hélas! je suis perdue,
Si j'ai tant de malheur qu'elle m'ait entendue.

SCENE VII.

GÉRASTE.

Lui procurant du bien, elle croit la fâcher,
Et cette vaine peur la fait ainsi cacher.
Que ces jeunes cerveaux ont de traits de folie!
Mais il faut aller voir ce qu'aura fait Célie.
Toutefois disons-lui quelque mot en passant,
Qui la puisse guérir du mal qu'elle ressent.

SCENE VIII.

DAPHNIS, GÉRASTE.

GÉRASTE.

Ma fille, c'est en vain que tu fais la discrete;
J'ai découvert enfin ta passion secrete.
Je ne t'en parle point sur des avis douteux;
N'en rougis point, Daphnis, ton choix n'est pas honteux;
Moi-même je l'agrée, et veux bien que ton ame
A cet amant si cher ne cache plus sa flamme.
Tu pouvois en effet prétendre un peu plus haut;
Mais on ne peut assez estimer ce qu'il vaut;
Ses belles qualités, son crédit, et sa race,
Auprès des gens d'honneur sont trop dignes de grace.
Adieu. Si tu le vois, tu peux lui témoigner
Que sans beaucoup de peine on me pourra gagner.

SCENE IX.

DAPHNIS.

D'aise et d'étonnement je demeure immobile.
D'où lui vient cette humeur de m'être si facile?
D'où me vient ce bonheur où je n'osois penser?
Florame, il m'est permis de te récompenser;
Et, sans plus déguiser ce qu'un pere autorise,
Je puis me revancher du ton de ta franchise;
Ton mérite le rend, malgré ton peu de biens,
Indulgent à mes feux, et favorable aux tiens:
Il trouve en tes vertus des richesses plus belles.
Mais est-il vrai, mes sens? m'êtes-vous bien fideles?
Mon heur me rend confuse, et ma confusion
Me fait tout soupçonner de quelque illusion.
Je ne me trompe point, ton mérite et ta race
Auprès des gens d'honneur sont trop dignes de grace.
Florame, il est tout vrai, dès lors que je te vis,
Un battement de cœur me fit de cet avis;
Et mon pere aujourd'hui souffre que dans son ame
Les mêmes sentiments...

SCENE X.

FLORAME, DAPHNIS.

DAPHNIS.

Quoi! vous voilà, Florame?
Je vous avois prié tantôt de me quitter.

FLORAME.

Et je vous ai quittée aussi, sans contester.

DAPHNIS.

Mais revenir sitôt, c'est me faire une offense.

FLORAME.

Quand j'aurois sur ce point reçu quelque défense,
Si vous saviez quels feux ont pressé mon retour,
Vous en pardonneriez le crime à mon amour.

DAPHNIS.

Ne vous préparez point à dire des merveilles,
Pour me persuader des flammes sans pareilles.
Je crois que vous m'aimez, et c'est en croire plus
Que n'en exprimeroient vos discours superflus.

FLORAME.

Mes feux, qu'ont redoublés ces propos adorables,
A force d'être crus deviennent incroyables;
Et vous n'en croyez rien qui ne soit au-dessous;
Que ne m'est-il permis d'en croire autant de vous!

DAPHNIS.

Votre croyance est libre.

FLORAME.

Il me la faudroit vraie.

DAPHNIS.

Mon cœur par mes regards vous fait trop voir sa plaie.
Un homme si savant au langage des yeux
Ne doit pas demander que je m'explique mieux.
Mais, puisqu'il vous en faut un aveu de ma bouche,
Allez, assurez-vous que votre amour me touche.
Depuis tantôt je parle un peu plus librement,
Ou, si vous le voulez, un peu plus hardiment:
Aussi j'ai vu mon pere; et, s'il vous faut tout dire,
Avec tous nos desirs sa volonté conspire.

FLORAME.

Surpris, ravi, confus, je n'ai que repartir.
Etre aimé de Daphnis! un pere y consentir!
Dans mon affection ne trouver plus d'obstacles!
Mon espoir n'eût osé concevoir ces miracles.

DAPHNIS.

Miracles toutefois qu'Amarante a produits;
De sa jalouse humeur nous tirons ces doux fruits.
Au récit de nos feux, malgré son artifice,
La bonté de mon pere a trompé sa malice;
Du moins je le présume, et ne puis soupçonner
Que mon pere sans elle ait pu rien deviner.

FLORAME.

Les avis d'Amarante, en trahissant ma flamme,
N'ont point gagné Géraste en faveur de Florame.
Les ressorts d'un miracle ont un plus haut moteur,

Et tout autre qu'un dieu n'en peut être l'auteur.

DAPHNIS.

C'en est un que l'amour.

FLORAME.

Et vous verrez peut-être
Que son pouvoir divin se fait ici paroître,
Dont quelques grands effets, avant qu'il soit long-temps,
Vous rendront étonnée, et nos desirs contents.

DAPHNIS.

Florame, après vos feux et l'aveu de mon pere,
L'amour n'a point d'effets capables de me plaire.

FLORAME.

Aimez-en le premier, et recevez la foi
D'un bienheureux amant qu'il met sous votre loi.

DAPHNIS.

Vous, prisez le dernier qui vous donne la mienne.

FLORAME.

Quoique dorénavant Amarante survienne,
Je crois que nos discours iront d'un pas égal,
Sans donner sur le rhume, ou gauchir sur le bal.

DAPHNIS.

Si je puis tant soit peu dissimuler ma joie,
Et que dessus mon front son excès ne se voie,
Je me joûrai bien d'elle et des empêchements
Que son adresse apporte à nos contentements.

FLORAME.

J'en apprendrai de vous l'agréable nouvelle.
Un ordre nécessaire au logis me rappelle,

Et doit fort avancer le succès de nos vœux.

DAPHNIS.

Nous n'avons plus qu'une ame et qu'un vouloir tous deux.
Bien que vous éloigner ce me soit un martyre,
Puisque vous le voulez, je n'y puis contredire.
Mais quand dois-je espérer de vous revoir ici?

FLORAME.

Dans une heure au plus tard.

DAPHNIS.

Allez donc: la voici.

SCENE XI.

AMARANTE, DAPHNIS.

DAPHNIS.

Amarante, vraiment vous êtes fort jolie;
Vous n'égayez pas mal votre mélancolie.
Votre jaloux chagrin a de beaux agréments,
Et choisit assez bien ses divertissements:
Votre esprit pour vous-même a force complaisance
De me faire l'objet de votre médisance;
Et, pour donner couleur à vos détractions,
Vous lisez fort avant dans mes intentions.

AMARANTE.

Moi! que de vous j'osasse impunément médire!

DAPHNIS.

Voyez-vous, Amarante, il n'est plus temps de rire.
Vous avez vu mon pere, avec qui vos discours
M'ont fait à votre gré de frivoles amours.

Quoi! souffrir un moment l'entretien de Florame,
Vous le nommez bientôt une secrete flamme?
Cette jalouse humeur dont vous suivez la loi
Vous fait en mes secrets plus savante que moi.
Mais passe pour le croire, il falloit que mon pere
De votre confidence apprît cette chimere?

AMARANTE.

S'il croit que vous l'aimez, c'est sur quelque soupçon,
Où je ne contribue en aucune façon.
Je sais trop que le ciel, avec de telles graces,
Vous donne trop de cœur pour des flammes si basses;
Et quand je vous croirois dans cet indigne choix,
Je sais ce que je suis, et ce que je vous dois.

DAPHNIS.

Ne tranchez point ici de la respectueuse:
Votre peine, après tout, vous est bien fructueuse;
Vous la devez chérir, et son heureux succès
Qui chez nous à Florame interdit tout accès.
Mon pere le bannit et de l'une et de l'autre.
Pensant nuire à mon feu vous ruinez le vôtre.
Je lui viens de parler, mais c'étoit seulement
Pour lui dire l'arrêt de son bannissement.
Vous devez cependant être fort satisfaite
Qu'à votre occasion un pere me maltraite;
Pour fruit de vos labeurs si cela vous suffit,
C'est acquérir ma haine avec peu de profit.

AMARANTE.

Si touchant vos amours on sait rien de ma bouche,

Que je puisse à vos yeux devenir une souche!
Que le ciel...

DAPHNIS.

Finissez vos imprécations.
J'aime votre malice et vos délations.
Ma mignonne, apprenez que vous êtes déçue:
C'est par votre rapport que mon ardeur est sue;
Mais mon pere y consent, et vos avis jaloux
N'ont fait que me donner Florame pour époux.

SCENE XII.

AMARANTE.

Ai-je bien entendu? Sa belle humeur se joue,
Et par plaisir soi-même elle se désavoue.
Son pere la maltraite, et consent à ses vœux!
Ai-je nommé Florame en parlant de ses feux?
Florame, Clarimond, ces deux noms, ce me semble,
Pour être confondus, n'ont rien qui se ressemble.
Le moyen que jamais on entendît si mal
Que l'un de ces amants fût pris pour son rival.
Je ne sais où j'en suis, et toutefois j'espere!
Sous ces obscurités je soupçonne un mystere;
Et mon esprit confus, à force de douter,
Bien qu'il n'ose rien croire, ose encor se flatter.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DAPHNIS.

Qu'en l'attente de ce qu'on aime
Une heure est fâcheuse à passer!
Qu'elle ennuie un amour extrême
Dont la joie est réduite aux douceurs d'y penser!

Le mien, qui fuit la défiance,
La trouve trop longue à venir,
Et s'accuse d'impatience,
Plutôt que mon amant de peu de souvenir.

Ainsi moï-même je m'abuse,
De crainte d'un plus grand ennui,
Et je ne cherche plus de ruse
Qu'à m'ôter tout sujet de me plaindre de lui.

Aussi-bien, malgré ma colere,
Je brûlerois de m'appaiser,

Et sa peine la plus sévere
Ne seroit tout au plus qu'un mot pour l'excuser.

Je dois rougir de ma foiblesse;
C'est être trop bonne en effet.
Daphnis, fais un peu la maîtresse,
Et souviens-toi du moins...

SCENE II.

GÉRASTE, CÉLIE, DAPHNIS.

GÉRASTE.

Adieu: cela vaut fait;
Tu l'en peux assurer.

(*Célie rentre.*)

Ma fille, je présume,
Quelques feux dans ton cœur que ton amant allume,
Que tu ne voulois pas sortir de ton devoir.

DAPHNIS.

C'est ce que le passé vous a pu faire voir.

GÉRASTE.

Mais si, pour en tirer une preuve plus claire,
Je disois qu'il faut prendre un sentiment contraire,
Qu'une autre occasion te donne un autre amant?

DAPHNIS.

Il seroit un peu tard pour un tel changement.
Sous votre autorité j'ai dévoilé mon ame;
J'ai découvert mon cœur à l'objet de ma flamme,

Et c'est sous votre aveu qu'il a reçu ma foi.

GÉRASTE.

Oui; mais je viens de faire un autre choix pour toi.

DAPHNIS.

Ma foi ne permet plus une telle inconstance.

GÉRASTE.

Et moi, je ne saurois souffrir de résistance.
Si ce gage est donné par mon consentement,
Il faut le retirer par mon commandement.
Vous soupirez en vain; vos soupirs et vos larmes
Contre ma volonté sont d'impuissantes armes.
Rentrez; je ne puis voir qu'avec mille douleurs
Votre rebellion s'exprimer par vos pleurs.

SCENE III.

GÉRASTE.

La pitié me gagnoit. Il m'étoit impossible
De voir encor ses pleurs, et n'être pas sensible;
Mon injuste rigueur ne pouvoit plus tenir;
Et, de peur de me rendre, il la falloit bannir.
N'importe toutefois, la parole me lie;
Et mon amour ainsi l'a promis à Célie;
Florise ne se peut acquérir qu'à ce prix,
Si Florame...

SCENE IV.

AMARANTE, GERASTE.

AMARANTE.

Monsieur, vous vous êtes mépris;
C'est Clarimond qu'elle aime.

GÉRASTE.

Et ma plus grande peine
N'est que d'en avoir eu la preuve trop certaine;
Dans sa rebellion à mon autorité
L'amour qu'elle a pour lui n'a que trop éclaté.
Si pour ce cavalier elle avoit moins de flamme,
Elle agréroit le choix que je fais de Florame,
Et, prenant désormais un mouvement plus sain,
Ne s'obstineroit pas à rompre mon dessein.

AMARANTE.

C'est ce choix inégal qui vous la fait rebelle;
Mais pour tout autre amant n'appréhendez rien d'elle.

GÉRASTE.

Florame a peu de bien, mais pour quelque raison
C'est lui seul dont je fais l'appui de ma maison.
Examiner mon choix, c'est un trait d'imprudence.
Toi, qu'à présent Daphnis traite de confidence,
Et dont le seul avis gouverne ses secrets,
Je te prie, Amarante, adoucis ses regrets,
Résous-la, si tu peux, à contenter un pere;
Fais qu'elle aime Florame, ou craigne ma colere.

AMARANTE.

Puisque vous le voulez, j'y ferai mon pouvoir;
C'est chose toutefois dont j'ai si peu d'espoir,
Que je craindrai plutôt de l'aigrir davantage.

GÉRASTE.

Il est tant de moyens de fléchir un courage!
Trouve pour la gagner quelque subtil appas;
La récompense après ne te manquera pas.

SCENE V.

AMARANTE.

Accorde qui pourra le pere avec la fille;
L'égarement d'esprit regne sur la famille.
Daphnis aime Florame, et son pere y consent;
D'elle-même j'ai su l'aise qu'elle en ressent;
Et, si j'en crois ce pere, elle ne porte en l'ame
Que révolte, qu'orgueil, que mépris pour Florame.
Peut-elle s'opposer à ses propres desirs,
Démentir tout son cœur, détruire ses plaisirs?
S'ils sont sages tous deux, il faut que je sois folle.
Leur mécompte pourtant, quel qu'il soit, me console;
Et, bien qu'il me réduise au bout de mon latin,
Un peu plus en repos j'en attendrai la fin.

SCENE VI.

FLORAME, DAMON.

FLORAME.

Sans me voir elle rentre, et quelque bon génie
Me sauve de ses yeux et de sa tyrannie.
Je ne me croyois pas quitte de ses discours,
A moins que sa maîtresse en vînt rompre le cours.

DAMON.

Je voudrois t'avoir vu dedans cette contrainte.

FLORAME.

Peut-être voudrois-tu qu'elle empêchât ma plainte?

DAMON.

Si Théante sait tout, sans raison tu t'en plains.
Je t'ai dit ses secrets, comme à lui tes desseins.
Il voit dedans ton cœur, tu lis dans son courage;
Et je vous fais combattre ainsi sans avantage.

FLORAME.

Toutefois, au combat tu n'as pu l'engager.

DAMON.

Sa générosité n'en craint pas le danger;
Mais cela choque un peu sa prudence amoureuse,
Vu que la fuite en est la fin la plus heureuse,
Et qu'il faut que, l'un mort, l'autre tire pays.

FLORAME.

Malgré le déplaisir de mes secrets trahis,
Je ne puis, cher ami, qu'avec toi je ne rie

Des subtiles raisons de sa poltronnerie.
Nous faire ce duel sans s'exposer aux coups,
C'est véritablement en savoir plus que nous,
Et te mettre en sa place avec assez d'adresse.

DAMON.

Qu'importe à quels périls il gagne une maîtresse?
Que ses rivaux entre eux fassent mille combats,
Que j'en porte parole, ou ne la porte pas,
Tout lui semblera bon, pourvu que, sans en être,
Il puisse de ces lieux les faire disparoître.

FLORAME.

Mais ton service offert hasardoit bien ta foi,
Et, s'il eût eu du cœur, t'engageoit contre moi.

DAMON.

Je savois trop que l'offre en seroit rejetée.
Depuis plus de dix ans je connois sa portée;
Il ne devient mutin que fort mal-aisément,
Et préfere la ruse à l'éclaircissement.

FLORAME.

Les maximes qu'il tient pour conserver sa vie
T'ont donné des plaisirs où je te porte envie.

DAMON.

Tu peux incontinent les goûter, si tu veux.
Lui, qui doute fort peu du succès de ses vœux,
Et qui croit que déja Clarimond et Florame
Disputent loin d'ici le sujet de leur flamme,
Seroit-il homme à perdre un temps si précieux,
Sans aller chez Daphnis faire le gracieux,

Et, seul, à la faveur de quelque mot pour rire,
Prendre l'occasion de conter son martyre?

FLORAME.

Mais, s'il nous trouve ensemble, il pourra soupçonner
Que nous prenons plaisir tous deux à le berner.

DAMON.

De peur qu'en nous voyant il conçût quelque ombrage,
J'avois mis tout exprès Cléon sur le passage.

SCENE VII.

FLORAME, DAMON, CLÉON.

DAMON, *à Cléon.*

Théante approche-t-il?

CLÉON.

Il est en ce carfour.

DAMON.

Adieu donc: nous pourrons le jouer tour-à-tour.

FLORAME, *seul.*

Je m'étonne comment tant de belles parties
En cet illustre amant sont si mal assorties,
Qu'il a si mauvais cœur avec de si bons yeux,
Et fait un si beau choix sans le défendre mieux.
Pour tant d'ambition c'est bien peu de courage.

SCENE VIII.

THÉANTE, FLORAME.

FLORAME.

Quelle surprise, ami, paroît sur ton visage?

THÉANTE.

T'ayant cherché long-temps, je demeure confus
De t'avoir rencontré quand je n'y pensois plus.

FLORAME.

Parle plus franchement. Fâché de ta promesse,
Tu veux, et n'oserois reprendre ta maîtresse:
Ta passion, qui souffre une trop dure loi,
Pour la gouverner seul te déroboit de moi?

THÉANTE.

De peur que ton esprit formât cette croyance,
De l'aborder sans toi je faisois conscience.

FLORAME.

C'est ce qui t'obligeoit sans doute à me chercher?
Mais ne te prive plus d'un entretien si cher.
Je te cede Amarante, et te rends ta parole:
J'aime ailleurs; et, lassé d'un compliment frivole,
Et de feindre une ardeur qui blesse mes amis,
Ma flamme est véritable, et son effet permis.
J'adore une beauté qui peut disposer d'elle,
Et seconder mes feux sans se rendre infidele.

THÉANTE.

Tu veux dire Daphnis?

FLORAME.

Je ne puis te celer
Qu'elle est l'unique objet pour qui je veux brûler.

THÉANTE.

Le bruit vole déja qu'elle est pour toi sans glace;
Et déja d'un cartel Clarimond te menace.

FLORAME.

Qu'il vienne, ce rival, apprendre, à son malheur,
Que, s'il me passe en biens, il me cede en valeur:
Que sa vaine arrogance, en ce duel trompée,
Me fasse mériter Daphnis à coups d'épée.
Par là je gagne tout; ma générosité
Supplêra ce qui fait notre inégalité;
Et son pere, amoureux du bruit de ma vaillance,
La fera sur ses biens emporter la balance.

THÉANTE.

Tu n'en peux espérer un moindre évènement:
L'heur suit dans les duels le plus heureux amant.
Le glorieux succès d'une action si belle,
Ton sang mis au hasard, ou répandu pour elle,
Ne peut laisser au pere aucun lieu de refus.
Tiens ta maîtresse acquise, et ton rival confus;
Et, sans t'épouvanter d'une vaine fortune
Qu'il soutient lâchement d'une valeur commune,
Ne fais de son orgueil qu'un sujet de mépris,
Et pense que Daphnis ne s'acquiert qu'à ce prix.
Adieu: puisse le ciel à ton amour parfaite
Accorder un succès tel que je le souhaite!

FLORAME.

Ce cartel, ce me semble, est trop long à venir:
Mon courage bouillant ne se peut contenir;
Enflé par tes discours, il ne sauroit attendre
Qu'un insolent défi l'oblige à se défendre.
Va donc, et, de ma part, appelle Clarimond;
Dis-lui que, pour demain, il choisisse un second,
Et que nous l'attendrons au château de Bicêtre.

THÉANTE.

J'adore ce grand cœur qu'ici tu fais paroître,
Et demeure ravi du trop d'affection
Que tu m'as témoigné par cette élection.
Prends-y garde pourtant; pense à quoi tu t'engages.
Si Clarimond, lassé de souffrir tant d'outrages,
Éteignant son amour, te cédoit ce bonheur,
Quel besoin seroit-il de le piquer d'honneur?
Peut-être qu'un faux bruit nous apprend sa menace:
C'est à toi seulement de défendre ta place.
Ces coups du désespoir des amants méprisés
N'ont rien d'avantageux pour les favorisés.
Qu'il recoure, s'il veut, à ces fâcheux remedes;
Ne lui querelle point un bien que tu possedes:
Ton amour, que Daphnis ne sauroit dédaigner,
Court risque d'y tout perdre, et n'y peut rien gagner.
Avise encore un coup; ta valeur inquiete
En d'extrêmes périls un peu trop tôt te jette.

FLORAME.

Quels périls? L'heur y suit le plus heureux amant.

THÉANTE.

Quelquefois le hasard en dispose autrement. *

FLORAME.

Clarimond n'eut jamais qu'une valeur commune.

THÉANTE.

La valeur aux duels fait moins que la fortune.

FLORAME.

C'est par là seulement qu'on mérite Daphnis.

THÉANTE.

Mais plutôt de ses yeux par là tu te bannis.

FLORAME.

Cette belle action pourra gagner son pere.

THÉANTE.

Je le souhaite ainsi plus que je ne l'espère.

* Ce Théante, qui excite Florame à se battre par toutes les raisons qu'il croit capables de l'y déterminer, et qui ensuite combat ces mêmes raisons lorsque Florame lui propose d'être de moitié du péril, et de lui servir de second, est un personnage très plaisant. Il n'a pas cette charge ridicule qu'on a donnée depuis aux faux braves, et il n'en est que plus comique. Il est raillé tour-à-tour, d'une maniere très piquante, par Damon et par Florame, sans qu'il se croie obligé de se compromettre, parceque la raillerie est assez fine pour qu'il puisse avoir l'air de se la dissimuler. On voit, comme nous l'avons observé, que le talent de Corneille n'étoit pas borné à un seul genre, et qu'il n'eût pas moins réussi dans la comédie que dans la tragédie: et le moyen d'en douter lorsqu'on se rappelle les beautés originales et piquantes de sa comédie du Menteur?

FLORAME.

Acceptant un cartel, suis-je plus assuré?

THÉANTE.

Où l'honneur souffriroit, rien n'est considéré.

FLORAME.

Je ne puis résister à des raisons si fortes:
Sur ma bouillante ardeur malgré moi tu l'emportes.
J'attendrai qu'on m'attaque.

THÉANTE.

Adieu donc.

FLORAME.

En ce cas,
Souviens-t'en, cher ami, tu me promets ton bras?

THÉANTE.

Dispose de ma vie.

FLORAME, *seul.*

Elle est fort assurée,
Si rien que ce duel n'empêche sa durée.
Il en parle des mieux; c'est un jeu qui lui plaît:
Mais il devient fort sage aussitôt qu'il en est,
Et montre cependant des graces peu vulgaires
A battre ses raisons par des raisons contraires.

SCENE IX.

DAPHNIS, FLORAME.

DAPHNIS.

Je n'osois t'aborder les yeux baignés de pleurs,
Et devant ce rival t'apprendre nos malheurs.

FLORAME.

Vous me jetez, madame, en d'étranges alarmes.
Dieux! et d'où peut venir ce déluge de larmes?
Le bon-homme est-il mort?

DAPHNIS.

Non, mais il se dédit:
Tout amour désormais pour toi m'est interdit:
Si bien qu'il me faut être ou rebelle ou parjure,
Forcer les droits d'amour, ou ceux de la nature,
Mettre un autre en ta place, ou lui désobéir,
L'irriter, ou moi-même avec toi me trahir.
A moins que de changer, sa haine inévitable
Me rend de tous côtés ma perte indubitable;
Je ne puis conserver mon devoir et ma foi,
Ni, sans crime, brûler pour d'autres ni pour toi.

FLORAME.

Le nom de cet amant, dont l'indiscrete envie
A mes ressentiments vient apporter sa vie?
Le nom de cet amant, qui, par sa prompte mort,
Doit, au lieu du vieillard, me réparer ce tort,
Et qui, sur quelque orgueil que son amour se fonde,

N'a que jusqu'à ma vue à demeurer au monde?

DAPHNIS.

Je n'aime pas si mal que de m'en informer;
Je t'aurois fait trop voir que j'eusse pu l'aimer.
Si j'en savois le nom, ta juste défiance
Pourroit à ses défauts imputer ma constance,
A son peu de mérite attacher mon dédain,
Et croire qu'un plus digne auroit reçu ma main.
J'atteste ici le bras qui lance le tonnerre
Que tout ce que le ciel a fait paroître en terre
De mérites, de biens, de grandeurs, et d'appas,
En même objet uni, ne m'ébranleroit pas:
Florame a droit lui seul de captiver mon ame;
Florame vaut lui seul à ma pudique flamme
Tout ce que peut le monde offrir à mes ardeurs
De mérites, d'appas, de biens, et de grandeurs.

FLORAME.

Qu'avec des mots si doux vous m'êtes inhumaine!
Vous me comblez de joie, et redoublez ma peine.
L'effet d'un tel amour, hors de votre pouvoir,
Irrite d'autant plus mon sanglant désespoir;
L'excès de votre ardeur ne sert qu'à mon supplice.
Devenez-moi cruelle afin que je guérisse.
Guérir! Ah! qu'ai-je dit? ce mot me fait horreur.
Pardonnez aux transports d'une aveugle fureur;
Aimez toujours Florame, et, quoi qu'il ait pu dire,
Croissez de jour en jour vos feux et son martyre.
Peut-il rendre sa vie à de plus heureux coups,

Ou mourir plus content que pour vous, ou par vous?

DAPHNIS.

Puisque de nos destins la rigueur trop sévere
Oppose à nos desirs l'autorité d'un pere,
Que veux-tu que je fasse en l'état où je suis?
Etre à toi malgré lui, c'est ce que je ne puis;
Mais je puis empêcher qu'un autre me possede,
Et qu'un indigne amant à Florame succede.
Le cœur me manque. Adieu. Je sens faillir ma voix.
Florame, souviens-toi de ce que tu me dois.
Si nos feux sont égaux, mon exemple t'ordonne
Ou d'être à ta Daphnis, ou de n'être à personne.

SCENE X.

FLORAME.

Dépourvu de conseil comme de sentiment,
L'excès de ma douleur m'ôte le jugement.
De tant de biens promis je n'ai plus que sa vue,
Et mes bras impuissants ne l'ont pas retenue;
Et même je lui laisse abandonner ce lieu,
Sans trouver de parole à lui dire un adieu.
Ma fureur pour Daphnis a de la complaisance;
Mon désespoir n'osoit agir en sa présence,
De peur que mon tourment aigrît ses déplaisirs;
Une pitié secrete étouffoit mes soupirs:
Sa douleur par respect faisoit taire la mienne;
Mais ma rage à présent n'a rien qui la retienne.

Sors, infâme vieillard, dont le consentement
Nous a vendu si cher le bonheur d'un moment;
Sors, que tu sois puni de cette humeur brutale
Qui rend ta volonté pour nos feux inégale.
A nos chastes amours qui t'a fait consentir,
Barbare? mais plutôt qui t'en fait repentir?
Crois-tu qu'aimant Daphnis, le titre de son pere
Débilite ma force, ou rompe ma colere?
Un nom si glorieux, lâche, ne t'est plus dû;
En lui manquant de foi ton crime l'a perdu.
Plus j'ai d'amour pour elle, et plus pour toi de haine
Enhardit ma vengeance et redouble ta peine:
Tu mourras; et je veux, pour finir mes ennuis,
Mériter par ta mort celle où tu me réduis.
Daphnis, à ma fureur ma bouche abandonnée
Parle d'ôter la vie à qui te l'a donnée!
Je t'aime, et je t'oblige à m'avoir en horreur,
Et ne connois encor qu'à peine mon erreur!
Si je suis sans respect pour ce que tu respectes,
Que mes affections ne t'en soient point suspectes.
De plus réglés transports me feroient trahison;
Si j'avois moins d'amour, j'aurois de la raison:
C'est peu que de la perdre, après t'avoir perdue;
Rien ne sert plus de guide à mon ame éperdue;
Je condamne à l'instant ce que j'ai résolu;
Je veux, et ne veux plus sitôt que j'ai voulu:
Je menace Géraste, et pardonne à ton pere;
Ainsi rien ne me venge, et tout me désespere.
Célie.

SCENE XI.

CÉLIE, FLORAME.

CÉLIE.

Eh bien, Célie? Enfin elle a tant fait
Qu'à vos desirs Géraste accorde leur effet.
Quel visage avez-vous? votre aise vous transporte.

FLORAME.

Cesse d'aigrir ma flamme en raillant de la sorte,
Organe d'un vieillard qui croit faire un bon tour
De se jouer de moi par une feinte amour.
Si tu te veux du bien, fais-lui tenir promesse:
Vous me rendrez tous deux la vie, ou ma maîtresse;
Et, ce jour expiré, je vous ferai sentir
Que rien de ma fureur ne vous peut garantir.

CÉLIE.

Florame.

FLORAME.

Je ne puis parler à des perfides.

SCENE XII.

CÉLIE.

Il veut donner l'alarme à mes esprits timides,
Et prend plaisir lui-même à se jouer de moi.
Géraste a trop d'amour pour n'avoir point de foi;
Et s'il pouvoit donner trois Daphnis pour Florise,

Il la tiendroit encore heureusement acquise.
D'ailleurs ce grand courroux pourroit-il être feint?
Auroit-il pu sitôt falsifier son teint,
Et si bien ajuster ses yeux et son langage
A ce que sa fureur marquoit sur son visage?
Quelqu'un des deux me joue; épions-les tous deux,
Et nous éclaircissons sur un point si douteux.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

THÉANTE, DAMON.

THÉANTE.

Croirois-tu qu'un moment m'ait pu changer de sorte
Que je passe à regret par-devant cette porte?

DAMON.

Que ton humeur n'a-t-elle un peu plutôt changé!
Nous aurions vu l'effet où tu m'as engagé.
Tantôt quelque démon, ennemi de ta flamme,
Te faisoit en ces lieux accompagner Florame;
Sans la crainte qu'alors il te prît pour second,
Je l'allois appeler au nom de Clarimond;
Et, comme si depuis il étoit invisible,
Sa rencontre pour moi s'est rendue impossible.

THÉANTE.

Ne le cherche donc plus. A bien considérer,
Qu'ils se battent, ou non, je n'en puis qu'espérer.
Daphnis, que son adresse a malgré moi séduite,
Ne pourroit l'oublier, quand il seroit en fuite.

Leur amour est trop forte; et d'ailleurs son trépas
Le privant d'un tel bien ne me le donne pas.
Inégal en fortune à ce qu'est cette belle,
Et déja par malheur assez mal voulu d'elle,
Que pourrois-je, après tout, prétendre de ses pleurs?
Et quel espoir pour moi naîtroit de ses douleurs?
Deviendrois-je par là plus riche ou plus aimable?
Que si de l'obtenir je me trouve incapable,
Mon amitié pour lui, qui ne peut expirer,
A tout autre qu'à moi me le fait préférer;
Et j'aurois peine à voir un troisieme en sa place.

DAMON.

Tu t'avises trop tard; que veux-tu que je fasse?
J'ai poussé Clarimond à lui faire un appel:
J'ai charge de sa part de lui rendre un cartel;
Le puis-je supprimer?

THÉANTE.

Non, mais tu pourrois faire...

DAMON.

Quoi?

THÉANTE.

Que Clarimond prît un sentiment contraire.

DAMON.

Le détourner d'un coup où seul je l'ai porté!
Mon courage est mal propre à cette lâcheté.

THÉANTE.

A de telles raisons je n'ai de repartie
Sinon que c'est à moi de rompre la partie.

J'en vais semer le bruit.

DAMON.

Et sur ce bruit tu veux...?

THÉANTE.

Qu'on leur donne dans peu des gardes à tous deux,
Et qu'une main puissante arrête leur querelle.
Qu'en dis-tu, cher ami?

DAMON.

L'invention est belle,
Et le chemin bien court à les mettre d'accord;
Mais souffre auparavant que j'y fasse un effort:
Peut-être mon esprit trouvera quelque ruse
Par où, sans en rougir, du cartel je m'excuse.
Ne donnons point sujet de tant parler de nous,
Et sachons seulement à quoi tu te résous.

THÉANTE.

A les laisser en paix, et courir l'Italie
Pour divertir le cours de ma mélancolie,
Et ne voir point Florame emporter à mes yeux
Le prix où prétendoit mon cœur ambitieux.

DAMON.

Amarante à ce compte est hors de ta pensée?

THÉANTE.

Son image du tout n'en est pas effacée:
Mais...

DAMON.

Tu crains que pour elle on te fasse un duel.

THÉANTE.

Railler un malheureux, c'est être trop cruel.
Bien que ses yeux encor regnent sur mon courage,
Le bonheur de Florame à la quitter m'engage;
Le ciel ne nous fit point et pareils, et rivaux,
Pour avoir des succès tellement inégaux.
C'est me perdre d'honneur, et par cette poursuite,
D'égal que je lui suis, me ranger à sa suite.
Je donne désormais des regles à mes feux;
De moindres que Daphnis sont incapables d'eux;
Et rien dorénavant n'asservira mon ame,
Qui ne me puisse mettre au-dessus de Florame.
Allons; je ne puis voir sans mille déplaisirs
Ce possesseur du bien où tendoient mes desirs.

DAMON.

Arrête. Cette fuite est hors de bienséance,
Et je n'ai point d'appel à faire en ta présence.

(*Théante le retire du théâtre comme par force.*)

SCENE II.

FLORAME.

Jetterai-je toujours des menaces en l'air,
Sans que je sache enfin à qui je dois parler?
Auroit-on jamais cru qu'elle me fût ravie,
Et qu'on me pût ôter Daphnis avant la vie?
Le possesseur du prix de ma fidélité,

Bien que je sois vivant, demeure en sûreté;
Tout inconnu qu'il m'est, il produit ma misere;
Tout mon rival qu'il est, il rit de ma colere.
Rival! Ah, quel malheur! j'en ai pour me bannir,
Et cesse d'en avoir quand je le veux punir.
Grands dieux, qui m'enviez cette juste allégeance
Qu'un amant supplanté tire de la vengeance,
Et me cachez le bras dont je reçois les coups,
Est-ce votre dessein que je m'en prenne à vous?
Est-ce votre dessein d'attirer mes blasphêmes,
Et qu'ainsi que mes maux mes crimes soient extrêmes;
Qu'à mille impiétés osant me dispenser
A votre foudre oisif je donne où se lancer?
Ah! souffrez qu'en l'état de mon sort déplorable
Je demeure innocent, encor que misérable:
Destinez à vos feux d'autres objets que moi;
Vous n'en sauriez manquer, quand on manque de foi.
Employez le tonnerre à punir les parjures,
Et prenez intérêt vous-même à mes injures:
Montrez, en me vengeant, que vous êtes des dieux,
Ou conduisez mon bras, puisque je n'ai point d'yeux,
Et qu'on sait dérober d'un rival qui me tue
Le nom à mon oreille, et l'objet à ma vue.
Rival, qui que tu sois, dont l'insolent amour
Idolâtre un soleil, et n'ose voir le jour,
N'oppose plus ta crainte à l'ardeur qui te presse;
Fais-toi, fais-toi connoître allant voir ta maîtresse.

SCENE III.

FLORAME, AMARANTE.

FLORAME.

Amarante, aussi bien te faut-il confesser
Que la seule Daphnis avoit su me blesser,
Dis-moi qui me l'enleve; apprends-moi quel mystere
Me cache le rival qui possede son pere;
A quel heureux amant Géraste a destiné
Ce beau prix que l'amour m'avoit si bien donné.

AMARANTE.

Ce dut vous être assez de m'avoir abusée,
Sans faire encor de moi vos sujets de risée.
Je sais que le vieillard favorise vos feux,
Et que rien que Daphnis n'est contraire à vos vœux.

FLORAME.

Que me dis-tu? lui seul, et sa rigueur nouvelle,
Empêchent les effets d'une ardeur mutuelle.

AMARANTE.

Pensez-vous me duper avec cé feint courroux?
Lui-même il m'a prié de lui parler pour vous.

FLORAME.

Vois-tu, ne t'en ris plus; ta seule jalousie
A mis à ce vieillard ce change en fantaisie.
Ce n'est pas avec moi que tu te dois jouer,
Et ton crime redouble à le désavouer;

Mais sache qu'aujourd'hui, si tu ne fais en sorte
Que mon fidele amour sur ce rival l'emporte,
J'aurai trop de moyens de te faire sentir
Qu'on ne m'offense point sans un prompt repentir.

SCENE IV.

AMARANTE.

Voilà de quoi tomber dans un nouveau Dédale. *
O ciel! qui vit jamais confusion égale!
Si j'écoute Daphnis, j'apprends qu'un feu puissant
La brûle pour Florame, et qu'un pere y consent.
Si j'écoute Géraste, il lui donne Florame,
Et se plaint que Daphnis en rejette la flamme;
Et, si Florame est cru, ce vieillard aujourd'hui
Dispose de Daphnis pour un autre que lui.
Sous un tel embarras je me trouve accablée,
Eux, ou moi, nous avons la cervelle troublée,
Si ce n'est qu'à dessein ils se soient concertés
Pour me faire enrager par ces diversités.
Mon foible esprit s'y perd, et n'y peut rien comprendre;

* Cet *imbroglio*, qu'Amarante ne peut pénétrer, quelque ruse qu'elle ait employée dans le cours de la piece, et qui ne s'éclaircit qu'au dénoûment, est ménagé avec beaucoup d'art. Ce n'est point l'intrigue trop chargée des comédies espagnoles; c'est celle qui a fourni à notre théâtre tant de pieces amusantes que l'on voit encore représenter avec plaisir, quoiqu'elles soient très inférieures à la comédie de caractere!

Pour en venir à bout il me les faut surprendre,
Et, quand ils se verront, écouter leurs discours,
Pour apprendre par là le fond de ces détours.
Voici mon vieux rêveur; fuyons de sa présence,
Qu'il ne m'embrouille encor de quelque confidence:
De crainte que j'en ai, d'ici je me bannis,
Tant qu'avec lui je voie ou Florame, ou Daphnis.

SCENE V.

GÉRASTE, POLÉMON.

POLÉMON.

J'ai grand regret, monsieur, que la foi qui vous lie
Empêche que chez vous mon neveu ne s'allie,
Et que son feu m'emploie aux offres qu'il vous fait,
Lorsqu'il n'est plus en vous d'en accepter l'effet.

GÉRASTE.

C'est un rare trésor que mon malheur me vole;
Et, si l'honneur souffroit un manque de parole,
L'avantageux parti que vous me présentez
Me verroit aussitôt prêt à ses volontés.

POLÉMON.

Mais si quelque hasard rompoit cette alliance?

GÉRASTE.

N'ayez lors, je vous prie, aucune défiance;
Je m'en tiendrois heureux, et ma foi vous répond
Que Daphnis, sans tarder, épouse Clarimond.

POLÉMON.

Adieu. Faites état de mon humble service.

GÉRASTE.

Et vous pareillement, d'un cœur sans artifice.

SCENE VI.

CÉLIE, GÉRASTE.

CÉLIE.

De sorte qu'à mes yeux votre foi lui répond
Que Daphnis, sans tarder, épouse Clarimond!

GÉRASTE.

Cette vaine promesse en un cas impossible
Adoucit un refus, et le rend moins sensible;
C'est ainsi qu'on oblige un homme à peu de frais.

CÉLIE.

Ajouter l'impudence à vos perfides traits!
Il vous faudroit du charme au lieu de cette ruse,
Pour me persuader que qui promet refuse.

GÉRASTE.

J'ai promis, et tiendrois ce que j'ai protesté,
Si Florame rompoit le concert arrêté.
Pour Daphnis, c'est en vain qu'elle fait la rebelle;
J'en viendrai trop à bout.

CÉLIE.

Impudence nouvelle!
Florame, que Daphnis fait maître de son cœur,
De votre seul caprice accuse la rigueur;

Et je sais que sans vous leur mutuelle flamme
Uniroit deux amants qui n'ont déja qu'une ame.
Vous m'osez cependant effrontément conter
Que Daphnis sur ce point aime à vous résister!
Vous m'en aviez promis une tout autre issue:
J'en ai porté parole après l'avoir reçue:
Qu'avois-je, contre vous, ou fait ou projeté,
Pour me faire tremper en votre lâcheté?
Ne pouviez-vous trahir que par mon entremise?
Avisez. Il y va de plus que de Florise.
Ne vous estimez pas quitte pour la quitter,
Ni que de cette sorte on se laisse affronter.

GÉRASTE.

Me prends-tu donc pour homme à manquer de parole
En faveur d'un caprice où s'obstine une folle?
Va, fais venir Florame; à ses yeux tu verras
Que pour lui mon pouvoir ne s'épargnera pas,
Que je maltraiterai Daphnis en sa présence
D'avoir pour son amour si peu de complaisance.
Qu'il vienne seulement voir un pere irrité,
Et joindre sa priere à mon autorité;
Et lors, soit que Daphnis y résiste ou consente,
Crois que ma volonté sera la plus puissante.

CÉLIE.

Croyez que nous tromper ce n'est pas votre mieux.

GÉRASTE.

Me foudroie en ce cas la colere des cieux!

SCENE VII.

GÉRASTE.

Géraste, sur-le-champ il te falloit contraindre
Celle que ta pitié ne pouvoit ouïr plaindre.
Tu n'as pu refuser du temps à ses douleurs;
Ton cœur s'attendrissoit de voir couler ses pleurs;
Et, pour avoir usé trop peu de ta puissance,
On t'impute à forfait sa désobéissance.
Un traitement trop doux te fait croire sans foi.

SCENE VIII.

GÉRASTE, DAPHNIS.

GÉRASTE.

Faudra t-il que de vous je reçoive la loi,
Et que l'aveuglement d'une amour obstinée
Contre ma volonté regle votre hyménée?
Mon extrême indulgence a donné, par malheur,
A vos rebellions quelque foible couleur;
Et, pour quelques moments que vos feux m'ont su plaire,
Vous pensez avoir droit de braver ma colere!
Mais sachez qu'il falloit, ingrate, en vos amours,
Ou ne m'obéir point, ou m'obéir toujours.

DAPHNIS.

Si dans mes premiers feux je vous semble obstinée
C'est l'effet de ma foi sous votre aveu donnée.

Quoi que mette en avant votre injuste courroux,
Je ne veux opposer à vous-même que vous.
Votre permission doit être irrévocable;
Devenez seulement à vous-même semblable.
Il vous falloit, monsieur, vous-même à mes amours
Ou ne consentir point, ou consentir toujours.
Je choisirai la mort plutôt que le parjure;
M'y voulant obliger, vous vous faites injure.
Ne veuillez point combattre ainsi hors de saison
Votre vouloir, ma foi, mes pleurs, et la raison.
Que vous a fait Daphnis? que vous a fait Florame,
Que pour lui vous vouliez que j'éteigne ma flamme?

GÉRASTE.

Mais que vous a-t-il fait, que pour lui seulement
Vous vous rendiez rebelle à mon commandement?
Ma foi n'est-elle rien au-dessus de la vôtre?
Vous vous donnez à l'un; ma foi vous donne à l'autre.
Qui le doit emporter ou de vous, ou de moi?
Et qui doit de nous deux plutôt manquer de foi?
Quand vous en manquerez, mon vouloir vous excuse.
Mais à trop raisonner moi-même je m'abuse:
Il n'est point de raison valable entre nous deux;
Et pour toute raison il suffit que je veux.

DAPHNIS.

Un parjure jamais ne devient légitime.
Une excuse ne peut justifier un crime.
Malgré vos changements, mon esprit résolu
Croit suffire à mes feux que vous ayez voulu.

98816

SCENE IX.

GÉRASTE, DAPHNIS, FLORAME, CÉLIE, AMARANTE.

DAPHNIS.

Voici ce cher amant qui me tient engagée,
A qui sous votre aveu ma foi s'est obligée.
Changez de volonté pour un objet nouveau;
Daphnis épousera Florame, ou le tombeau.

GÉRASTE.

Que vois-je ici, bons dieux?

DAPHNIS.

Mon amour, ma constance.

GÉRASTE.

Et sur quoi donc fonder ta désobéissance?
Quel envieux démon, et quel charme assez fort
Faisoit entrechoquer deux volontés d'accord?
C'est lui que tu chéris et que je te destine;
Et ta rebellion dans un refus s'obstine!

FLORAME.

Appelez-vous refus, de me donner sa foi
Quand votre volonté se déclara pour moi?
Et, cette volonté pour un autre tournée,
Vous peut-elle obéir après la foi donnée?

GÉRASTE.

C'est pour vous que je change, et pour vous seulement
Je veux qu'elle renonce à son premier amant.

Lorsque je consentis à sa secrete flamme,
C'étoit pour Clarimond qui possédoit son ame;
Amarante du moins me l'avoit dit ainsi.

DAPHNIS.

Amarante, approchez, que tout soit éclairci.
Une telle imposture est-elle pardonnable?

AMARANTE.

Mon amour pour Florame en est le seul coupable:
Mon esprit l'adoroit; et vous étonnez-vous
S'il devint inventif, puisqu'il étoit jaloux?

GÉRASTE.

Et par là tu voulois...

AMARANTE.

Que votre ame déçue
Donnât à Clarimond une si bonne issue,
Que Florame, frustré de l'objet de ses vœux,
Fût réduit désormais à seconder mes feux.

FLORAME.

Pardonnez-lui, monsieur; et vous, daignez, madame,
Justifier son feu par votre propre flamme.
Si vous m'aimez encor, vous devez estimer
Qu'on ne peut faire un crime à force de m'aimer.

DAPHNIS.

Si je t'aime, Florame? ah! ce doute m'offense.
D'Amarante avec toi je prendrai la défense.

GÉRASTE.

Et moi dans ce pardon je vous veux prévenir;
Votre hymen aussi-bien saura trop la punir.

DAPHNIS.

Qu'un nom tû par hasard nous a donné de peine!

CÉLIE.

Mais que su maintenant il rend sa ruse vaine,
Et donne un prompt succès à vos contentements!

FLORAME, *à Géraste.*

Vous, de qui je les tiens...

GÉRASTE.

Treve de compliments;
Ils nous empêcheroient de parler de Florise.

FLORAME.

Il n'en faut point parler; elle vous est acquise.

GÉRASTE.

Allons donc la trouver; que cet échange heureux
Comble d'aise à son tour un vieillard amoureux.

DAPHNIS.

Quoi! je ne savois rien d'une telle partie!

FLORAME.

Je pense toutefois vous avoir avertie
Qu'un grand effet d'amour, avant qu'il fût long-temps,
Vous rendroit étonnée, et nos desirs contents.
(*à Géraste.*)
Mais différez, monsieur, une telle visite;
Mon feu ne souffre point que sitôt je la quitte;
Et d'ailleurs je sais trop que la loi du devoir
Veut que je sois chez nous pour vous y recevoir.

GÉRASTE, *à Célie.*

Va donc lui témoigner le desir qui me presse.

FLORAME.

Plutôt fais la venir saluer ma maîtresse:
Ainsi tout à la fois nous verrons satisfaits
Vos feux et mon devoir, ma flamme et vos souhaits.

GÉRASTE.

Je dois être honteux d'attendre qu'elle vienne.

CÉLIE.

Attendez-la, monsieur, et qu'à cela ne tienne;
Je cours exécuter cette commission.

GÉRASTE.

Le temps en sera long à mon affection.

FLORAME.

Toujours l'impatience à l'amour est mêlée.

GÉRASTE.

Allons dans le jardin faire deux tours d'allée,
Afin que cet ennui que j'en pourrai sentir
Parmi votre entretien trouve à se divertir.

SCENE X.

AMARANTE.

Je le perds donc, l'ingrat, sans que mon artifice
Ait tiré de ses maux aucun soulagement,
Sans que pas un effet ait suivi ma malice,
Ou ma confusion n'égalât son tourment.

Pour agréer ailleurs il tâchoit à me plaire;
Un amour dans la bouche, un autre dans le sein.

J'ai servi de prétexte à son feu téméraire,
Et je n'ai pu servir d'obstacle à son dessein.

Daphnis me le ravit, non par son beau visage,
Non par son bel esprit, ou ses doux entretiens,
Non que sur moi sa race ait aucun avantage,
Mais par le seul éclat qui sort d'un peu de biens.

Filles, que la nature a si bien partagées,
Vous devez présumer fort peu de vos attraits;
Quelque charmants qu'ils soient, vous êtes négligées,
A moins que la fortune en rehausse les traits.

Mais encor que Daphnis eût captivé Florame,
Le moyen qu'inégal il en fût possesseur?
Destin, pour rendre aisé le succès de sa flamme,
Falloit-il qu'un vieux fou fût épris de sa sœur?

Pour tromper mon attente, et me faire un supplice,
Deux fois l'ordre commun se renverse en un jour;
Un jeune amant s'attache aux lois de l'avarice,
Et ce vieillard pour lui suit celles de l'amour.

Un discours amoureux n'est qu'une fausse amorce:
Et Théante et Florame ont feint pour moi des feux;
L'un m'échappe de gré, comme l'autre de force;
J'ai quitté l'un pour l'autre, et je les perds tous deux.

Mon cœur n'a point d'espoir dont je ne sois séduite.
Si je prends quelque peine, un autre en a les fruits;
Et, dans le triste état où le ciel m'a réduite,
Je ne sens que douleurs, et ne prévois qu'ennuis.

Vieillard, qui de ta fille achetes une femme
Dont peut-être aussitôt tu seras mécontent,
Puisse le ciel, aux soins qui te vont ronger l'ame,
Dénier le repos du tombeau qui t'attend!

Puisse le noir chagrin de ton humeur jalouse
Me contraindre moi-même à déplorer ton sort,
Te faire un long trépas, et cette jeune épouse
User toute sa vie à souhaiter ta mort!

FIN DE LA SUIVANTE.

LA
PLACE ROYALE,
COMÉDIE.

1635.

A MONSIEUR ***

MONSIEUR,

J'observe religieusement la loi que vous m'avez prescrite, et vous rends mes devoirs avec le même secret que je traiterois un amour, si j'étois homme à bonne fortune. Il me suffit que vous sachiez que je m'acquitte, sans le faire connoître à tout le monde, et sans que par cette publication je vous mette en mauvaise odeur auprès d'un sexe dont vous conservez les bonnes graces avec tant de soin. Le héros de cette piece ne traite pas bien les dames, et tâche d'établir des maximes qui leur sont trop désavantageuses, pour nommer son protecteur : elles s'imagineroient que vous ne pourriez l'approuver sans avoir grande part à ses sentiments, et que toute sa morale seroit plutôt un portrait de votre conduite, qu'un effort de mon imagination; et véritablement, MONSIEUR, cette possession de vous-même, que vous conservez si par-

faite parmi tant d'intrigues où vous semblez embarrassé, en approche beaucoup. C'est de vous que j'ai appris que l'amour d'un honnête homme doit être toujours volontaire, qu'on ne doit jamais aimer en un point qu'on ne puisse n'aimer pas; que si, on en vient jusqu'-là, c'est une tyrannie dont il faut secouer le joug; et qu'enfin la personne aimée nous a beaucoup plus d'obligation de notre amour, alors qu'elle est toujours l'effet de notre choix et de son mérite, que quand elle vient d'une inclination aveugle, et forcée par quelque ascendant de naissance à qui nous ne pouvons résister. Nous ne sommes point redevables à celui de qui nous recevons un bienfait par contrainte, et on ne nous donne point ce qu'on ne sauroit nous refuser. Mais je vais trop avant pour une épître : il sembleroit que j'entreprendrois la justification de mon *Alidor;* et ce n'est pas mon dessein de mériter, par cette défense, la haine de la plus belle moitié du monde, et qui domine si puissamment sur les volontés de l'autre. Un poëte n'est jamais garant des fantaisies qu'il donne à ses acteurs; et si les dames trouvent ici quelques discours qui les blessent, je les supplie de se souvenir que j'appelle extravagant celui dont

ils partent, et que, par d'autres poëmes, j'ai assez relevé leur gloire, et soutenu leur pouvoir, pour effacer les mauvaises idées que celui-ci leur pourra faire concevoir de mon esprit. Trouvez bon que j'acheve par là, et que je n'ajoute à cette priere que je leur fais, que la protestation d'être éternellement,

MONSIEUR,

Votre très humble et très
obéissant serviteur,
CORNEILLE.

ACTEURS.

ALIDOR, amant d'Angélique.

CLÉANDRE, ami d'Alidor.

DORASTE, amoureux d'Angélique.

LYSIS, amoureux de Phylis.

ANGÉLIQUE, maîtresse d'Alidor et de Doraste.

PHYLIS, sœur de Doraste.

POLYMAS, domestique d'Alidor.

LYCANTE, domestique de Doraste.

La scene est à Paris, dans la place royale.

L A
PLACE ROYALE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, PHYLIS.

ANGÉLIQUE.

Ton frere, je l'avoue, a beaucoup de mérite;
Mais souffre qu'envers lui cet éloge m'acquitte,
Et ne m'entretiens plus des feux qu'il a pour moi.

PHYLIS.

C'est me vouloir prescrire une trop dure loi.
Puis-je, sans étouffer la voix de la nature,
Dénier mon secours aux tourments qu'il endure?
Quoi! tu m'aimes, il meurt, et tu peux le guérir!
Et, sans t'importuner, je le verrais périr!
Ne me diras-tu point que j'ai tort de le plaindre?

ANGÉLIQUE.

C'est un mal bien léger qu'un feu qu'on peut éteindre.

PHYLIS.

Je sais qu'il le devroit; mais, avec tant d'appas,
Le moyen qu'il te voie, et ne t'adore pas?
Ses yeux ne souffrent point que son cœur soit de glace;
On ne pourroit aussi m'y résoudre en sa place;
Et tes regards, sur moi plus forts que tes mépris,
Te sauroient conserver ce que tu m'aurois pris.

ANGÉLIQUE.

S'il veut garder encor cette humeur obstinée,
Je puis bien m'empêcher d'en être importunée,
Feindre un peu de migraine, ou me faire celer;
C'est un moyen bien court de ne lui plus parler:
Mais ce qui m'en déplaît, et qui me désespere,
C'est de perdre la sœur pour éviter le frere,
Et me violenter à fuir ton entretien,
Puisque te voir encor c'est m'exposer au sien.
Du moins, s'il faut quitter cette douce pratique,
Ne mets point en oubli l'amitié d'Angélique,
Et crois que ses effets auront leur premier cours,
Aussitôt que ton frere aura d'autres amours.

PHYLIS.

Tu vis d'un air étrange, et presque insupportable.

ANGÉLIQUE.

Que toi-même pourtant dois trouver équitable:
Mais la raison sur toi ne sauroit l'emporter;
Dans l'intérêt d'un frere on ne peut l'écouter.

PHYLIS.

Et par quelle raison négliger son martyre?

ANGÉLIQUE.

Vois-tu, j'aime Alidor, et c'est assez te dire.
Le reste des mortels pourroit m'offrir des vœux;
Je suis aveugle, sourde, insensible pour eux;
La pitié de leurs maux ne peut toucher mon ame
Que par des sentiments dérobés à ma flamme.
On ne doit point avoir des amants par quartier;
Alidor a mon cœur, et l'aura tout entier;
En aimer deux, c'est être à tous deux infidele.

PHYLIS.

Qu'Alidor seul te rende à tout autre cruelle,
C'est avoir pour le reste un cœur trop endurci.

ANGÉLIQUE.

Pour aimer comme il faut, il faut aimer ainsi.

PHYLIS.

Dans l'obstination où je te vois réduite,
J'admire ton amour, et ris de ta conduite.
Fasse état qui voudra de ta fidélité,
Je ne me pique point de cette vanité;
Et l'exemple d'autrui m'a trop fait reconnoître
Qu'au lieu d'un serviteur c'est accepter un maître.
Quand on n'en souffre qu'un, qu'on ne pense qu'à lui,
Tous autres entretiens nous donnent de l'ennui;
Il nous faut de tout point vivre à sa fantaisie,
Souffrir de son humeur, craindre sa jalousie,
Et, de peur que le temps n'emporte ses ferveurs,
Le combler chaque jour de nouvelles faveurs;
Notre ame, s'il s'éloigne, est chagrine, abattue;

Sa mort nous désespere, et son change nous tue.
Et, de quelque douceur que nos feux soient suivis,
On dispose de nous sans prendre notre avis;
C'est rarement qu'un pere à nos goûts s'accommode;
Et lors, juge quels fruits on a de ta méthode.
Pour moi, j'aime un chacun; et, sans rien négliger,
Le premier qui m'en conte a de quoi m'engager;
Ainsi tout contribue à ma bonne fortune;
Tout le monde me plaît, et rien ne m'importune.
De mille que je rends l'un de l'autre jaloux,
Mon cœur n'est à pas un, et se promet à tous;
Ainsi tous à l'envi s'efforcent à me plaire;
Tous vivent d'espérance, et briguent leur salaire;
L'éloignement d'aucun ne sauroit m'affliger,
Mille encore présents m'empêchent d'y songer.
Je n'en crains point la mort, je n'en crains point le change
Un monde m'en console aussitôt, ou m'en venge.
Le moyen que de tant et de si différents
Quelqu'un n'ait assez d'heur pour plaire à mes parents?
Et, si quelque inconnu m'obtient d'eux pour maîtresse,
Ne crois pas que j'en tombe en profonde tristesse;
Il aura quelques traits de tant que je chéris,
Et je puis avec joie accepter tous maris.

ANGÉLIQUE.

Voïlà fort plaisamment traiter cette matiere,
Et donner à ta langue une libre carriere.
Ce grand flux de raisons dont tu viens m'attaquer
Est bon à faire rire, et non à pratiquer.

Simple! tu ne sais pas ce que c'est que tu blâmes,
Et ce qu'a de douceur l'union de deux amés;
Tu n'éprouvas jamais de quels contentements
Se nourrissent les feux des fideles amants.
Qui peut en avoir mille en est plus estimée;
Mais qui les aime tous de pas un n'est aimée;
Elle voit leur amour soudain se dissiper.
Qui veut tout retenir laisse tout échapper.

PHYLIS.

Défais-toi, défais-toi de tes fausses maximes;
Ou si ces vieux abus te semblent légitimes,
Si le seul Alidor te plaît dessous les cieux,
Conserve-lui ton cœur, mais partage tes yeux:
De mon frere par-là soulage un peu les plaies;
Accorde un faux remede à des douleurs si vraies;
Feins, déguise avec lui; trompe-le par pitié,
Ou du moins par vengeance, et par inimitié.

ANGÉLIQUE.

Le beau prix qu'il auroit de m'avoir tant chérie,
Si je ne le payois que d'une tromperie!
Pour salaire des maux qu'il endure en m'aimant,
Il aura qu'avec lui je vivrai franchement.

PHYLIS.

Franchement, c'est-à-dire avec mille rudesses,
Le mépriser, le fuir, et, par quelques adresses
Qu'il tâche d'adoucir... Quoi, me quitter ainsi!
Et sans me dire adieu! le sujet?

SCENE II.

DORASTE, PHYLIS.

DORASTE.

Le voici,
Ma sœur; ne cherche plus une chose trouvée.
Sa fuite n'est l'effet que de mon arrivée;
Ma présence la chasse; et son muet départ
A presque devancé son dédaigneux regard.

PHYLIS.

Juge par là quels fruits produit mon entreprise.
Je m'acquitte des mieux de la charge commise;
Je te fais plus parfait mille fois que tu n'es:
Ton feu ne peut aller au point où je le mets;
J'invente des raisons à combattre sa haine;
Je blâme, flatte, prie, et perds toujours ma peine;
En grand péril d'y perdre encor son amitié,
Et d'être en tes malheurs avec toi de moitié.

DORASTE.

Ah! tu ris de mes maux.

PHYLIS.

Que veux-tu que je fasse?
Ris des miens, si jamais tu me vois en ta place.
Que serviroient mes pleurs? veux-tu qu'à tes tourments
J'ajoute la pitié de mes ressentiments?
Après mille mépris qu'a reçus ta folie,

Tu n'es que trop chargé de ta mélancolie;
Si j'y joignois la mienne, elle t'accableroit,
Et de mon déplaisir le tien redoubleroit;
Contraindre mon humeur me seroit un supplice
Qui me rendroit moins propre à te faire service.
Vois-tu? par tous moyens je te veux soulager;
Mais j'ai bien plus d'esprit que de m'en affliger:
Il n'est point de douleur si forte en un courage
Qui ne perde sa force auprès de mon visage;
C'est toujours de tes maux autant de rabattu:
Confesse, ont-ils encor le pouvoir qu'ils ont eu?
Ne sens-tu point déja ton ame un peu plus gaie?

DORASTE.

Tu me forces à rire en dépit que j'en aie.
Je souffre tout de toi, mais à condition
D'employer tous tes soins à mon affection.
Dis-moi par quelle ruse il faut...

PHYLIS.

Rentrons, mon frere:
Un de mes amants vient, qui pourroit nous distraire.

SCENE III.

CLÉANDRE.

Que je dois bien faire pitié
De souffrir les rigueurs d'un sort si tyrannique!
J'aime Alidor, j'aime Angélique;
Mais l'amour cede à l'amitié,

Et jamais on n'a vu sous les lois d'une belle
D'amant si malheureux, ni d'ami si fidele.

Ma bouche ignore mes desirs;
Et, de peur de se voir trahi par imprudence,
Mon cœur n'a point de confidence
Avec mes yeux, ni mes soupirs.
Tous mes vœux sont muets, et l'ardeur de ma flamme
S'enferme tout entiere au dedans de mon ame.

Je feins d'aimer en d'autres lieux;
Et, pour en quelque sorte alléger mon supplice,
Je porte du moins mon service
A celle qu'elle aime le mieux.
Phylis, à qui j'en conte, a beau faire la fine;
Son plus charmant appât c'est d'être sa voisine.

Esclave d'un œil si puissant,
Jusque-là seulement me laisse aller ma chaîne,
Trop récompensé dans ma peine
D'un de ses regards en passant.
Je n'en veux à Phylis que pour voir Angélique,
Et mon feu, qui vient d'elle, auprès d'elle s'explique.

Ami, mieux aimé mille fois,
Faut-il, pour m'accabler de douleurs infinies,
Que nos volontés soient unies
Jusqu'à faire le même choix?

Viens quereller mon cœur d'avoir tant de foiblesse
Que de se laisser prendre au même œil qui te blesse.

Mais plutôt vois te préférer,
A celle que le tien préfere à tout le monde,
Et ton amitié sans seconde
N'aura plus de quoi murmurer.
Ainsi je veux punir ma flamme déloyale;
Ainsi....

SCENE IV.

ALIDOR, CLÉANDRE.

ALIDOR.

Te rencontrer dans la place royale,
Solitaire, et si près de ta douce prison,
Montre bien que Phylis n'est pas à la maison.

CLÉANDRE.

Mais voir de ce côté ta démarche avancée
Montre bien qu'Angélique est fort dans ta pensée.

ALIDOR.

Hélas! c'est mon malheur! son objet trop charmant,
Quoi que je puisse faire, y regne absolument.

CLÉANDRE.

De ce pouvoir peut-être elle use en inhumaine?

ALIDOR.

Rien moins, et c'est par là que redouble ma peine:
Ce n'est qu'en m'aimant trop qu'elle me fait mourir;

Un moment de froideur, et je pourrois guérir;
Une mauvaise œillade, un peu de jalousie,
Et j'en aurois soudain passé ma fantaisie:
Mais las! elle est parfaite, et sa perfection
N'approche point encor de son affection;
Point de refus pour moi, point d'heures inégales;
Accablé de faveurs à mon repos fatales,
Sitôt qu'elle voit jour à d'innocents plaisirs,
Je vois qu'elle devine et prévient mes desirs;
Et, si j'ai des rivaux, sa dédaigneuse vue
Les désespere autant que son ardeur me tue.

CLÉANDRE.

Vit-on jamais amant de la sorte enflammé,
Qui se tînt malheureux pour être trop aimé?

ALIDOR.

Comptes-tu mon esprit entre les ordinaires?
Penses-tu qu'il s'arrête aux sentiments vulgaires?
Les regles que je suis ont un air tout divers;
Je veux la liberté dans le milieu des fers.
Il ne faut point servir d'objet qui nous possede;
Il ne faut point nourrir d'amour qui ne nous cede:
Je le hais, s'il me force: et, quand j'aime, je veux
Que de ma volonté dépendent tous mes vœux;
Que mon feu m'obéisse, au lieu de me contraindre;
Que je puisse à mon gré l'enflammer, et l'éteindre,
Et, toujours en état de disposer de moi,
Donner, quand il me plaît, et retirer ma foi.
Pour vivre de la sorte Angélique est trop belle:

Mes pensers ne sauroient m'entretenir que d'elle;
Je sens de ses regards mes plaisirs se borner;
Mes pas d'autre côté n'oseroient se tourner;
Et de tous mes soucis la liberté bannie
Me soumet en esclave à trop de tyrannie.
J'ai honte de souffrir les maux dont je me plains,
Et d'éprouver ses yeux plus forts que mes desseins.
Je n'ai que trop langui sous de si rudes gênes;
A tel prix que ce soit il faut rompre mes chaînes,
De crainte qu'un hymen, m'en ôtant le pouvoir,
Fît d'un amour par force un amour par devoir.

CLÉANDRE.

Crains-tu de posséder un objet qui te charme?

ALIDOR.

Ne parle point d'un nœud dont le seul nom m'alarme. *
J'idolâtre Angélique: elle est belle aujourd'hui;
Mais sa beauté peut-elle autant durer que lui?
Et, pour peu qu'elle dure, aucun me peut-il dire
Si je pourrois l'aimer jusqu'à ce qu'elle expire?
Du temps, qui change tout, les révolutions
Ne changent-elles pas nos résolutions?
Est-ce une humeur égale et ferme que la nôtre?
N'a-t-on point d'autres goûts en un âge qu'en l'autre?

* Ce caractere d'Alidor blesse la vraisemblance; et une piece fondée sur une pareille base, quelque ingénieuse que pût en être la conduite, ne pouvoit réussir que dans l'enfance de l'art.

Rien n'est beau que le vrai.

Juge alors le tourment que c'est d'être attaché,
Et de ne pouvoir rompre un si fâcheux marché.
Cependant Angélique, à force de me plaire,
Me flatte doucement de l'espoir du contraire;
Et, si d'autre façon je ne me sais garder,
Je sens que ses attraits m'en vont persuader.
Mais, puisque son amour me donne tant de peine,
Je la veux offenser pour acquérir sa haine,
Et mériter enfin un doux commandement
Qui prononce l'arrêt de mon bannissement.
Ce remede est cruel, mais pourtant nécessaire:
Puisqu'elle me plaît trop, il me faut lui déplaire.
Tant que j'aurai chez elle encor le moindre accès,
Mes desseins de guérir n'auront point de succès.

CLÉANDRE.

Etrange humeur d'amant!

ALIDOR.

Etrange, mais utile.
Je me procure un mal pour en éviter mille.

CLÉANDRE.

Tu ne prévois donc pas ce qui t'attend de maux,
Quand un rival aura le fruit de tes travaux?
Pour se venger de toi, cette belle offensée
Sous les lois d'un mari sera bientôt passée;
Et lors, que de soupirs et de pleurs répandus
Ne te rendront aucun de tant de biens perdus!

ALIDOR.

Dis mieux que, pour rentrer dans mon indifférence,

Je perdrai mon amour avec mon espérance;
Et qu'y trouvant alors sujet d'aversion
Ma liberté naîtra de ma punition.

CLÉANDRE.

Après cette assurance, ami, je me déclare.
Amoureux dès long-temps d'une beauté si rare,
Toi seul de la servir me pouvois empêcher;
Et je n'aimois Phylis que pour m'en approcher.
Souffre donc maintenant que, pour mon allégeance,
Je prenne, si je puis, le temps de sa vengeance;
Que des ressentiments qu'elle aura contre toi
Je tire un avantage en lui portant ma foi;
Et que cette colere, en son ame conçue,
Puisse de mes desirs faciliter l'issue.

ALIDOR.

Si ce joug inhumain, ce passage trompeur,
Ce supplice éternel, ne te fait point de peur,
A moi ne tiendra pas que la beauté que j'aime
Ne me quitte bientôt pour un autre moi-même.
Tu portes en bon lieu tes desirs amoureux;
Mais songe que l'hymen fait bien des malheureux.

CLÉANDRE.

J'en veux bien faire essai; mais d'ailleurs, quand j'y pense,
Peut-être seulement le nom d'époux t'offense;
Et tu voudrois qu'un autre....

ALIDOR.

Ami, que me dis-tu?
Connois mieux Angélique et sa haute vertu;

Et sache qu'une fille a beau toucher mon ame,
Je ne la connois plus dès l'heure qu'elle est femme.
De mille qu'autrefois tu m'as vu caresser
En pas une un mari pouvoit-il s'offenser?
J'évite l'apparence autant comme le crime;
Je fuis un compliment qui semble illégitime;
Et le jeu m'en déplaît, quand on fait à tous coups
Causer un médisant, et rêver un jaloux.
Encor que dans mon feu mon cœur ne s'intéresse,
Je veux pouvoir prétendre où ma bouche l'adresse,
Et garder, si je puis, parmi ces fictions,
Un renom aussi pur que mes intentions.
Ami, soupçon à part, et sans plus de réplique,
Si tu veux en ma place être aimé d'Angélique,
Allons tout de ce pas ensemble imaginer
Les moyens de la perdre, et de te la donner,
Et quelle invention sera la plus aisée.

CLÉANDRE.

Allons. Ce que j'ai dit n'étoit que par risée.

FIN DU PREMIER ACTE.

Li, mais ne rougi point, et me soutiens encor
Que tu ne fuis ces lieux que pour suivre Alidor.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, POLYMAS.

ANGÉLIQUE, *tenant une lettre ouverte.*

De cette trahison ton maître est donc l'auteur?

POLYMAS.

Assez imprudemment il m'en fait le porteur.
Comme il se rend par là digne qu'on le prévienne,
Je veux bien en faire une en haine de la sienne;
Et mon devoir, mal propre à de si lâches coups,
Manque aussitôt vers lui, que son amour vers vous.

ANGÉLIQUE.

Contre ce que je vois le mien encor s'obstine.
Qu'Alidor ait écrit cette lettre à Clarine!
Et qu'ainsi d'Angélique il se voulût jouer!

POLYMAS.

Il n'aura pas le front de le désavouer.
Opposez-lui ses traits, battez-le de ses armes;
Pour s'en pouvoir défendre il lui faudroit des charmes:
Mais sur-tout cachez-lui ce que je fais pour vous,

Et ne m'exposez point aux traits de son courroux;
Que je vous puisse encor trahir son artifice,
Et, pour mieux vous servir, rester à son service.

ANGÉLIQUE.

Rien ne m'échappera qui te puisse toucher;
Je sais ce qu'il faut dire, et ce qu'il faut cacher.

POLYMAS.

Feignez d'avoir reçu ce billet de Clarine,
Et que...

ANGÉLIQUE.

Ne m'instruis point; et va, qu'il ne devine.

POLYMAS.

Mais...

ANGÉLIQUE.

Ne réplique plus, et va-t'en.

POLYMAS.

J'obéis

SCENE II.

ANGÉLIQUE.

Mes feux, il est donc vrai que l'on vous a trahis?
Et ceux dont Alidor montroit son ame atteinte
Ne sont plus que fumée, ou n'étoient qu'une feinte?
Que la foi des amants est un gage pipeur!
Que leurs serments sont vains, et notre espoir trompeur!
Qu'on est peu dans leur cœur, pour être dans leur bouche!

Et que mal-aisément on sait ce qui les touche!
Mais voici l'infidele. Ah, qu'il se contraint bien!

SCENE III.

ALIDOR, ANGÉLIQUE.

ALIDOR.

Puis-je avoir un moment de ton cher entretien?
Mais j'appelle un moment, de même qu'une année
Passe entre deux amants pour moins qu'une journée.

ANGÉLIQUE.

Avec de tels discours oses-tu m'aborder,
Perfide? et sans rougir peux-tu me regarder?
As-tu cru que le ciel consentît à ma perte
Jusqu'à souffrir encor ta lâcheté couverte?
Apprends, perfide, apprends que je suis hors d'erreur;
Tes yeux ne me sont plus que des objets d'horreur.
Je ne suis plus charmée; et mon ame, plus saine,
N'eut jamais tant d'amour qu'elle a pour toi de haine.

ALIDOR.

Voilà me recevoir avec des compliments
Qui seroient pour tout autre un peu moins que charmants.
Quel en est le sujet?

ANGÉLIQUE.

Le sujet? lis, parjure;
Et puis accuse-moi de te faire une injure!

ALIDOR *lit la lettre entre les mains d'Angélique.*

« Clarine, je suis tout à vous;
« Ma liberté vous rend les armes:
« Angélique n'a point de charmes
« Pour me défendre de vos coups;
« Ce n'est qu'une idole mouvante;
« Ses yeux sont sans vigueur, sa bouche sans appas:
« Alors que je l'aimai je ne la connus pas;
« Et, de quelques attraits que le monde vous vante,
« Vous devez mes affections
« Autant à ses défauts qu'à vos perfections. »

ANGÉLIQUE.

Eh bien! ta perfidie est-elle en évidence?

ALIDOR.

Est-ce là tant de quoi?

ANGÉLIQUE.

Tant de quoi! l'impudence!
Après mille serments il me manque de foi,
Et me demande encor si c'est là tant de quoi!
Change, si tu le veux; je n'y perds qu'un volage:
Mais, en m'abandonnant, laisse en paix mon visage;
Oublie avec ta foi ce que j'ai de défauts;
N'établis point tes feux sur le peu que je vaux;
Fais que, sans m'y mêler, ton compliment s'explique,
Et ne le grossis point du mépris d'Angélique.

ALIDOR.

Deux mots de vérité vous mettent bien aux champs.

ANGÉLIQUE.

Ciel, tu ne punis point des hommes si méchants!
Ce traître vit encore, il me voit, il respire,
Il m'affronte, il l'avoue, il rit quand je soupire.

ALIDOR.

Vraiment le ciel a tort de ne vous pas donner,
Lorsque vous tempêtez, sa foudre à gouverner;
Il devroit avec vous être d'intelligence.

(*Angélique déchire la lettre, et en jette les morceaux.*)

Le digne et grand objet d'une haute vengeance!
Vous traitez du papier avec trop de rigueur.

ANGÉLIQUE.

Que n'en puis-je autant faire à ton perfide cœur!

ALIDOR.

Qui ne vous flatte point, puissamment vous irrite.
Pour dire franchement votre peu de mérite,
Commet-on des forfaits si grands et si nouveaux
Qu'on doive tout-à-l'heure être mis en morceaux?
Si ce crime autrement ne sauroit se remettre,

(*Il lui présente aux yeux un miroir qu'elle porte à sa ceinture.*)

Cassez; ceci vous dit encor pis que ma lettre.

ANGÉLIQUE.

S'il me dit mes défauts autant ou plus que toi,
Déloyal, pour le moins il n'en dit rien qu'à moi:
C'est dedans son crystal que je les étudie;

Mais après il s'en tait, et moi j'y remédie;
Il m'en donne un avis sans me les reprocher,
Et, me les découvrant, il m'aide à les cacher.

ALIDOR.

Vous êtes en colere, et vous dites des pointes!
Ne présumiez-vous point que j'irois, à mains jointes,
Les yeux enflés de pleurs, et le cœur de soupirs,
Vous faire offre à genoux de mille repentirs?
Que vous êtes à plaindre étant si fort déçue!

ANGÉLIQUE.

Insolent! ôte-toi pour jamais de ma vue.

ALIDOR.

Me défendre vos yeux après mon changement,
Appelez-vous cela du nom de châtiment?
Ce n'est que me bannir du lieu de mon supplice;
Et ce commandement est si plein de justice,
Que, bien que je renonce à vivre sous vos lois,
Je vais vous obéir pour la derniere fois.

SCENE IV.

ANGÉLIQUE.

Commandement honteux, où ton obéissance
N'est qu'un signe trop clair de mon peu de puissance,
Où ton bannissement a pour toi des appas,
Et me devient cruel de ne te l'être pas!
A quoi se résoudra désormais ma colere,
Si ta punition te tient lieu de salaire?

Que mon pouvoir me nuit! et qu'il m'est cher vendu!
Voilà ce que me vaut d'avoir trop attendu:
Je devois prévenir ton outrageux caprice;
Mon bonheur dépendoit de te faire injustice.
Je chasse un fugitif avec trop de raison,
Et lui donne les champs quand il rompt sa prison.
Ah! que n'ai-je eu des bras à suivre mon courage!
Qu'il m'eût bien autrement réparé cet outrage!
Que j'eusse retranché de ses propos railleurs!
Le traître n'eût jamais porté son cœur ailleurs;
Puisqu'il m'étoit donné, je m'en fusse saisie;
Et, sans prendre conseil que de ma jalousie,
Puisqu'un autre portrait en efface le mien,
Cent coups auroient chassé ce voleur de mon bien.
Vains projets, vains discours, vaine et fausse allégeance!
Et mes bras et son cœur manquent à ma vengeance.
Ciel, qui m'en vois donner de si justes sujets,
Donne-m'en des moyens, donne-m'en des objets.
Où me dois-je adresser? Qui doit porter sa peine?
Qui doit à son défaut m'éprouver inhumaine?
De mille désespoirs mon cœur est assailli;
Je suis seule punie, et je n'ai point failli.
Mais j'ose faire au ciel une injuste querelle;
Je n'ai que trop failli, d'aimer un infidele,
De recevoir un traître, un ingrat, sous ma loi,
Et trouver du mérite en qui manquoit de foi.
Ciel, encore une fois, écoute mon envie;
Ote-m'en la mémoire, ou le prive de vie;

Fais que de mon esprit je puisse le bannir,
Ou ne l'avoir que mort dedans mon souvenir.
Que je m'anime en vain contre un objet aimable!
Tout criminel qu'il est, il me semble adorable;
Et mes souhaits, qu'étouffe un soudain repentir,
En demandant sa mort, n'y sauroient consentir.
Restes impertinents d'une flamme insensée,
Ennemis de mon heur, sortez de ma pensée;
Ou, si vous m'en peignez encore quelques traits,
Laissez là ses vertus, peignez-moi ses forfaits.

SCENE V.

ANGÉLIQUE, PHYLIS.

ANGÉLIQUE.

Le croirois-tu, Phylis? Alidor m'abandonne.

PHYLIS.

Pourquoi non? je n'y vois rien du tout qui m'étonne,
Rien qui ne soit possible, et, de plus, fort commun.
La constance est un bien qu'on ne voit en pas un.
Tout change sous les cieux, mais par-tout bon remede.

ANGÉLIQUE.

Le ciel n'en a point fait au mal qui me possede.

PHYLIS.

Choisis de mes amants, sans t'affliger si fort,
Et n'appréhende pas de me faire grand tort;
J'en pourrois, au besoin, fournir toute la ville,
Qu'il m'en demeureroit encor plus de deux mille.

ANGÉLIQUE.

Tu me ferois mourir avec de tels propos;
Ah! laisse-moi plutôt soupirer en repos,
Ma sœur.

PHYLIS.

Plût au bon Dieu que tu voulusses l'être!

ANGÉLIQUE.

Eh quoi! tu ris encor? c'est bien faire paroître...

PHYLIS.

Que je ne saurois voir d'un visage affligé
Ta cruauté punie, et mon frere vengé.
Après tout, je connois quelle est ta maladie;
Tu vois comme Alidor est plein de perfidie;
Mais je mets dans deux jours ma tête à l'abandon,
Au cas qu'un repentir n'obtienne son pardon.

ANGÉLIQUE.

Après que cet ingrat me quitte pour Clarine?

PHYLIS.

De le garder long-temps elle n'a pas la mine;
Et j'estime si peu ces nouvelles amours,
Que je te plége * encor son retour dans deux jours;
Et lors ne pense pas, quoi que tu te proposes,
Que de tes volontés devant lui tu disposes.
Prépare tes dédains, arme-toi de rigueur;
Une larme, un soupir, te percera le cœur;
Et je serai ravie alors de voir vos flammes

* Garantis.

Brûler mieux que devant, et rejoindre vos ames:
Mais j'en crains un succès à ta confusion:
Qui change une fois, change à toute occasion;
Et nous verrons toujours, si Dieu le laisse vivre,
Un change, un repentir, un pardon, s'entre-suivre.
Ce dernier est souvent l'amorce d'un forfait;
Et l'on cesse de craindre un courroux sans effet.

ANGÉLIQUE.

Sa faute a trop d'excès pour être rémissible,
Ma sœur; je ne suis pas de la sorte insensible;
Et si je présumois que mon trop de bonté
Pût jamais se résoudre à cette lâcheté,
Qu'un si honteux pardon pût suivre cette offense,
J'en préviendrois le coup, m'en ôtant la puissance.
Adieu: dans la colere où je suis aujourd'hui,
J'accepterois plutôt un barbare que lui.

PHYLIS, *seule.*

Il faut donc se hâter, qu'elle ne refroidisse.

SCENE VI.

PHYLIS, DORASTE.

PHYLIS, *frappant du pied à la porte de son logis, pour faire sortir son frere.*

Frere, quelque inconnu t'a fait un bon office:
Il ne tiendra qu'à toi d'être un second Médor;
On a fait qu'Angélique...

DORASTE.

Eh bien?

PHYLIS.

Hait Alidor.

DORASTE.

Elle hait Alidor! Angélique!

PHYLIS.

Angélique.

DORASTE.

D'où lui vient cette humeur? qui les a mis en pique?

PHYLIS.

Si tu prends bien ton temps, il y fait bon pour toi.
Va, ne t'amuse point à savoir le pourquoi;
Parle au pere d'abord: tu sais qu'il te souhaite;
Et, s'il ne s'en dédit, tiens l'affaire pour faite.

DORASTE.

Bien qu'un si bon avis ne soit à mépriser,
Je crains...

PHYLIS.

Lysis m'aborde, et tu me veux causer!
Entre chez Angélique, et pousse ta fortune:
Quand je vois un amant, un frere m'importune.

SCENE VII.

LYSIS, PHYLIS.

LYSIS.

Comme vous le chassez!

PHYLIS.

Qu'eût-il fait avec nous?

Mon entretien sans lui te semblera plus doux;
Tu pourras t'expliquer avec moins de contrainte;
Me conter de quels feux tu te sens l'ame atteinte,
Et ce que tu croiras propre à te soulager.
Regarde maintenant si je sais t'obliger.

LYSIS.

Cette obligation seroit bien plus extrême,
Si vous vouliez traiter tous mes rivaux de même;
Et vous feriez bien plus pour mon contentement,
De souffrir avec vous vingt freres qu'un amant.

PHYLIS.

Nous sommes donc, Lysis, d'une humeur bien contraire!
J'y souffrirois plutôt cinquante amants qu'un frere;
Et, puisque nos esprits ont si peu de rapport,
Je m'étonne comment nous nous aimons si fort.

LYSIS.

Vous êtes ma maîtresse; et mes flammes discretes
Doivent un tel respect aux lois que vous me faites,
Que, pour leur obéir, mes sentiments domtés
N'osent plus se régler que sur vos volontés.

PHYLIS.

J'aime des serviteurs qui, pour une maîtresse,
Souffrent ce qui leur nuit, aiment ce qui les blesse.
Si tu vois quelque jour tes feux récompensés,
Souviens-toi... Qu'est ceci? Cléandre, vous passez?

(*Cléandre va pour entrer chez Angélique, et Phylis l'arrête.*)

SCENE VIII.

CLÉANDRE, PHYLIS, LYSIS.

CLÉANDRE.

Il me faut bien passer, puisque la place est prise.

PHYLIS.

Venez; cette raison est de mauvaise mise.
D'un million d'amants je puis flatter les vœux,
Et n'aurois pas l'esprit d'en entretenir deux?
Sortez de cette erreur, et, souffrant ce partage,
Ne faites pas ici l'entendu davantage.

CLÉANDRE.

Le moyen que je sois insensible à ce point?

PHYLIS.

Quoi! pour l'entretenir, ne vous aimé-je point?

CLÉANDRE.

Encor que votre ardeur à la mienne réponde,
Je ne veux plus d'un bien commun à tout le monde.

PHYLIS.

Si vous nommez ma flamme un bien commun à tous,
Je n'aime, pour le moins, personne plus que vous;
Cela vous doit suffire.

CLÉANDRE.

Oui bien, à des volages
Qui peuvent en un jour adorer cent visages;
Mais ceux dont un objet possede tous les soins,
Se donnant tout entiers, n'en méritent pas moins.

PHYLIS.

De vrai, si vous valiez beaucoup plus que les autres,
Je devrois dédaigner leurs vœux auprès des vôtres;
Mais mille aussi bien faits ne sont pas mieux traités,
Et ne murmurent point contre mes volontés.
Est-ce à moi, s'il vous plaît, de vivre à votre mode ?
Votre amour, en ce cas, seroit fort incommode;
Loin de la recevoir, vous me feriez la loi.
Qui m'aime de la sorte, il s'aime, et non pas moi.

LYSIS, *à Cléandre.*

Persiste en ton humeur, je te prie, et conseille
A tous nos concurrents d'en prendre une pareille.

CLÉANDRE.

Tu seras bientôt seul, s'ils veulent m'imiter.

PHYLIS.

Quoi donc! c'est tout de bon que tu me veux quitter?
Tu ne dis mot, rêveur, et, pour toute réplique,
Tu tournes tes regards du côté d'Angélique:
Est-elle donc l'objet de tes légèretés?
Veux-tu faire d'un coup deux infidélités,
Et que, dans mon offense, Alidor s'intéresse?
Cléandre, c'est assez de trahir ta maîtresse;
Dans ta nouvelle flamme épargne tes amis,
Et ne l'adresse point en lieu qui soit promis.

CLÉANDRE.

De la part d'Alidor je vais voir cette belle;
Laisse-m'en avec lui démêler la querelle,
Et ne t'informe point de mes intentions.

PHYLIS.

Puisqu'il me faut résoudre en mes afflictions,
Et que, pour te garder, j'ai trop peu de mérite,
Du moins, avant l'adieu, demeurons quitte à quitte;
Que ce que j'ai du tien je te le rende ici:
Tu m'as offert des vœux, que je t'en offre aussi;
Et faisons entre nous toutes choses égales.

LYSIS.

Et moi, durant ce temps, je garderai les balles?

PHYLIS.

Je te donne congé d'une heure, si tu veux.

LYSIS.

Je l'accepte, au hasard de le prendre pour deux.

PHYLIS.

Pour deux, pour quatre, soit; ne crains pas qu'il m'ennuie.

SCENE IX.

CLÉANDRE, PHYLIS.

PHYLIS *arrête Cléandre, qui tâche de s'échapper pour entrer chez Angélique.*

Mais je ne consens pas cependant qu'on me fuie;
Tu perds temps d'y tâcher, si tu n'as mon congé.
Inhumain! est-ce ainsi que je t'ai négligé?
Quand tu m'offrois des vœux, prenois-je ainsi la fuite?
Et rends-tu la pareille à ma juste poursuite?
Avec tant de douceur tu te vis écouter!
Et tu tournes le dos, quand je t'en veux conter!

CLÉANDRE.

Va te jouer d'un autre avec tes railleries;
J'ai l'oreille mal faite à ces galanteries:
Ou cesse de m'aimer, ou n'aime plus que moi.

PHYLIS.

Je ne t'impose pas une si dure loi;
Avec moi, si tu veux, aime toute la terre,
Sans craindre que jamais je t'en fasse la guerre.
Je reconnois assez mes imperfections;
Et, quelque part que j'aie en tes affections,
C'est encor trop pour moi; seulement ne rejette
La parfaite amitié d'une fille imparfaite.

CLÉANDRE.

Qui te rend obstinée à me persécuter?

PHYLIS.

Qui te rend si cruel que de me rebuter?

CLÉANDRE.

Il faut que de tes mains un adieu me délivre.

PHYLIS.

Si tu sais t'en aller, je saurai bien te suivre;
Et, quelque occasion qui t'amene en ces lieux,
Tu ne lui diras pas grand secret à mes yeux.
Je suis plus incommode encor qu'il ne te semble.
Parlons plutôt d'accord, et composons ensemble.
Hier un peintre excellent m'apporta mon portrait:
Tandis qu'il t'en demeure encore quelque trait,
Qu'encor tu me connois, et que de ta pensée

Mon image n'est pas tout-à-fait effacée,
Ne m'en refuse point ton petit jugement.

CLÉANDRE.

Je le tiens pour bien fait.

PHYLIS.

Plains-tu tant un moment?
Et m'attachant à toi, si je te désespere,
A ce prix trouves-tu ta liberté trop chere?

CLÉANDRE.

Allons, puisqu'autrement je ne te puis quitter,
A tel prix que ce soit, il me faut racheter.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHYLIS, CLÉANDRE.

CLÉANDRE.

En ce point il ressemble à ton humeur volage,
Qu'il reçoit tout le monde avec même visage;
Mais d'ailleurs ce portrait ne te ressemble pas;
En ce qu'il ne dit mot, et ne suit point mes pas.

PHYLIS.

En quoi que désormais ma présence te nuise,
La civilité veut que je te reconduise.

CLÉANDRE.

Mets enfin quelque borne à ta civilité,
Et, suivant notre accord, me laisse en liberté.

SCENE II.

DORASTE, PHYLIS, CLÉANDRE.

DORASTE, *sortant de chez Angélique.*

Tout est gagné, ma sœur; la belle m'est acquise:

Jamais occasion ne se trouva mieux prise;
Je possede Angélique.

CLÉANDRE.

Angélique?

DORASTE.

Oui; tu peux
Avertir Alidor du succès de mes vœux,
Et qu'au sortir du bal, que je donne chez elle,
Demain un sacré nœud m'unit à cette belle;
Dis-lui qu'il s'en console. Adieu: je vais pourvoir
A tout ce qu'il me faut préparer pour ce soir.

SCENE III.

PHYLIS, CLÉANDRE.

PHYLIS.

Ce soir, j'ai bien la mine, en dépit de ta glace,
D'en trouver là cinquante à qui donner ta place.
Va-t'en, si bon te semble, ou demeure en ces lieux:
Je ne t'arrêtois pas ici pour tes beaux yeux;
Mais jusqu'à maintenant j'ai voulu te distraire,
De peur que ton abord interrompît mon frere.
Quelque fin que tu sois, tiens-toi pour affiné.

SCENE IV.

CLÉANDRE.

Ciel, à tant de malheurs m'aviez-vous destiné?
Faut-il que d'un dessein si juste que le nôtre
La peine soit pour nous, et les fruits pour un autre?
Et que notre artifice ait si mal succédé,
Qu'il me dérobe un bien qu'Alidor m'a cédé?
Officieux ami d'un amant déplorable,
Que tu m'offres en vain cet objet adorable!
Qu'en vain de m'en saisir ton adresse entreprend!
Ce que tu m'as donné, Doraste le surprend.
Tandis qu'il me supplante, une sœur me cajole;
Elle me tient les mains cependant qu'il me vole.
On me joue, on me brave, on me tue, on s'en rit.
L'un me vante son heur, l'autre son trait d'esprit.
L'un et l'autre à la fois me perd, me désespere:
Et je puis épargner ou la sœur ou le frere!
Etre sans Angélique, et sans ressentiment!
Avec si peu de cœur aimer si puissamment!
Cléandre, est-ce un forfait que l'ardeur qui te presse?
Craignois-tu d'avouer une telle maîtresse?
Et cachois-tu l'excès de ton affection
Par honte, par dépit, ou par discrétion?
Pouvois-tu desirer occasion plus belle
Que le nom d'Alidor à venger ta querelle?

Si pour tes feux cachés tu n'oses t'émouvoir,
Laisse leurs intérêts; suis ceux de ton devoir.
On supplante Alidor, du moins en apparence,
Et sans ressentiment tu souffres cette offense!
Ton courage est muet, et ton bras endormi!
Pour être amant discret tu parois lâche ami!
C'est trop abandonner ta renommée au blâme;
Il faut sauver d'un coup ton honneur et ta flamme,
Et l'un et l'autre ici marchent d'un pas égal;
Soutenant un ami, tu t'ôtes un rival.
Ne differe donc plus ce que l'honneur commande;
Et lui gagne Angélique, afin qu'il te la rende.
Il faut...

SCENE V.

ALIDOR, CLÉANDRE.

ALIDOR.

Eh bien! Cléandre, ai-je su t'obliger?

CLÉANDRE.

Pour m'avoir obligé, que je vais t'affliger!
Doraste a pris le temps des dépits d'Angélique.

ALIDOR.

Après?

CLÉANDRE.

Après cela tu veux que je m'explique?

ALIDOR.

Qu'en a-t-il obtenu?

CLÉANDRE.

Par-delà son espoir;
Il l'épouse demain, lui donne bal ce soir:
Juge, juge par là si mon mal est extrême.

ALIDOR.

En es-tu bien certain?

CLÉANDRE.

J'ai tout su de lui-même.

ALIDOR.

Que je serois heureux, si je ne t'aimois point!
Ton malheur auroit mis mon bonheur à son point;
La prison d'Angélique auroit rompu la mienne.
Quelque empire sur moi que son visage obtienne,
Ma passion fût morte avec sa liberté;
Et, trop vain pour souffrir qu'en sa captivité
Les restes d'un rival m'eussent enchaîné l'ame,
Les feux de son hymen auroient éteint ma flamme.
Pour forcer sa colere à de si doux effets,
Quels efforts, cher ami, ne me suis-je point faits?
Malgré tout mon amour, prendre un orgueil farouche,
L'adorer dans le cœur, et l'outrager de bouche;
J'ai souffert ce supplice; et me suis feint léger,
De honte et de dépit de ne pouvoir changer.
Et je vois, près du but où je voulois prétendre,
Les fruits de mon travail n'être pas pour Cléandre!
A ces conditions mon bonheur me déplaît.
Je ne puis être heureux, si Cléandre ne l'est.

Ce que je t'ai promis ne peut être à personne;
Il faut que je périsse, ou que je te le donne.
J'aurai trop de moyens de te garder ma foi;
Et, malgré les destins, Angélique est à toi.

CLÉANDRE.

Ne trouble point pour moi le repos de ton ame;
Il t'en coûteroit trop pour avancer ma flamme.
Sans que ton amitié fasse un second effort,
Voici de qui j'aurai ma maîtresse ou la mort.
Si Doraste a du cœur, il faut qu'il la défende,
Et que, l'épée au poing, il la gagne, ou la rende.

ALIDOR.

Simple! par le chemin que tu penses tenir
Tu la lui peux ôter, mais non pas l'obtenir.
La suite des duels ne fut jamais plaisante;
C'étoit ces jours passés ce que disoit Théante. *
Je veux prendre un moyen et plus court, et plus seur,
Et, sans aucun péril, t'en rendre possesseur.
Va-t'en donc, et me laisse auprès de ta maîtresse
De mon reste d'amour faire jouer l'adresse.

CLÉANDRE.

Cher ami...

ALIDOR.

Va-t'en, dis-je, et, par tes compliments,
Cesse de t'opposer à tes contentements;
Désormais en ces lieux tu ne fais que me nuire.

* Dans la comédie de la Suivante.

CLÉANDRE.

Je vais donc te laisser ma fortune à conduire.
Adieu. Puissé-je avoir les moyens à mon tour
De faire autant pour toi que toi pour mon amour!

SCENE VI.

ALIDOR.

Que pour ton amitié je vais souffrir de peine!
Déja presque échappé, je rentre dans ma chaîne.
Il faut encore un coup, m'exposant à ses yeux,
Reprendre de l'amour, afin d'en donner mieux.
Mais reprendre un amour dont je veux me défaire,
Qu'est-ce qu'à mes desseins un chemin tout contraire?
Allons-y toutefois, puisque je l'ai promis,
Et que la peine est douce à qui sert ses amis.

SCENE VII.

ANGÉLIQUE, *dans son cabinet.*

Quel malheur par-tout m'accompagne!
Qu'un indiscret hymen me venge à mes dépens!
Que de pleurs en vain je répands,
Moins pour ce que je perds que pour ce que je gagne!
L'un m'est plus doux que l'autre, et j'ai moins de tourment
Du crime d'Alidor, que de son châtiment.
Ce traître alluma donc ma flamme!

Je puis donc consentir à ces tristes accords!
Hélas! par quelques vains efforts
Que je me fasse jour jusqu'au fond de mon ame,
J'y trouve seulement, afin de me punir,
Le dépit du passé, l'horreur de l'avenir.

SCENE VIII.

ANGÉLIQUE, ALIDOR.

ANGÉLIQUE.

Où viens-tu, déloyal? avec quelle impudence
Oses-tu redoubler mes maux par ta présence?
Qui te donne le front de surprendre mes pleurs?
Cherches-tu de la joie à même mes douleurs?
Et peux-tu conserver une ame assez hardie
Pour voir ce qu'à mon cœur coûte ta perfidie?
Après que tu m'as fait un insolent aveu
De n'avoir plus pour moi ni de foi, ni de feu,
Tu te mets à genoux, et tu veux, misérable,
Que ton feint repentir m'en donne un véritable!
Va, va, n'espere rien de tes soumissions;
Porte-les à l'objet de tes affections;
Ne me présente plus les traits qui m'ont déçue;
N'attaque point mon cœur en me blessant la vue.
Penses-tu que je sois, après ton changement,
Ou sans ressouvenir, ou sans ressentiment?
S'il te souvient encor de ton brutal caprice,
Dis-moi, que viens-tu faire au lieu de ton supplice?

Garde un exil si cher à tes légèretés.
Je ne veux plus savoir de toi mes vérités.
Quoi! tu ne me dis mot! crois-tu que ton silence
Puisse de tes discours réparer l'insolence?
Des pleurs effacent-ils un mépris si cuisant?
Et ne t'en dédis-tu, traître, qu'en te taisant?
Pour triompher de moi, veux-tu, pour toutes armes,
Employer des soupirs, et de muettes larmes?
Sur notre amour passé c'est trop te confier:
Du moins dis quelque chose à te justifier;
Demande le pardon que tes regards m'arrachent;
Explique leurs discours; dis-moi ce qu'ils me cachent.
Que mon courroux est foible, et que leurs traits puissants
Rendent des criminels aisément innocents!
Je n'y puis résister, quelque effort que je fasse;
Et, de peur de me rendre, il faut quitter la place.

ALIDOR *la retient.*

Quoi! votre amour renaît, et vous m'abandonnez!
C'est bien là me punir quand vous me pardonnez.
Je sais ce que j'ai fait, et qu'après tant d'audace,
Je ne mérite pas de jouir de ma grace;
Mais demeurez du moins, tant que vous ayiez su,
Que par un feint mépris votre amour fut déçu,
Que je vous fus fidele en dépit de ma lettre,
Qu'en vos mains seulement on la devoit remettre;
Que mon dessein n'alloit qu'à voir vos mouvements,
Et juger de vos feux par vos ressentiments.
Dites, quand je la vis entre vos mains remise,

Changé-je de couleur? eus-je quelque surprise?
Ma parole plus ferme, et mon port assuré,
Ne vous montroient-ils pas un esprit préparé?
Que Clarine vous dise, à la premiere vue,
Si jamais de mon change elle s'est apperçue.
Ce mauvais compliment flattoit mal ses appas;
Il vous faisoit outrage, et ne l'obligeoit pas;
Et ses termes piquants, mal conçus pour lui plaire,
Au lieu de son amour, cherchoient votre colere.

ANGÉLIQUE.

Cesse de m'éclaircir sur ce triste secret;
En te montrant fidele, il accroît mon regret;
Je perds moins si je crois ne perdre qu'un volage,
Et je ne puis sortir d'erreur qu'à mon dommage.
Que me sert de savoir que tes vœux sont constants?
Que te sert d'être aimé, quand il n'en est plus temps?

ALIDOR.

Aussi je ne viens pas pour regagner votre ame:
Preférez-moi Doraste, et devenez sa femme,
Je vous viens, par ma mort, en donner le pouvoir:
Moi vivant, votre foi ne le peut recevoir;
Elle m'est engagée; et, quoi que l'on vous die,
Sans crime elle ne peut durer moins que ma vie.
Mais voici qui vous rend l'une et l'autre à la fois.

ANGÉLIQUE.

Ah! ce cruel discours me réduit aux abois.
Ma colere a rendu ma perte inévitable,
Et je déteste en vain ma faute irréparable.

ALIDOR.

Si vous avez du cœur, on la peut réparer.

ANGÉLIQUE.

On nous doit dès demain pour jamais séparer.
Que puis-je à de tels maux appliquer pour remede?

ALIDOR.

Ce qu'ordonne l'amour aux ames qu'il possede.
Si vous m'aimez encor, vous saurez, dès ce soir,
Rompre les noirs effets d'un juste désespoir.
Quittez avec le bal vos malheurs pour me suivre,
Ou soudain à vos yeux je vais cesser de vivre.
Mettrez-vous en ma mort votre contentement?

ANGÉLIQUE.

Non; mais que dira-t-on d'un tel emportement?

ALIDOR.

Est-ce là donc le prix de vous avoir servie?
Il y va de votre heur, il y va de ma vie;
Et vous vous arrêtez à ce qu'on en dira!
Mais faites désormais tout ce qu'il vous plaira:
Puisque vous consentez plutôt à vos supplices
Qu'à l'unique moyen de payer mes services,
Ma mort va me venger de votre peu d'amour;
Si vous n'êtes à moi, je ne veux plus du jour.

ANGÉLIQUE.

Retiens ce coup fatal; me voilà résolue;
Use sur tout mon cœur de puissance absolue:
Puisqu'il est tout à toi, tu peux tout commander;
Et contre nos malheurs j'ose tout hasarder.

Cet éclat du dehors n'a rien qui m'embarrasse:
Mon honneur seulement te demande une grace;
Accorde à ma pudeur, que deux mots de ta main
Puissent justifier ma fuite, et ton dessein;
Que mes parents surpris trouvent ici ce gage
Qui les rende assurés d'un heureux mariage;
Et que je sauve ainsi ma réputation
Par la sincérité de ton intention.
Ma faute en sera moindre, et mon trop de constance
Paroîtra seulement fuir une violence.

ALIDOR.

Enfin, par ce dessein vous me ressuscitez:
Agissez pleinement dessus mes volontés.
J'avois pour votre honneur la même inquiétude;
Et ne pourrois, d'ailleurs, qu'avec ingratitude,
Voyant ce que pour moi votre flamme résout,
Dénier quelque chose à qui m'accorde tout.
Donnez-moi; sur le champ je veux vous satisfaire.

ANGÉLIQUE.

Il vaut mieux que l'effet à tantôt se differe.
Je manque ici de tout, et j'ai le cœur transi
De crainte que quelqu'un ne te découvre ici:
Mon dessein généreux fait naître cette crainte;
Depuis qu'il est formé, j'en ai senti l'atteinte.
Quitte-moi, je te prie, et coule-toi sans bruit.

ALIDOR.

Puisque vous le voulez, adieu jusqu'à minuit.

SCENE IX.

ANGÉLIQUE.

Que promets-tu, pauvre aveuglée?
A quoi t'engage ici ta folle passion!
Et de quelle indiscrétion
Ne s'accompagne point ton ardeur déréglée?
Tu cours à ta ruine, et vas tout hasarder
Sur la foi d'un amant qui n'en sauroit garder.

Je me trompe, il n'est point volage;
J'ai vu sa fermeté, j'en ai cru ses soupirs;
Et, si je flatte mes desirs,
Une si douce erreur n'est qu'à mon avantage.
Me manquât-il de foi, je la lui dois garder,
Et pour perdre Doraste il faut tout hasarder.

SCENE X.

ALIDOR, *sortant de la maison d'Angélique, traversant le théâtre.*

Cléandre, elle est à toi; j'ai fléchi son courage.
Que ne peut l'artifice, et le fard du langage?
Et si pour un ami ces effets je produis,
Lorsque j'agis pour moi, qu'est-ce que je ne puis?

SCENE XI.

PHYLIS.

Alidor à mes yeux sort de chez Angélique
Comme s'il y gardoit encor quelque pratique;
Et même, à son visage, il semble assez content.
Auroit-il regagné cet esprit inconstant?
Oh! qu'il feroit bon voir que cette humeur volage
Deux fois, en moins d'une heure, eût changé de courage!
Que mon frere en tiendroit, s'ils s'étoient mis d'accord!
Il faut qu'à le savoir je fasse mon effort.
Ce soir je sonderai les secrets de son ame;
Et, si son entretien ne me trahit sa flamme,
J'aurai l'œil de si près dessus ses actions
Que je m'éclaircirai de ses intentions.

SCENE XII.

PHYLIS, LYSIS.

PHYLIS.

Quoi! Lysis, ta retraite est de peu de durée!

LYSIS.

L'heure de mon congé n'est qu'à peine expirée;
Mais vous voyant ici sans frere et sans amant...

PHYLIS.

N'en présume pas mieux pour ton contentement.

LYSIS.

Et d'où vient à Phylis une humeur si nouvelle?

PHYLIS.

Vois-tu? je ne sais quoi me brouille la cervelle.
Va, ne me conte rien de ton affection;
Elle en auroit fort peu de satisfaction.

LYSIS.

Cependant, sans parler, il faut que je soupire?

PHYLIS.

Réserve pour le bal ce que tu veux me dire.

LYSIS.

Le bal! où le tient-on?

PHYLIS.

Là-dedans.

LYSIS.

Il suffit.
De votre bon avis je ferai mon profit.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALIDOR, CLÉANDRE; TROUPE D'HOMMES ARMÉS.

ALIDOR.

L'acte est dans la nuit, et Alidor dit ce premier vers à Cléandre; et, l'ayant fait retirer avec sa troupe, il continue seul.

Attends, sans faire bruit, que je t'en avertisse.
Enfin, la nuit s'avance, et son voile propice
Me va faciliter le succès que j'attends,
Pour rendre heureux Cléandre, et mes desirs contents.
Mon cœur, las de porter un joug si tyrannique,
Ne sera plus qu'une heure esclave d'Angélique.
Je vais faire un ami possesseur de mon bien:
Aussi dans son bonheur je rencontre le mien.
C'est moins pour l'obliger que pour me satisfaire,
Moins pour le lui donner qu'afin de m'en défaire,
Ce trait paroîtra lâche, et plein de trahison;
Mais cette lâcheté m'ouvrira ma prison.

Je veux bien, à ce prix, avoir l'ame traîtresse,
Et que ma liberté me coûte une maîtresse.
Que lui fais-je, après tout, qu'elle n'ait mérité,
Pour avoir, malgré moi, fait ma captivité?
Qu'on ne m'accuse point d'aucune ingratitude;
Ce n'est que me venger d'un an de servitude,
Que rompre son dessein, comme elle a fait le mien,
Qu'user de mon pouvoir, comme elle a fait du sien,
Et ne lui pas laisser un si grand avantage
De suivre son humeur, et forcer mon courage.
Le forcer! mais, hélas! que mon consentement,
Par un si doux effort, fut surpris aisément!
Quel excès de plaisir goûta mon imprudence,
Avant que réfléchir sur cette violence!
Examinant mon feu, qu'est-ce que je ne perds?
Et qu'il m'est cher vendu de connoître mes fers!
Je soupçonne déja mon dessein d'injustice,
Et je doute s'il est ou raison, ou caprice.
Je crains un pire mal après ma guérison,
Et d'aller au supplice en rompant ma prison.
Alidor, tu consens qu'un autre la possede!
Tu t'exposes sans crainte à des maux sans remede!
Ne romps point les effets de son intention,
Et laisse un libre cours à ton affection.
Fais ce beau coup pour toi; suis l'ardeur qui te presse.
Mais trahir ton ami! mais trahir ta maîtresse!
Je n'en veux obliger pas un à me haïr,
Et ne sais qui des deux ou servir, ou trahir.

Quoi! je balance encor, je m'arrête, je doute!
Mes résolutions, qui vous met en déroute?
Revenez, mes desseins; et ne permettez pas
Qu'on triomphe de vous avec un peu d'appas.
En vain pour Angélique ils prennent la querelle;
Cléandre, elle est à toi, nous sommes deux contre elle.
Ma liberté conspire avecque tes ardeurs;
Les miennes, désormais, vont tourner en froideurs;
Et, lassé de souffrir un si rude servage,
J'ai l'esprit assez fort pour combattre un visage.
Ce coup n'est qu'un effet de générosité,
Et je ne suis honteux que d'en avoir douté.
Amour, que ton pouvoir tâche en vain de paroître!
Fuis, petit insolent, je veux être le maître;
Il ne sera pas dit qu'un homme tel que moi,
En dépit qu'il en ait, obéisse à ta loi.
Je ne me résoudrai jamais à l'hyménée,
Que d'une volonté franche et déterminée;
Et celle à qui ses nœuds m'uniront pour jamais
M'en sera redevable, et non à ses attraits;
Et ma flamme...

SCENE II.

ALIDOR, CLÉANDRE.

CLÉANDRE.

Alidor.

ALIDOR.

Qui m'appelle?

CLÉANDRE.

Cléandre.

ALIDOR.

Tu t'avances trop tôt.

CLÉANDRE.

Je me lasse d'attendre.

ALIDOR.

Laisse-moi, cher ami, le soin de t'avertir
En quel temps de ce coin il te faudra sortir.

CLÉANDRE.

Minuit vient de sonner; et, par expérience,
Tu sais comme l'amour est plein d'impatience.

ALIDOR.

Va donc tenir tout prêt à faire un si beau coup;
Ce que nous attendons ne peut tarder beaucoup.
Je livre entre tes mains cette belle maîtresse.
Sitôt que j'aurai pu lui rendre ta promesse,
Sans lumiere, et d'ailleurs s'assurant en ma foi,
Rien ne l'empêchera de la croire de moi.
Après, acheve seul; je ne puis, sans supplice,
Forcer ici mon bras à te faire service;
Et mon reste d'amour, en cet enlèvement,
Ne peut contribuer que mon consentement.

CLÉANDRE.

Ami, ce m'est assez.

ALIDOR.

Va donc là-bas attendre
Que je te donne avis du temps qu'il faudra prendre.
Cléandre, encore un mot. Pour de pareils exploits
Nous nous ressemblons mal, et de taille, et de voix;
Angélique soudain pourra te reconnoître;
Regarde après ses cris si tu serois le maître.

CLÉANDRE.

Ma main dessus sa bouche y saura trop pourvoir.

ALIDOR.

Ami, séparons-nous, je pense l'entrevoir.

CLÉANDRE.

Adieu. Fais promptement.

SCENE III.

ALIDOR, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Que la nuit est obscure!
Alidor n'est pas loin; j'entends quelque murmure.

ALIDOR.

De peur d'être connu, je défends à mes gens
De paroître en ces lieux avant qu'il en soit temps.
Tenez.

(*Il lui donne la promesse de Cléandre.*)

ANGÉLIQUE.

Je prends sans lire, et ta foi m'est si claire,

Que je la prends bien moins pour moi que pour mon pe
Je la porte à ma chambre: épargnons les discours;
Fais avancer tes gens, et dépêche.

ALIDOR.

J'y cours.

(*seul.*)

Lorsque de son honneur je lui rends l'assurance,
C'est quand je trompe mieux sa crédule espérance;
Mais, puisqu'au lieu de moi je lui donne un ami,
A tout prendre, ce n'est la tromper qu'à demi.

SCENE IV.

PHYLIS.

Angélique! c'est fait, mon frere en a dans l'aile;
La voyant échapper, je courois après elle,
Mais un maudit galant m'est venu brusquement
Servir à la traverse un mauvais compliment,
Et par ses vains discours m'embarrasser de sorte
Qu'Angélique à son aise a su gagner la porte.
Sa perte est assurée, et le traître Alidor
La posséda jadis, et la possede encor.
Mais jusques à ce point seroit-elle imprudente?
Il n'en faut point douter, sa perte est évidente;
Le cœur me le disoit, le voyant en sortir,
Et mon frere dès lors se devoit avertir:
Je te trahis, mon frere, et par ma négligence,

Etant sans y penser de leur intelligence...

(*Alidor paroît avec Cléandre; accompagné d'une troupe; et après lui avoir montré Phylis, qu'il croit être Angélique, il se retire en un coin du théâtre, et Cléandre enleve Phylis, et lui met d'abord la main sur la bouche.*

SCENE V.

ALIDOR.

On l'enleve, et mon cœur, surpris d'un vain regret,
Fait à ma perfidie un reproche secret;
Il tient pour Angélique, il la suit, le rebelle!
Parmi mes trahisons il veut être fidele;
Je le sens malgré moi, de nouveaux feux épris,
Refuser de ma main sa franchise à ce prix,
Désavouer mon crime, et, pour mieux s'en défendre,
Me demander son bien, que je cede à Cléandre.
Hélas! qui me prescrit cette brutale loi
De payer tant d'amour avec si peu de foi?
Qu'envers cette beauté ma flamme est inhumaine!
Si mon feu la trahit, que lui feroit ma haine?
Juge, juge, Alidor, en quelle extrémité
La va précipiter ton infidélité.
Ecoute ses soupirs, considere ses larmes,
Laisse-toi vaincre enfin à de si fortes armes;
Et va voir si Cléandre, à qui tu sers d'appui,
Pourra faire pour toi ce que tu fais pour lui.

Mais mon esprit s'égare, et, quoi qu'il se figure,
Faut-il que je me rende à des pleurs en peinture,
Et qu'Alidor, de nuit plus foible que de jour,
Redonne à la pitié ce qu'il ôte à l'amour?
Ainsi donc mes desseins se tournent en fumée!
J'ai d'autres repentirs que de l'avoir aimée!
Suis-je encore Alidor après ces sentiments?
Et ne pourrai-je enfin régler mes mouvements?
Vaine compassion des douleurs d'Angélique,
Qui pense triompher d'un cœur mélancolique?
Téméraire avorton d'un impuissant remords,
Va, va porter ailleurs tes débiles efforts.
Après de tels appas, qui ne m'ont pu séduire,
Qui te fait espérer ce qu'ils n'ont su produire!
Pour un méchant soupir que tu m'as dérobé,
Ne me présume pas tout-à-fait succombé:
Je sais trop maintenir ce que je me propose,
Et souverain sur moi, rien que moi n'en dispose.
En vain un peu d'amour me déguise en forfait
Du bien que je me veux le généreux effet,
De nouveau j'y consens, et prêt à l'entreprendre...

SCENE VI.

ANGÉLIQUE, ALIDOR.

ANGÉLIQUE.

Je demande pardon de t'avoir fait attendre;
D'autant qu'en l'escalier on faisoit quelque bruit,

Et qu'un peu de lumiere en effaçoit la nuit,
Je n'osois avancer, de peur d'être apperçue.
Allons, tout est-il prêt? Personne ne m'a vue:
De grace, dépêchons, c'est trop perdre de temps,
Et les moments ici nous sont trop importants;
Fuyons vîte, et craignons les yeux d'un domestique.
Quoi! tu ne réponds rien à la voix d'Angélique?

ALIDOR.

Angélique? mes gens vous viennent d'enlever;
Qui vous a fait sitôt de leurs mains vous sauver?
Quel soudain repentir, quelle crainte de blâme,
Et quelle ruse enfin vous dérobe à ma flamme?
Ne vous suffit-il point de me manquer de foi,
Sans prendre encor plaisir à vous jouer de moi?

ANGÉLIQUE.

Que tes gens cette nuit m'ayent vue, ou saisie,
N'ouvre point ton esprit à cette fantaisie.

ALIDOR.

Autant que l'ont permis les ombres de la nuit,
Je l'ai vu de mes yeux.

ANGÉLIQUE.

Tes yeux t'ont donc séduit;
Et quelque autre sans doute, après moi descendue,
Se trouve entre les mains dont j'étois attendue.
Mais, ingrat, pour toi seul j'abandonne ces lieux,
Et tu n'accompagnois ma fuite que des yeux!
Pour marque d'un amour que je croyois extrême,
Tu remets ma conduite à d'autres qu'à toi-même!

Et je suis un larcin indigne de tes mains!

ALIDOR.

Quand vous aurez appris le fond de mes desseins,
Vous n'attribuerez plus, voyant mon innocence,
A peu d'affection l'effet de ma prudence.

ANGÉLIQUE.

Pour ôter tout soupçon et tromper ton rival,
Tu diras qu'il falloit te montrer dans le bal.
Foible ruse!

ALIDOR.

Ajoutez, et vaine, et sans adresse,
Puisque je ne pouvois démentir ma promesse.

ANGÉLIQUE.

Quel étoit donc ton but?

ALIDOR.

D'attendre ici le bruit
Que les premiers soupçons auront bientôt produit;
Et d'un autre côté me jetant à la fuite,
Divertir de vos pas leur plus chaude poursuite.

ANGÉLIQUE, *en pleurant.*

Mais, enfin, Alidor, tes gens se sont mépris?

ALIDOR.

Dans ce coup de malheur et confus, et surpris,
Je vois tous mes desseins succéder à ma honte;
Mais il me faut donner quelque ordre à ce mécompte.
Permettez...

ANGÉLIQUE.

Cependant, à qui me laisses-tu?

Tu frustres donc mes vœux de l'espoir qu'ils ont eu;
Et ton manque d'amour, de mes malheurs complice,
M'abandonnant ici, me livre à mon supplice!
L'hymen, (ah, ce mot seul me réduit aux abois!)
D'un amant odieux me va soumettre aux lois,
Et tu peux m'exposer à cette tyrannie!
De l'erreur de tes gens je me verrai punie!

ALIDOR.

Nous préserve le ciel d'un pareil désespoir!
Mais votre éloignement n'est plus en mon pouvoir.
J'en ai manqué le coup; et, ce que je regrette,
Mon carrosse est parti, mes gens ont fait retraite.
A Paris, et de nuit, une telle beauté,
Suivant un homme seul, est mal en sûreté:
Doraste, ou par malheur quelque rencontre pire,
Me pourroit arracher le trésor où j'aspire:
Évitons ces périls en différant d'un jour.

ANGÉLIQUE.

Tu manques de courage aussi-bien que d'amour,
Et tu me fais trop voir, par ta bizarrerie,
Le chimérique effet de ta poltronnerie.
Alidor, quel amant! n'ose me posséder.

ALIDOR.

Un bien si précieux se doit-il hasarder?
Et ne pouvez-vous point d'une seule journée
Retarder le malheur de ce triste hyménée?
Peut-être le désordre et la confusion,
Qui naîtront dans le bal, de cette occasion,

Le remettront pour vous; et l'autre nuit, je jure....

ANGÉLIQUE.

Que tu seras encore ou timide, ou parjure.
Quand tu m'as résolue à tes intentions,
Lâche, t'ai-je opposé tant de précautions?
Tu m'adores, dis-tu! tu le fais bien paroître,
Rejetant mon bonheur ainsi sur un peut-être.

ALIDOR.

Quoi qu'ose mon amour appréhender pour vous,
Puisque vous le voulez, fuyons, je m'y résous;
Et, malgré ces périls... Mais on ouvre la porte,
C'est Doraste qui sort, et nous suit à main forte.
(*Alidor s'échappe, et Angélique le veut suivre, mais Doraste l'arrête.*)

SCENE VII.

ANGELIQUE, DORASTE, LYCANTE; TROUPE D'AMIS.

DORASTE.

Quoi! ne m'attendre pas? c'est trop me dédaigner;
Je ne viens qu'à dessein de vous accompagner;
Car vous n'entreprenez si matin ce voyage
Que pour vous préparer à notre mariage.
Encor que vous partiez beaucoup devant le jour,
Vous ne serez jamais assez tôt de retour;
Vous vous éloignez trop, vu que l'heure nous presse.

Infidele, est-ce là me tenir ta promesse?

ANGÉLIQUE.

Eh bien! c'est te trahir. Penses-tu que mon feu
D'un généreux dessein te fasse un désaveu?
Je t'acquis par dépit, et perdrois avec joie.
Mon désespoir à tous m'abandonnoit en proie;
Et, lorsque d'Alidor je me vis outrager,
Je fis armes de tout afin de me venger.
Tu t'offris par hasard, je t'acceptai de rage;
Je te donnai son bien, et non pas mon courage.
Ce change à mon courroux jetoit un faux appas;
Je le nommois sa peine, et c'étoit mon trépas:
Je prenois pour vengeance une telle injustice;
Et, dessous ces couleurs, j'adorois mon supplice.
Aveugle que j'étois! mon peu de jugement
Ne se laissoit guider qu'à mon ressentiment.
Mais depuis, Alidor m'a fait voir que son ame,
En feignant un mépris, n'avoit pas moins de flamme.
Il a repris mon cœur, en me rendant les yeux;
Et soudain mon amour m'a fait haïr ces lieux.

DORASTE.

Tu suivois Alidor!

ANGÉLIQUE.

Ta funeste arrivée,
En arrêtant mes pas, de ce bien m'a privée;
Mais si...

DORASTE.

Tu le suivois!

ANGÉLIQUE.

Oui: fais tous tes efforts;
Lui seul aura mon cœur, tu n'auras que le corps.

DORASTE.

Impudente, effrontée autant comme traîtresse,
De ce cher Alidor tiens-tu cette promesse?
Est-elle de sa main, parjure? De bon cœur
J'aurois cédé ma place à ce premier vainqueur;
Mais suivre un inconnu! me quitter pour Cléandre!

ANGÉLIQUE.

Pour Cléandre!

DORASTE.

J'ai tort; je tâche à te surprendre.
Vois ce qu'en te cherchant m'a donné le hasard;
C'est ce que dans ta chambre a laissé ton départ:
C'est là qu'au lieu de toi j'ai trouvé sur ta table
De ta fidélité la preuve indubitable.
Lis, mais ne rougis point; et me soutiens encor
Que tu ne fuis ces lieux que pour suivre Alidor.

ANGÉLIQUE *lit.*

« Angélique, reçois ce gage
« De la foi que je te promets
« Qu'un prompt et sacré mariage
« Unira nos jours désormais.
« Quittons ces lieux, chere maîtresse;
« Rien ne peut que ta fuite assurer mon bonheur:
« Mais laisse aux tiens cette promesse
« Pour sûreté de ton honneur,

« Afin qu'ils en puissent apprendre
« Que tu suis ton mari lorsque tu suis Cléandre. »

CLÉANDRE.

Que je suis mon mari lorsque je suis Cléandre?
Alidor est perfide, ou Doraste imposteur.
Je vois la trahison, et doute de l'auteur.
Mais pour m'en éclaircir ce billet doit suffire;
Je le pris d'Alidor, et le pris sans le lire;
Et, puisqu'à m'enlever son bras se refusoit,
Il ne prétendoit rien au larcin qu'il faisoit.
Le traître! J'étois donc destinée à Cléandre!
Hélas! Mais qu'à propos le ciel l'a fait méprendre!
Et, ne consentant point à ses lâches desseins,
Met au lieu d'Angélique une autre entre ses mains.

DORASTE.

Que parles-tu d'une autre en ta place ravie?

ANGÉLIQUE.

J'en ignore le nom, mais elle m'a suivie;
Et ceux qui m'attendoient dans l'ombre de la nuit...

DORASTE.

C'en est assez, mes yeux du reste m'ont instruit.
Autre n'est que Phylis entre leurs mains tombée;
Après toi de la salle elle s'est dérobée.
J'arrête une maîtresse, et je perds une sœur:
Mais allons promptement après le ravisseur.

SCENE VIII.

ANGÉLIQUE, *seule.*

Dure condition de mon malheur extrême!
Si j'aime, on me trahit; je trahis, si l'on m'aime.
Qu'accuserai-je ici d'Alidor ou de moi?
Nous manquons l'un et l'autre également de foi.
Si j'ose l'appeler lâche, traître, parjure,
Ma rougeur aussitôt prendra part à l'injure;
Et les mêmes couleurs qui peindront ses forfaits
Des miens en même temps exprimeront les traits.
Mais quel aveuglement nos deux crimes égale,
Puisque c'est pour lui seul que je suis déloyale?
L'amour m'a fait trahir; qui n'en trahiroit pas?
Et la trahison seule a pour lui des appas.
Son crime est sans excuse, et le mien pardonnable:
Il est deux fois, que dis-je? il est le seul coupable;
Il m'a prescrit la loi, je n'ai fait qu'obéir;
Il me trahit lui-même, et me force à trahir.
Déplorable Angélique, en malheurs sans seconde,
Que veux-tu désormais, que peux-tu faire au monde,
Si ton ardeur sincere et ton peu de beauté
N'ont pu te garantir d'une déloyauté?
Doraste tient ta foi; mais, si ta perfidie

A jusqu'à te quitter son ame refroidie,
Suis, suis dorénavant de plus saines raisons,
Et, sans plus t'exposer à tant de trahisons,
Puisque de ton amour on fait si peu de compte,
Va cacher dans un cloître et tes pleurs, et ta honte.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLÉANDRE, PHYLIS.

CLÉANDRE.

ACCORDEZ-MOI ma grace avant qu'entrer chez vous.

PHYLIS.

Vous voulez donc, enfin, d'un bien commun à tous!
Craignez-vous qu'à vos feux ma flamme ne réponde?
Et puis-je vous haïr, si j'aime tout le monde?

CLÉANDRE.

Votre bel esprit raille, et, pour moi seul cruel,
Du rang de vos amants sépare un criminel:
Toutefois mon amour n'est pas moins légitime,
Et mon erreur du moins me rend vers vous sans crime.
Soyez, quoi qu'il en soit, d'un naturel plus doux:
L'amour a pris le soin de me punir pour vous;
Les traits que cette nuit il trempoit dans vos larmes,
Ont triomphé d'un cœur invincible à vos charmes.

PHYLIS.

Puisque vous ne m'aimez que par punition,

Vous m'obligez fort peu de cette affection.

CLÉANDRE.

Après votre beauté, sans raison négligée,
Il me punit bien moins qu'il ne vous a vengée.
Avez-vous jamais vu dessein plus renversé?
Quand j'ai la force en main, je me trouve forcé;
Je crois prendre une fille, et suis pris par une autre;
J'ai tout pouvoir sur vous, et me remets au vôtre.
Angélique me perd, quand je crois l'acquérir;
Je gagne un nouveau mal, quand je pense guérir.
Dans un enlèvement je hais la violence;
Je suis respectueux après cette insolence;
Je commets un forfait, et n'en saurois user:
Je ne suis criminel que pour m'en accuser.
Je m'expose à ma peine; et, négligeant ma fuite,
Aux vôtres offensés j'épargne la poursuite.
Ce que j'ai pu ravir, je viens le demander;
Et, pour vous devoir tout, je veux tout hasarder.

PHYLIS.

Vous ne me devrez rien, du moins si j'en suis crue;
Et si mes propres yeux vous donnent dans la vue,
Si votre propre cœur soupire après ma main,
Vous courez grand hasard de soupirer en vain.
Toutefois, après tout, mon humeur est si bonne,
Que je ne puis jamais désespérer personne.
Sachez que mes desirs, toujours indifférents,
Iront sans résistance au gré de mes parents;
Leur choix sera le mien: c'est vous parler sans feinte.

CLÉANDRE.

Je vois de leur côté mêmes sujets de crainte;
Si vous me refusez, m'écouteront-ils mieux?

PHYLIS.

Le monde vous croit riche, et mes parents sont vieux.

CLÉANDRE.

Puis-je sur cet espoir...?

PHYLIS.

C'est assez vous en dire.

SCENE II.

ALIDOR, CLÉANDRE, PHYLIS.

ALIDOR.

Cléandre a-t-il enfin ce que son cœur desire?
Et ses amours, changés par un heureux hasard,
De celui de Phylis ont-ils pris quelque part?

CLÉANDRE.

Cette nuit tu l'as vue en un mépris extrême,
Et maintenant, ami, c'est encore elle-même:
Son orgueil se redouble étant en liberté,
Et devient plus hardi, d'agir en sûreté.
J'espere toutefois, à quelque point qu'il monte,
Qu'à la fin...

PHYLIS.

Cependant que vous lui rendrez compte,
Je vais voir mes parents, que ce coup de malheur

A mon occasion accable de douleur.
Je n'ai tardé que trop à les tirer de peine.

SCENE III.

ALIDOR, CLÉANDRE.

ALIDOR, *retenant Cléandre qui veut suivre Phylis.*
Est-ce donc tout de bon qu'elle t'est inhumaine?

CLÉANDRE.

Il la faut suivre. Adieu. Je te puis assurer
Que je n'ai pas sujet de me désespérer.
Va voir ton Angélique, et la compte pour tienne,
Si tu la vois d'humeur qui ressemble à la sienne.

ALIDOR.

Tu me la rends enfin?

CLÉANDRE.

Doraste tient sa foi:
Tu possedes son cœur; qu'auroit-elle pour moi?
Quelques charmants appas qui soient sur son visage,
Je n'y saurois avoir qu'un fort mauvais partage.
Peut-être elle croiroit qu'il lui seroit permis
De ne me rien garder, ne m'ayant rien promis;
Il vaut mieux que ma flamme à son tour te la cede.
Mais derechef adieu.

SCENE IV.

ALIDOR.

Ainsi tout me succede;
Ses plus ardents desirs se reglent sur mes vœux:
Il accepte Angélique, et la rend quand je veux;
Quand je tâche à la perdre, il meurt de m'en défaire;
Quand je l'aime, elle cesse aussitôt de lui plaire.
Mon cœur prêt à guérir, le sien se trouve atteint;
Et mon feu rallumé, le sien se trouve éteint:
Il aime quand je quitte, il quitte alors que j'aime;
Et, sans être rivaux, nous aimons en lieu même.
C'en est fait, Angélique, et je ne saurois plus
Rendre contre tes yeux des combats superflus.
De ton affection cette preuve derniere
Reprend sur tous mes sens une puissance entiere.
Les ombres de la nuit m'ont redonné le jour.
Que j'eus de perfidie, et que je vis d'amour!
Quand je sus que Cléandre avoit manqué sa proie,
Que j'en eus de regret, et que j'en ai de joie!
Plus je t'étois ingrat, plus tu me chérissois;
Et ton ardeur croissoit, plus je te trahissois.
Aussi j'en fus honteux; et, confus dans mon ame,
La honte et le remords rallumerent ma flamme.
Que l'amour pour nous vaincre a de chemins divers!
Et que mal-aisément on rompt de si beaux fers!
C'est en vain qu'on résiste aux traits d'un beau visage;

En vain, à son pouvoir refusant son courage,
On veut éteindre un feu par ses yeux allumé,
Et ne le point aimer quand on s'en voit aimé.
Sous ce dernier appas l'amour a trop de force:
Il jette dans nos cœurs une trop douce amorce,
Et ce tyran secret de nos affections
Saisit trop puissamment nos inclinations.
Aussi ma liberté n'a plus rien qui me flatte;
Le grand soin que j'en eus partoit d'une ame ingrate;
Et mes desseins, d'accord avecque mes desirs,
A servir Angélique ont mis tous mes plaisirs.
Mais, hélas! ma raison est-elle assez hardie
Pour croire qu'on me souffre après ma perfidie?
Quelque secret instinct, à mon bonheur fatal,
Ne la porte-t-il point à me vouloir du mal?
Que de mes trahisons elle seroit vengée,
Si, comme mon humeur, la sienne étoit changée!
Mais qui la changeroit, puisqu'elle ignore encor
Tous les lâches complots du rebelle Alidor?
Que dis je, malheureux? ah! c'est trop me méprendre!
Elle en a trop appris du billet de Cléandre;
Son nom au lieu du mien en ce papier souscrit
Ne lui montre que trop le fond de mon esprit.
Sur ma foi toutefois elle le prit sans lire;
Et, si le ciel vengeur contre moi ne conspire,
Elle s'y fie assez pour n'en avoir rien lu.
Entrons, quoi qu'il en soit, d'un esprit résolu;
Dérobons à ses yeux le témoin de mon crime:

Et, si pour l'avoir lu sa colere s'anime,
Et qu'elle veuille user d'une juste rigueur,
Nous savons les moyens de regagner son cœur.

SCENE V.

DORASTE, LYCANTE.

DORASTE.

Ne sollicite plus mon ame refroidie.
Je méprise Angélique après sa perfidie;
Mon cœur s'est révolté contre ses lâches traits;
Et qui n'a point de foi, n'a point pour moi d'attraits.
Veux-tu qu'on me trahisse, et que mon amour dure?
J'ai souffert sa rigueur, mais je hais son parjure.
Et tiens sa trahison indigne à l'avenir
D'occuper aucun lieu dedans mon souvenir.
Qu'Alidor la possede; il est traître comme elle:
Jamais pour ce sujet nous n'aurons de querelle.
Pourrois-je avec raison lui vouloir quelque mal
De m'avoir délivré d'un esprit déloyal?
Ma colere l'épargne, et n'en veut qu'à Cléandre:
Il verra que son pire étoit de se méprendre;
Et, si je puis jamais trouver ce ravisseur,
Il me rendra soudain et la vie, et ma sœur.

LYCANTE.

Faites mieux; puisqu'à peine elle pourroit prétendre
Une fortune égale à celle de Cléandre,
En faveur de ses biens calmez votre courroux,

Et de son ravisseur faites-en son époux.
Bien qu'il eût fait dessein sur une autre personne,
Faites-lui retenir ce qu'un hasard lui donne;
Je crois que cet hymen pour satisfaction
Plaira mieux à Phylis que sa punition.

DORASTE.

Nous consultons en vain, ma poursuite étant vaine.

LYCANTE.

Nous le rencontrerons, n'en soyez point en peine;
Où que soit sa retraite, il n'est pas toujours nuit:
Et ce qu'un jour nous cache, un autre le produit.
Mais, dieux! voilà Phylis qu'il a déja rendue.

SCENE VI.

PHYLIS, DORASTE, LYCANTE.

DORASTE.

Ma sœur, je te retrouve après t'avoir perdue!
Et, de grace, quel lieu me cache le voleur
Qui, pour s'être mépris, a causé ton malheur?
Que son trépas...

PHYLIS.

Tout beau; peut-être ta colere,
Au lieu de ton rival, en veut à ton beau-frere.
En un mot tu sauras qu'en cet enlèvement
Mes larmes m'ont acquis Cléandre pour amant;
Son cœur m'est demeuré pour peine de son crime,
Et veut changer un rapt en amour légitime.

Il fait tous ses efforts pour gagner mes parents;
Et, s'il les peut fléchir, quant à moi, je me rends.
Non, à dire le vrai, que son objet me tente;
Mais, mon pere content, je dois être contente.
Tandis, par la fenêtre ayant vu ton retour,
Je t'ai voulu sur l'heure apprendre cet amour,
Pour te tirer de peine, et rompre ta colere.

DORASTE.

Crois-tu que cet hymen puisse me satisfaire?

PHYLIS.

Si tu n'es ennemi de mes contentements,
Ne prends mes intérêts que dans mes sentiments;
Ne fais point le mauvais, si je ne suis mauvaise,
Et ne condamne rien à moins qu'il me déplaise
En cette occasion, si tu me veux du bien,
C'est à toi de régler ton esprit sur le mien.
Je respecte mon pere, et le tiens assez sage
Pour ne résoudre rien à mon désavantage;
Si Cléandre le gagne, et m'en peut obtenir,
Je crois de mon devoir...

LYCANTE.

Je l'apperçois venir.
Résolvez-vous, monsieur, à ce qu'elle desire.

SCENE VII.

CLÉANDRE, DORASTE, PHYLIS, LYCANTE.

CLÉANDRE.

Si vous n'êtes d'humeur, madame, à vous dédire,
Tout me rit désormais, j'ai leur consentement.
(*à Doraste.*)
Mais excusez, monsieur, le transport d'un amant;
Et souffrez qu'un rival, confus de son offense,
Pour en perdre le nom entre en votre alliance.
Ne me refusez point un oubli du passé;
Et, son ressouvenir à jamais effacé,
Connissant toute aigreur, recevez un beau-frere
Que votre sœur accepte après l'aveu d'un pere.

DORASTE.

Quand j'aurois sur ce point des avis différents,
Je ne puis contredire au choix de mes parents;
Mais, outre leur pouvoir, votre ame généreuse,
Et ce franc procédé qui rend ma sœur heureuse,
Vous acquierent les biens qu'ils vous ont accordés,
Et me font souhaiter ce que vous demandez.
Vous m'avez obligé, de m'ôter Angélique;
Rien de ce qui la touche à présent ne me pique;
Je n'y prends plus de part, après sa trahison.
Je l'aimai par malheur, et la hais par raison.
Mais la voici qui vient, de son amant suivie.

SCENE VIII.

ALIDOR, ANGELIQUE, DORASTE, CLÉANDRE, PHYLIS, LYCANTE.

ALIDOR.

Finissez vos mépris, ou m'arrachez la vie.

ANGÉLIQUE.

Ne m'importune plus, infidele. Ah, ma sœur!
Comme as-tu pu sitôt tromper ton ravisseur?

PHYLIS, *à Angélique.*

Il n'en a plus le nom; et son feu légitime,
Autorisé des miens, en efface le crime;
Le hasard me le donne, et, changeant ses desseins,
Il m'a mise en son cœur aussi bien qu'en ses mains.
Son erreur fut soudain de son amour suivie;
Et je ne l'ai ravi qu'après qu'il m'a ravie.
Jusque-là tes beautés ont possédé ses vœux;
Mais l'amour d'Alidor faisoit taire ses feux.
De peur de l'offenser te cachant son martyre,
Il me venoit conter ce qu'il ne t'osoit dire;
Mais nous changeons de sort par cet enlèvement.
Tu perds un serviteur, et j'y gagne un amant.

DORASTE, *à Phylis.*

Dis-lui qu'elle en perd deux, mais qu'elle s'en console,
Puisqu'avec Alidor je lui rends sa parole.
(*à Angélique.*)
Satisfaites sans crainte à vos intentions;

Je ne mets plus d'obstacle à vos affections.
Si vous faussez déja la parole donnée,
Que ne feriez-vous point après notre hyménée?
Pour moi, mal-aisément on me trompe deux fois:
Vous l'aimez, j'y consens, et lui cede mes droits.

ALIDOR, *à Angélique.*

Puisque vous me pouvez accepter sans parjure,
Pouvez-vous consentir que votre rigueur dure?
Vos yeux sont-ils changés? vos feux sont-ils éteints?
Et quand mon amour croît, produit-il vos dédains?
Voulez-vous...

ANGÉLIQUE.

Déloyal, cesse de me poursuivre;
Si j' t'aime jamais, je veux cesser de vivre.
Quel espoir mal conçu te rapproche de moi?
Croirois-je de l'amour pour qui n'a point de foi?

DORASTE.

Quoi! le bannissez-vous parcequ'il vous ressemble?
Cette union d'humeurs vous doit unir ensemble.
Pour ce manque de foi c'est trop le rejeter;
Il ne l'a pratiqué que pour vous imiter.

ANGÉLIQUE.

Cessez de reprocher à mon ame troublée
La faute où la porta son ardeur aveuglée.
Vous seul avez ma foi, vous seul à l'avenir
Pouvez à votre gré me la faire tenir:
Si toutefois, après ce que j'ai pu commettre,
Vous me pouvez haïr jusqu'à me la remettre,

Un cloître désormais bornera mes desseins;
C'est là que je prendrai des mouvements plus sains;
C'est là que, loin du monde et de sa vaine pompe,
Je n'aurai qui tromper, non plus que qui me trompe.

ALIDOR.

Mon souci...

ANGÉLIQUE.

Tes soucis doivent tourner ailleurs.

PHYLIS, *à Angélique.*

De grace, prends pour lui des sentiments meilleurs.

DORASTE, *à Phylis.*

Nous leur nuisons, ma sœur; hors de notre présence
Elle se porteroit à plus de complaisance;
L'amour, seul assez fort pour la persuader,
Ne veut point d'autre tiers à les raccommoder.

CLÉANDRE, *à Doraste.*

Mon amour, ennuyé des yeux de tant de monde,
Adore la raison où votre avis se fonde.
Adieu, belle Angélique, adieu; c'est justement
Que votre ravisseur vous cede à votre amant.

DORASTE, *à Angélique.*

Je vous eus par dépit, lui seul il vous mérite;
Ne lui refusez point ma part que je lui quitte.

PHYLIS.

Si tu t'aimes, ma sœur, fais-en autant que moi,
Et laisse à tes parents à disposer de toi.
Ce sont des jugements imparfaits que les nôtres:
Le cloître a ses douceurs; mais le monde en a d'autres,

Qui, pour avoir un peu moins de solidité,
N'accommodent que mieux notre instabilité.
Je crois qu'un bon dessein dans le cloître te porte:
Mais un dépit d'amour n'en est pas bien la porte;
Et l'on court grand hasard d'un cuisant repentir,
De se voir en prison sans espoir d'en sortir.

CLÉANDRE, *à Phylis.*

N'acheverez-vous point?

PHYLIS.

J'ai fait, et vous vais suivre.
Adieu. Par mon exemple apprends comme il faut vivre,
Et prends pour Alidor un naturel plus doux.

SCENE IX.

ANGÉLIQUE, ALIDOR.

ANGÉLIQUE.

Rien ne rompra le coup à quoi je me résous:
Je me veux exempter de ce honteux commerce
Où la déloyauté si pleinement s'exerce;
Un cloître est désormais l'objet de mes desirs:
L'ame ne goûte point ailleurs de vrais plaisirs.
Ma foi qu'avoit Doraste engageoit ma franchise;
Et je ne vois plus rien, puisqu'il me l'a remise,
Qui me retienne au monde, ou m'arrête en ce lieu:
Cherche une autre à trahir; et, pour jamais, adieu.

SCENE X.

ALIDOR.

Que par cette retraite elle me favorise!
Alors que mes desseins cedent à mes amours,
Et qu'ils ne sauroient plus défendre ma franchise,
Sa haine et ses refus viennent à leur secours.

J'avois beau la trahir, une secrette amorce
Rallumoit dans mon cœur l'amour par la pitié;
Mes feux en recevoient une nouvelle force,
Et toujours leur ardeur en croissoit de moitié.

Ce que cherchoit par-là mon ame peu rusée,
De contraires moyens me l'ont fait obtenir;
Je suis libre à présent qu'elle est désabusée,
Et je ne l'abusois que pour le devenir.

Impuissant ennemi de mon indifférence,
Je brave, vain amour, ton débile pouvoir:
Ta force ne venoit que de mon espérance,
Et c'est ce qu'aujourd'hui m'ôte son désespoir.

Je cesse d'espérer et commence de vivre;
Je vis dorénavant, puisque je vis à moi;
Et quelques doux assauts qu'un autre objet me livre,
C'est de moi seulement que je prendrai la loi.

Beautés, ne pensez point à rallumer ma flamme;
Vos regards ne sauroient asservir ma raison;
Et ce sera beaucoup emporter sur mon ame
S'ils me font curieux d'apprendre votre nom.

Nous feindrons toutefois, pour nous donner carriere,
Et pour mieux déguiser nous en prendrons un peu;
Mais nous saurons toujours rebrousser en arriere,
Et, quand il nous plaira, nous retirer du jeu.

Cependant Angélique enfermant dans un cloître
Ses yeux, dont nous craignions la fatale clarté,
Les murs qui garderont ces tyrans de paroître
Serviront de rempart à notre liberté.

Je suis hors de péril qu'après son mariage
Le bonheur d'un jaloux augmente mon ennui;
Et ne serai jamais sujet à cette rage
Qui naît de voir son bien entre les mains d'autrui.

Ravi qu'aucun n'en ait ce que j'ai pu prétendre,
Puisqu'elle dit au monde un éternel adieu,
Comme je la donnois sans regret à Cléandre,
Je verrai sans regret qu'elle se donne à Dieu.

FIN DE LA PLACE ROYALE.

MÉDÉE,

TRAGÉDIE.*

1635.

* C'est ici que commence le commentaire de Voltaire. On trouvera ses remarques et les nôtres, non sous le texte (ce qui eût fait perdre à notre édition toute sa grace), mais à la suite de chaque piece.

PRÉFACE

DE VOLTAIRE.

On peut entrevoir déja dans Médée le germe des grandes beautés qui brillent dans les autres pieces de Corneille. J'avoue cependant qu'il serait aujourd'hui inconnu, s'il n'avait fait que cette tragédie. Il était alors confondu parmi les cinq auteurs que le cardinal de Richelieu faisait travailler aux pieces dont il était l'inventeur. Ces cinq auteurs étaient, comme on sait, l'Étoile, fils du grand audiencier, dont nous avons les mémoires; Boisrobert, abbé de Châtillon-sur-Seine, aumônier du roi et conseiller d'état; Colletet, qui n'est plus connu que par les satires de Boileau, mais que le cardinal regardait alors avec estime; Rotrou, lieutenant-civil au bailliage de Dreux, homme de génie; Corneille lui-même, assez subordonné aux autres, qui l'emportaient sur lui par la fortune ou par la faveur.

Corneille se retira bientôt de cette société, sous le prétexte des arrangements de sa petite fortune

qui exigeaient sa présence à Rouen. Rotrou n'avait encore rien fait qui approchât même du médiocre. Il ne donna son Venceslas que quatorze ans après la Médée, en 1649, lorsque Corneille, qui l'appelait son pere, fut devenu son maître, et que Rotrou, ranimé par le génie de Corneille, devint digne de lui être comparé dans la premiere scene de Venceslas, et dans le quatrieme acte. Encore même cette piece de Rotrou était-elle une imitation de l'auteur espagnol Francesco de Roxas.

Mais, en 1635, temps auquel on joua la Médée de Corneille, on n'avait d'ouvrage un peu supportable à quelques égards que la Sophonisbe de Mairet, donnée en 1633. Il est remarquable qu'en Italie et en France la véritable tragédie dut sa naissance à une Sophonisbe. Le prélat Trissino, auteur de la Sophonisbe italienne, eut l'avantage d'écrire dans une langue déja fixée et perfectionnée; et Mairet, au contraire, dans le temps où la langue française luttait contre la barbarie. On ne connaissait que des imitations languissantes des tragédies grecques et espagnoles, ou des inventions puériles, telles que l'Innocente infidélité de

Rotrou, l'Hôpital des fous du nommé Beys, le Cléomédon de Durier, l'Orante de Scudéri, la Pélerine amoureuse. Ce sont là les pieces qu'on joua dans cette même année 1635, un peu avant la Médée de Corneille.

Avec quelle lenteur tout se forme! Nous avions déja plus de mille pieces de théâtre, et pas une seule qui pût être soufferte aujourd'hui par la populace des provinces les plus grossieres. Il en a été de même dans tous les arts, et dans tout ce qui concerne les agréments de la société et les commodités de la vie. Que chaque nation parcoure son histoire, et elle verra que, depuis la chûte de l'empire romain, elle a été presque sauvage pendant dix ou douze siecles.

La Médée de Corneille n'eut qu'un succès médiocre, quoiqu'elle fût au-dessus de tout ce qu'on avait donné jusqu'alors. Un ouvrage peut toucher avec les plus énormes défauts, quand il est animé par une passion vive et par un grand intérêt, comme le Cid; mais de longues déclamations ne réussissent en aucun pays ni en aucun temps. La Médée de Séneque, qui avait ce défaut, n'eut point

de succès chez les Romains; celle de Corneille n'a pu rester au théâtre.

On ne représente d'autre Médée à Paris que celle de Longepierre, tragédie à la vérité très médiocre, et où le défaut des Grecs, qui était la vaine déclamation, est poussé à l'excès ; mais lorsqu'une actrice imposante fait valoir le rôle de Médée, cette piece a quelque éclat aux représentations, quoique la lecture en soit peu supportable.

Ces tragédies, uniquement tirées de la fable, et où tout est incroyable, ont aujourd'hui peu de réputation parmi nous depuis que Corneille nous a accoutumés au vrai ; et il faut avouer qu'un homme sensé qui vient d'entendre la délibération d'Auguste, de Cinna et de Maxime, a bien de la peine à supporter Médée traversant les airs dans un char traîné par des dragons. Un défaut plus grand encore dans la tragédie de Médée, c'est qu'on ne s'intéresse à aucun personnage. Médée est une méchante femme qui se venge d'un mal-honnête homme. La maniere dont Corneille a traité ce sujet nous révolte aujourd'hui ; celles d'Euripide et de Sénèque nous révolteraient encore davantage.

Une magicienne ne nous paraît pas un sujet propre à la tragédie réguliere, ni convenable à un peuple dont le goût est perfectionné. On demande pourquoi nous rejetterions des magiciens, et que non seulement nous permettons que dans la tragédie on parle d'ombres et de fantômes, mais même qu'une ombre paraisse quelquefois sur le théâtre.

Il n'y a certainement pas plus de revenants que de magiciens dans le monde ; et, si le théâtre est la représentation de la vérité, il faut bannir également les apparitions et la magie.

Voici, je crois, la raison pour laquelle nous souffririons l'apparition d'un mort, et non le vol d'un magicien dans les airs. Il est possible que la divinité fasse paraître une ombre pour étonner les hommes par ces coups extraordinaires de sa providence, et pour faire rentrer les criminels en eux-mêmes ; mais il n'est pas possible que des magiciens aient le pouvoir de violer les lois éternelles de cette même providence : telles sont aujourd'hui les idées reçues.

Un prodige opéré par le ciel même ne révoltera

point; mais un prodige opéré par un sorcier, malgré le ciel, ne plaira jamais qu'à la populace.

Quodcumque ostendis mihi sic incredulus odi.

Chez les Grecs, et même chez les Romains, qui admettaient des sortileges, Médée pouvait être un très beau sujet. Aujourd'hui nous le reléguons à l'opéra, qui est parmi nous l'empire des fables, et qui est à-peu-près parmi les théâtres ce qu'est l'*Orlando furioso* parmi les poëmes épiques.

Mais quand Médée ne serait pas sorciere, le parricide qu'elle commet presque de sang froid sur ses deux enfants, pour se venger de son mari, et l'envie que Jason a de son côté de tuer ces mêmes enfants, pour se venger de sa femme, forment un amas de monstres dégoûtants, qui n'est malheureusement soutenu que par des amplifications de rhétorique, en vers souvent durs ou faibles, ou tenant de ce comique qu'on mêlait avec le tragique sur tous les théâtres de l'Europe au commencement du dix-septieme siecle. Cependant cette piece est un chef-d'œuvre en comparaison de presque tous les ouvrages dramatiques qui la précéderent. C'est ce

que M. de Fontenelle appelle *prendre l'essor*, *et monter jusqu'au tragique le plus sublime.* Et en effet il a raison si on compare Médée aux six cents pieces de Hardi, qui furent faites chacune en deux ou trois jours; aux tragédies de Garnier; aux Amours infortunés de Léandre et de Héro, par l'avocat la Selve; à la Fidele Tromperie d'un autre avocat nommé Gougenot; au Pirandre de Boisrobert, qui fut joué un an avant la Médée.

Nous avons déja remarqué que toutes les autres parties de la littérature n'étaient pas mieux cultivées.

Corneille avait trente ans quand il donna sa Médée: c'est l'âge de la force de l'esprit; mais il était encore subjugué par son siecle. Ce n'est point sa premiere tragédie; il avait fait jouer Clitandre trois ans auparavant. Ce Clitandre est entièrement dans le goût espagnol, et dans le goût anglais: les personnages combattent sur le théâtre; on y tue, on y assassine; on voit des héroïnes tirer l'épée; des archers courent après les meurtriers; des femmes se déguisent en hommes; une Dorise creve un œil à un de ses amants avec une aiguille à tête.

Il y a de quoi faire un roman de dix tomes; et cependant il n'y a rien de si froid et de plus ennuyeux. La bienséance, la vraisemblance négligées, toutes les regles violées, ne sont qu'un très léger défaut en comparaison de l'ennui. Les tragédies de Shakespear étaient plus monstrueuses encore que Clitandre, mais elles n'ennuyaient pas. Il fallut enfin revenir aux anciens pour faire quelque chose de supportable, et Médée est la premiere piece dans laquelle on trouve quelque goût de l'antiquité. Cette imitation est sans doute très inférieure à ces beautés vraies que Corneille tira depuis de son seul génie.

Resserrer un évènement illustre et intéressant dans l'espace de deux ou trois heures, ne faire paraître les personnages que quand ils doivent venir, ne laisser jamais le théâtre vuide, former une intrigue aussi vraisemblable qu'attachante, ne dire rien d'inutile, instruire l'esprit et remuer le cœur, être toujours éloquent en vers, et de l'éloquence propre à chaque caractere qu'on représente, parler sa langue avec autant de pureté que dans la prose la plus châtiée, sans que la contrainte de la rime paraisse

gêner les pensées, ne se pas permettre un seul vers ou dur, ou obscur, ou déclamateur; ce sont là les conditions qu'on exige aujourd'hui d'une tragédie, pour qu'elle puisse passer à la postérité avec l'approbation des connaisseurs, sans laquelle il n'y a jamais de réputation véritable.

On verra comment, dans les pieces suivantes, Pierre Corneille a rempli plusieurs de ces conditions.

On se contentera d'indiquer dans cette piece de Médée quelques imitations de Séneque, et quelques vers qui annoncent déja le grand Corneille; et on entrera dans plus de détails quand il s'agira de pieces dont presque tous les vers exigent un examen réfléchi.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

DE

CORNEILLE

A MONSIEUR P. T. N. G.

MONSIEUR,

Je vous donne Médée toute méchante qu'elle est, et ne vous dirai rien pour sa justification. Je vous la donne pour telle que vous la voudrez prendre, sans tâcher à prévenir ou violenter vos sentiments par un étalage des préceptes de l'art, qui doivent être fort mal entendus et fort mal pratiqués quand ils ne nous font pas arriver au but que l'art se propose. Celui de la poésie dramatique est de plaire; et les regles qu'elle nous prescrit ne sont que des adresses pour en faciliter les moyens au poëte, et non pas des raisons

qui puissent persuader aux spectateurs qu'une chose soit agréable, quand elle leur déplaît. Ici vous trouverez le crime en son char de triomphe, et peu de personnages sur la scene dont les mœurs ne soient plus mauvaises que bonnes; mais la peinture et la poésie ont cela de commun entre beaucoup d'autres choses, que l'une fait souvent de beaux portraits d'une femme laide, et l'autre de belles imitations d'une action qu'il ne faut pas imiter. Dans la portraiture, il n'est pas question si un visage est beau, mais s'il ressemble; et, dans la poésie, il ne faut pas considérer si les mœurs sont vertueuses, mais si elles sont pareilles à celles de la personne qu'elle introduit. Aussi nous décrit-elle indifféremment les bonnes et les mauvaises actions, sans nous proposer les dernieres pour exemple; et si elle nous en veut faire quelque horreur, ce n'est point par leur punition, qu'elle n'affecte pas de nous faire voir, mais par leur laideur, qu'elle s'efforce de nous représenter au naturel. Il n'est pas besoin d'avertir ici le public que celles de cette tragédie ne sont pas à imiter: elles paroissent assez à découvert pour n'en faire envie à personne. Je n'examine point si elles sont vraisemblables ou non; cette difficulté, qui est la plus délicate de la

poésie, et peut-être la moins entendue, demanderoit un discours trop long pour une épître: il me suffit qu'elles sont autorisées ou par la vérité de l'histoire, ou par l'opinion commune des anciens. Elles vous ont agréé autrefois sur le théâtre; j'espere qu'elles vous satisferont encore aucunement sur le papier; et demeure,

MONSIEUR,

Votre très humble et très
obéissant serviteur,
P. CORNEILLE.

ACTEURS.

CRÉON, roi de Corinthe.

AEGÉE, roi d'Athenes.

JASON, mari de Médée.

POLLUX, argonaute, ami de Jason.

CRÉUSE, fille de Créon.

MÉDÉE, femme de Jason.

CLÉONE, gouvernante de Créuse.

NÉRINE, suivante de Médée.

THEUDAS, domestique de Créon.

Troupes des gardes de Créon.

La scene est à Corinthe, en plusieurs endroits différents.

Epargne cher époux, des efforts que tu perds,
Vois les chemins de l'air qui me sont tous ouverts.

[illegible]

TRAGÉDIE

ACTE PREMIER

SCÈNE [illegible]

[illegible]

Q[illegible]
S[illegible]
Que [illegible]

[illegible]

[illegible]us n'y pouviez venir [illegible]
[illegible] pour vous rendre [illegible]
P[illegible] vous à voir mon [illegible]

[illegible]

[illegible]

MÉDÉE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

POLLUX, JASON.

POLLUX.

Que je sens à la fois de surprise et de joie!
Se peut-il qu'en ces lieux enfin je vous revoie,
Que Pollux dans Corinthe ait rencontré Jason?

JASON.

Vous n'y pouviez venir en meilleure saison;
Et, pour vous rendre encor l'ame plus étonnée,
Préparez-vous à voir mon second hyménée.

POLLUX.

Quoi! Médée est donc morte, ami?

JASON.

Non, elle vit;
Mais un objet plus beau la chasse de mon lit.

POLLUX.

Dieux! Et que fera-t-elle?

JASON.

Et que fit Hypsipile,
Que pousser les éclats d'un courroux inutile?
Elle jeta des cris, elle versa des pleurs,
Elle me souhaita mille et mille malheurs,
Dit que j'étois sans foi, sans cœur, sans conscience;
Et, lasse de le dire, elle prit patience.
Médée en son malheur en pourra faire autant:
Qu'elle soupire, pleure, et me nomme inconstant;
Je la quitte à regret, mais je n'ai point d'excuse
Contre un pouvoir plus fort qui me donne à Créuse.

POLLUX.

Créuse est donc l'objet qui vous vient d'enflammer?
Je l'aurois deviné, sans l'entendre nommer.
Jason ne fit jamais de communes maîtresses;
Il est né seulement pour charmer les princesses,
Et haïroit l'amour, s'il avoit sous sa loi
Rangé de moindres cœurs que des filles de roi.
Hypsipile à Lemnos, sur le Phase Médée,
Et Créuse à Corinthe, autant vaut, possédée,
Font bien voir qu'en tous lieux, sans le secours de Mars,
Les sceptres sont acquis à ses moindres regards.

JASON.

Aussi je ne suis pas de ces amants vulgaires;
J'accommode ma flamme au bien de mes affaires;
Et, sous quelque climat que me jette le sort,
Par maxime d'état je me fais cet effort.
Nous voulant à Lemnos rafraîchir dans la ville,

Qu'eussions-nous fait, Pollux, sans l'amour d'Hypsipile?
Et depuis, à Colchos, que fit votre Jason,
Que cajoler Médée, et gagner la toison?
Alors, sans mon amour, qu'eût fait votre vaillance?
Eût-elle du dragon trompé la vigilance?
Ce peuple que la terre enfantoit tout armé,
Qui de vous l'eût défait, si Jason n'eût aimé?
Maintenant qu'un exil m'interdit ma patrie,
Créuse est le sujet de mon idolâtrie;
Et j'ai trouvé l'adresse, en lui faisant la cour,
De relever mon sort sur les ailes d'amour.

POLLUX.

Que parlez-vous d'exil? La haine de Pélie...

JASON.

Me fait, tout mort qu'il est, fuir de sa Thessalie.

POLLUX.

Il est mort.

JASON.

Écoutez, et vous saurez comment
Son trépas seul m'oblige à cet éloignement.
Après six ans passés, depuis notre voyage,
Dans les plus grands plaisirs qu'on goûte au mariage,
Mon pere, tout caduc, émouvant ma pitié,
Je conjurai Médée, au nom de l'amitié...

POLLUX.

J'ai su comme son art, forçant les destinées,
Lui rendit la vigueur de ses jeunes années;
Ce fut, s'il m'en souvient, ici que je l'appris;

D'où soudain un voyage en Asie entrepris
Fait que, nos deux séjours divisés par Neptune,
Je n'ai point su depuis quelle est votre fortune;
Je n'en fais qu'arriver.

JASON.

Apprenez donc de moi
Le sujet qui m'oblige à lui manquer de foi.
Malgré l'aversion d'entre nos deux familles,
De mon tyran Pélie elle gagne les filles,
Et leur feint, de ma part, tant d'outrages reçus,
Que ces foibles esprits sont aisément déçus.
Elle fait amitié, leur promet des merveilles,
Du pouvoir de son art leur remplit les oreilles;
Et, pour mieux leur montrer comme il est infini,
Leur étale sur-tout mon pere rajeuni.
Pour épreuve, elle égorge un bélier à leurs vues,
Le plonge en un bain d'eaux et d'herbes inconnues,
Lui forme un nouveau sang avec cette liqueur,
Et lui rend d'un agneau la taille et la vigueur.
Les sœurs crient miracle, et chacune ravie
Conçoit pour son vieux pere une pareille envie,
Veut un effet pareil, le demande, et l'obtient;
Mais chacune a son but. Cependant la nuit vient;
Médée, après le coup d'une si belle amorce,
Prépare de l'eau pure et des herbes sans force,
Redouble le sommeil des gardes et du roi:
La suite au seul récit me fait trembler d'effroi.
A force de pitié ces filles inhumaines,

De leur pere endormi vont épuiser les veines;
Leur tendresse crédule, à grands coups de couteau,
Prodigue ce vieux sang, et fait place au nouveau;
Le coup le plus mortel s'impute à grand service;
On nomme piété ce cruel sacrifice;
Et l'amour paternel qui fait agir leurs bras
Croiroit commettre un crime à n'en commettre pas.
Médée est éloquente à leur donner courage:
Chacune toutefois tourne ailleurs son visage;
Une secrete horreur condamne leur dessein,
Et refuse leurs yeux à conduire leur main.

POLLUX.

A me représenter ce tragique spectacle,
Qui fait un parricide, et promet un miracle,
J'ai de l'horreur moi-même, et ne puis concevoir
Qu'un esprit jusque-là se laisse décevoir.

JASON.

Ainsi mon pere Aeson recouvra sa jeunesse.
Mais oyez le surplus. Ce grand courage cesse;
L'épouvante les prend; Médee en raille, et fuit.
Le jour découvre à tous les crimes de la nuit;
Et, pour vous épargner un discours inutile,
Acaste, nouveau roi, fait mutiner la ville,
Nomme Jason l'auteur de cette trahison,
Et, pour venger son pere, assiege ma maison.
Mais j'étois déja loin aussi-bien que Médée;
Et ma famille enfin à Corinthe abordée,
Nous saluons Créon, dont la bénignité

Nous promet contre Acaste un lieu de sûreté.
Que vous dirai-je plus? mon bonheur ordinaire
M'acquiert les volontés de la fille et du pere;
Si bien que de tous deux également chéri,
L'un me veut pour son gendre, et l'autre pour mari.
D'un rival couronné les grandeurs souveraines,
La majesté d'Aegée, et le sceptre d'Athenes,
N'ont rien, à leur avis, de comparable à moi,
Et, banni que je suis, je leur suis plus qu'un roi.
Je vois trop ce bonheur, mais je le dissimule;
Et bien que pour Créuse un pareil feu me brûle,
Du devoir conjugal je combats mon amour,
Et je ne l'entretiens que pour faire ma cour.
Acaste cependant menace d'une guerre
Qui doit perdre Créon et dépeupler sa terre;
Puis, changeant tout-à-coup ses résolutions,
Il propose la paix sous des conditions.
Il demande d'abord et Jason et Médée:
On lui refuse l'un, et l'autre est accordée;
Je l'empêche, on débat, et je fais tellement
Qu'enfin il se réduit à son bannissement.
De nouveau je l'empêche, et Créon me refuse;
Et, pour m'en consoler, il m'offre sa Créuse.
Qu'eussé-je fait, Pollux, en cette extrémité
Qui commettoit ma vie avec ma loyauté?
Car, sans doute, à quitter l'utile pour l'honnête,
La paix alloit se faire aux dépens de ma tête;
Ce mépris insolent des offres d'un grand roi

Aux mains d'un ennemi livroit Médée et moi.
Je l'eusse fait pourtant si je n'eusse été pere:
L'amour de mes enfants m'a fait l'ame légere;
Ma perte étoit la leur; et cet hymen nouveau
Avec Médée et moi les tire du tombeau:
Eux seuls m'ont fait résoudre, et la paix s'est conclue.

POLLUX.

Bien que de tous côtés l'affaire résolue
Ne laisse aucune place aux conseils d'un ami,
Je ne puis toutefois l'approuver qu'à demi.
Sur quoi que vous fondiez un traitement si rude,
C'est montrer pour Médée un peu d'ingratitude;
Ce qu'elle a fait pour vous est mal récompensé.
Il faut craindre, après tout, son courage offensé;
Vous savez mieux que moi ce que peuvent ses charmes.

JASON.

Ce sont à sa fureur d'épouvantables armes;
Mais son bannissement nous en va garantir.

POLLUX.

Gardez d'avoir sujet de vous en repentir.

JASON.

Quoi qu'il puisse arriver, ami, c'est chose faite.

POLLUX.

La termine le ciel comme je le souhaite!
Permettez cependant qu'afin de m'acquitter
J'aille trouver le roi pour l'en féliciter.

JASON.

Je vous y conduirois, mais j'attends ma princesse

Qui va sortir du temple.

POLLUX.

Adieu : l'amour vous presse,
Et je serois marri qu'un soin officieux
Vous fît perdre pour moi des temps si précieux.

SCENE II.

JASON.

Depuis que mon esprit est capable de flamme,
Jamais un trouble égal n'a confondu mon ame.
Mon cœur, qui se partage en deux affections,
Se laisse déchirer à mille passions.
Je dois tout à Médée, et je ne puis sans honte
Et d'elle et de ma foi tenir si peu de compte :
Je dois tout à Créon, et d'un si puissant roi
Je fais un ennemi si je garde ma foi :
Je regrette Médée, et j'adore Créuse ;
Je vois mon crime en l'une, en l'autre mon excuse ;
Et dessus mon regret mes desirs triomphants
Ont encor le secours du soin de mes enfants.
Mais la princesse vient ; l'éclat d'un tel visage
Du plus constant du monde attireroit l'hommage,
Et semble reprocher à ma fidélité
D'avoir osé tenir contre tant de beauté.

SCENE III.

CRÉUSE, JASON, CLÉONE.

JASON.

Que votre zele est long, et que d'impatience
Il donne à votre amant, qui meurt en votre absence!

CRÉUSE.

Je n'ai pas fait pourtant au ciel beaucoup de vœux;
Ayant Jason à moi, j'ai tout ce que je veux.

JASON.

Et moi, puis-je espérer l'effet d'une priere
Que ma flamme tiendroit à faveur singuliere?
Au nom de notre amour sauvez deux jeunes fruits
Que d'un premier hymen la couche m'a produits;
Employez-vous pour eux, faites auprès d'un pere
Qu'ils ne soient point compris dans l'exil de leur mere;
C'est lui seul qui bannit ces petits malheureux,
Puisque dans les traités il n'est point parlé d'eux.

CRÉUSE.

J'avois déja parlé de leur tendre innocence,
Et vous y servirai de toute ma puissance,
Pourvu qu'à votre tour vous m'accordiez un point
Que jusques à tantôt je ne vous dirai point.

JASON.

Dites, et, quel qu'il soit, que ma reine en dispose.

CRÉUSE.

Si je puis sur mon pere obtenir quelque chose,

Vous le saurez après; je ne veux rien pour rien.

CLÉONE.

Vous pourrez au palais suivre cet entretien.
On ouvre chez Médée, ôtez-vous de sa vue;
Vos présences rendroient sa douleur plus émue;
Et vous seriez marris que cet esprit jaloux
Mêlât son amertume à des plaisirs si doux.

SCENE IV.

MÉDÉE.

Souverains protecteurs des lois de l'hyménée,
Dieux, garants de la foi que Jason m'a donnée,
Vous qu'il prit à témoin d'une immortelle ardeur
Quand par un faux serment il vainquit ma pudeur,
Voyez de quel mépris vous traite son parjure,
Et m'aidez à venger cette commune injure:
S'il me peut aujourd'hui chasser impunément,
Vous êtes sans pouvoir ou sans ressentiment.
Et vous, troupe savante en noires barbaries,
Filles de l'Achéron, pestes, larves, furies,
Fieres sœurs, si jamais notre commerce étroit
Sur vous et vos serpents me donna quelque droit,
Sortez de vos cachots avec les mêmes flammes
Et les mêmes tourments dont vous gênez les ames;
Laissez-les quelque temps reposer dans leurs fers;
Pour mieux agir pour moi faites treve aux enfers;
Apportez-moi du fond des antres de Mégere

La mort de ma rivale, et celle de son pere;
Et, si vous ne voulez mal servir mon courroux,
Quelque chose de pis pour mon perfide époux;
Qu'il coure vagabond de province en province,
Qu'il fasse lâchement la cour à chaque prince;
Banni de tous côtés, sans bien et sans appui,
Accablé de frayeur, de misere, d'ennui,
Qu'à ses plus grands malheurs aucun ne compatisse;
Qu'il ait regret à moi pour son dernier supplice:
Et que mon souvenir jusque dans le tombeau
Attache à son esprit un éternel bourreau.
Jason me répudie! et, qui l'auroit pu croire?
S'il a manqué d'amour, manque-t-il de mémoire?
Me peut-il bien quitter après tant de bienfaits?
M'ose-t-il bien quitter après tant de forfaits?
Sachant ce que je puis, ayant vu ce que j'ose,
Croit-il que m'offenser ce soit si peu de chose?
Quoi! mon pere trahi, les éléments forcés,
D'un frere dans la mer les membres dispersés,
Lui font-ils présumer mon audace épuisée?
Lui font-ils présumer qu'à mon tour méprisée,
Ma rage contre lui n'ait par où s'assouvir,
Et que tout mon pouvoir se borne à le servir?
Tu t'abuses, Jason, je suis encor moi-même.
Tout ce qu'en ta faveur fit mon amour extrême,
Je le ferai par haine; et je veux pour le moins
Qu'un forfait nous sépare, ainsi qu'il nous a joints;
Que mon sanglant divorce en meurtres, en carnage,

S'égale aux premiers jours de notre mariage,
Et que notre union, que rompt ton changement,
Trouve une fin pareille à son commencement.
Déchirer par morceaux l'enfant aux yeux du pere
N'est que le moindre effet qui suivra ma colere;
Des crimes si légers furent mes coups d'essai:
Il faut bien autrement montrer ce que je sai;
Il faut faire un chef-d'œuvre, et qu'un dernier ouvrage
Surpasse de bien loin ce foible apprentissage.
Mais, pour exécuter tout ce que j'entreprends,
Quels dieux me fourniront des secours assez grands?
Ce n'est plus vous, enfers, qu'ici je sollicite,
Vos feux sont impuissants pour ce que je médite.
Auteur de ma naissance, aussi-bien que du jour,
Qu'à regret tu dépars à ce fatal séjour,
Soleil, qui vois l'affront qu'on va faire à ta race,
Donne-moi tes chevaux à conduire en ta place:
Accorde cette grace à mon desir bouillant.
Je veux cheoir sur Corinthe avec ton char brûlant;
Mais ne crains pas de chûte à l'univers funeste;
Corinthe consumé garantira le reste;
De mon juste courroux les implacables vœux
Dans ses odieux murs arrêteront tes feux;
Créon en est le prince, et prend Jason pour gendre:
C'est assez mériter d'être réduit en cendre,
D'y voir réduit tout l'isthme, afin de l'en punir,
Et qu'il n'empêche plus les deux mers de s'unir.

SCENE V.

MÉDÉE, NERINE.

MÉDÉE.

Eh bien, Nérine, à quand, à quand cet hyménée?
En ont-ils choisi l'heure? en sais-tu la journée?
N'en as-tu rien appris? n'as-tu point vu Jason?
N'appréhende-t-il rien après sa trahison?
Croit-il qu'en cet affront je m'amuse à me plaindre?
S'il cesse de m'aimer, qu'il commence à me craindre;
Il verra, le perfide, à quel comble d'horreur
De mes ressentiments peut monter la fureur.

NÉRINE.

Modérez les bouillons de cette violence;
Et laissez déguiser vos douleurs au silence.
Quoi! madame, est-ce ainsi qu'il faut dissimuler?
Et faut-il perdre ainsi des menaces en l'air?
Les plus ardents transports d'une haine connue
Ne sont qu'autant d'éclairs avortés dans la nue,
Qu'autant d'avis à ceux que vous voulez punir,
Pour repousser vos coups, ou pour les prévenir.
Qui peut, sans s'émouvoir, supporter une offense,
Peut mieux prendre à son point le temps de sa vengeance,
Et sa feinte douceur sous un appât mortel
Mene insensiblement sa victime à l'autel.

MÉDÉE.

Tu veux que je me taise et que je dissimule!

Nérine, porte ailleurs ce conseil ridicule;
L'ame en est incapable en de moindres malheurs,
Et n'a point où cacher de pareilles douleurs.
Jason m'a fait trahir mon pays et mon pere,
Et me laisse, au milieu d'une terre étrangere,
Sans support, sans amis, sans retraite, sans bien,
La fable de son peuple, et la haine du mien.
Nérine, après cela, tu veux que je me taise!
Ne dois-je point encore en témoigner de l'aise,
De ce royal hymen souhaiter l'heureux jour,
Et forcer tous mes soins à servir son amour?

NÉRINE.

Madame, pensez mieux à l'éclat que vous faites.
Quelque juste qu'il soit, regardez où vous êtes;
Considérez qu'à peine un esprit plus remis
Vous tient en sûreté parmi vos ennemis.

MÉDÉE.

L'ame doit se roidir plus elle est menacée,
Et contre la fortune aller tête baissée,
La choquer hardiment, et, sans craindre la mort,
Se présenter de front à son plus rude effort.
Cette lâche ennemie a peur des grands courages,
Et sur ceux qu'elle abat redouble ses outrages.

NÉRINE.

Que sert ce grand courage où l'on est sans pouvoir?

MÉDÉE.

Il trouve toujours lieu de se faire valoir.

NÉRINE.

Forcez l'aveuglement dont vous êtes séduite,
Pour voir en quel état le sort vous a réduite.
Votre pays vous hait, votre époux est sans foi;
Dans un si grand revers que vous reste-t-il?

MÉDÉE.

Moi,
Moi, dis-je, et c'est assez.

NÉRINE.

Quoi? vous seule, madame?

MÉDÉE.

Oui! tu vois en moi seule et le fer et la flamme,
Et la terre, et la mer, et l'enfer, et les cieux,
Et le sceptre des rois, et le foudre des dieux.

NÉRINE.

L'impétueuse ardeur d'un courage sensible
A vos ressentiments figure tout possible;
Mais il faut craindre un roi fort de tant de sujets.

MÉDÉE.

Mon pere qui l'étoit rompit-il mes projets?

NÉRINE.

Non; mais il fut surpris, et Créon se défie:
Fuyez, qu'à ces soupçons il ne vous sacrifie.

MÉDÉE.

Las! je n'ai que trop fui; cette infidélité
D'un juste châtiment punit ma lâcheté.
Si je n'eusse point fui pour la mort de Pélie,

Si j'eusse tenu bon dedans la Thessalie,
Il n'eût point vu Créuse, et cet objet nouveau
N'eût point de notre hymen étouffé le flambeau.

NÉRINE.

Fuyez encor, de grace.

MÉDÉE.

Oui, je fuirai, Nérine,
Mais, avant, de Créon on verra la ruine.
Je brave la fortune; et toute sa rigueur,
En m'ôtant un mari, ne m'ôte pas le cœur;
Sois seulement fidele, et, sans te mettre en peine,
Laisse agir pleinement mon savoir et ma haine.

NÉRINE, *seule.*

Madame.... Elle me quitte au lieu de m'écouter:
Ces violents transports la vont précipiter;
D'une trop juste ardeur l'inexorable envie
Lui fait abandonner le souci de sa vie.
Tâchons encore un coup d'en divertir le cours.
Appaiser sa fureur, c'est conserver ses jours.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MÉDÉE, NÉRINE.

NÉRINE.

Bien qu'un péril certain suive votre entreprise,
Assurez-vous sur moi, je vous suis tout acquise;
Employez mon service aux flammes, au poison,
Je ne refuse rien; mais épargnez Jason.
Votre aveugle vengeance une fois assouvie,
Le regret de sa mort vous coûteroit la vie;
Et les coups violents d'un rigoureux ennui...

MÉDÉE.

Cesse de m'en parler, et ne crains rien pour lui:
Ma fureur jusque-là n'oseroit me séduire;
Jason m'a trop coûté pour le vouloir détruire;
Mon courroux lui fait grace, et ma premiere ardeur
Soutient son intérêt au milieu de mon cœur.
Je crois qu'il m'aime encore, et qu'il nourrit en l'ame
Quelques restes secrets d'une si belle flamme:
Il ne fait qu'obéir aux volontés d'un roi,

Qui l'arrache à Médée en dépit de sa foi.
Qu'il vive, et, s'il se peut, que l'ingrat me demeure;
Sinon, ce m'est assez que sa Créuse meure;
Qu'il vive cependant, et jouisse du jour
Que lui conserve encor mon immuable amour.
Créon seul et sa fille ont fait la perfidie;
Eux seuls termineront toute la tragédie:
Leur perte achevera cette fatale paix.

NÉRINE.

Contenez-vous, madame; il sort de son palais.

SCENE II.

CRÉON, MÉDÉE, NÉRINE, SOLDATS.

CRÉON.

Quoi! je te vois encore! Avec quelle impudence
Peux-tu, sans t'effrayer, soutenir ma présence?
Ignores-tu l'arrêt de ton bannissement?
Fais-tu si peu de cas de mon commandement?
Voyez comme elle s'enfle et d'orgueil, et d'audace!
Ses yeux ne sont que feu; ses regards, que menace.
Gardes, empêchez-la de s'approcher de moi.
Va, purge mes états d'un tel monstre que toi,
Délivre mes sujets et moi-même de crainte.

MÉDÉE.

De quoi m'accuse-t-on? quel crime, quelle plainte
Pour mon bannissement vous donne tant d'ardeur?

CRÉON.

Ah! l'innocence même, et la même candeur!
Médée est un miroir de vertu signalée;
Quelle inhumanité de l'avoir exilée!
Barbare, as-tu sitôt oublié tant d'horreurs?
Repasse tes forfaits, repasse tes fureurs,
Et de tant de pays nomme quelque contrée
Dont tes méchancetés te permettent l'entrée.
Toute la Thessalie en armes te poursuit:
Ton pere te déteste, et l'univers te fuit;
Me dois-je en ta faveur charger de tant de haines,
Et sur mon peuple et moi faire tomber tes peines?
Va pratiquer ailleurs tes noires actions;
J'ai racheté la paix à ces conditions.

MÉDÉE.

Lâche paix, qu'entre vous, sans m'avoir écoutée,
Pour m'arracher mon bien, vous avez complotée!
Paix, dont le déshonneur vous demeure éternel!
Quiconque, sans l'ouïr, condamne un criminel,
Son crime eût-il cent fois mérité le supplice,
D'un juste châtiment il fait une injustice.

CRÉON.

Au regard de Pélie, il fut bien mieux traité;
Avant que l'égorger tu l'avois écouté?

MÉDÉE.

Ecouta-t-il Jason, quand sa haine couverte
L'envoya sur nos bords se livrer à sa perte?
Car, comment voulez-vous que je nomme un dessein

Au-dessus de sa force et du pouvoir humain?
Apprenez quelle étoit cette illustre conquête,
Et de combien de morts j'ai garanti sa tête.
Il falloit mettre au joug deux taureaux furieux:
Des tourbillons de feu s'élançoient de leurs yeux,
Et leur maître Vulcain poussoit par leur haleine
Un long embrasement dessus toute la plaine;
Eux domptés, on entroit en de nouveaux hasards;
Il falloit labourer les tristes champs de Mars,
Et des dents d'un serpent ensemencer la terre,
Dont la stérilité, fertile pour la guerre,
Produisoit à l'instant des escadrons armés
Contre la même main qui les avoit semés.
Mais, quoi qu'eût fait contre eux une valeur parfaite,
La toison n'étoit pas au bout de leur défaite:
Un dragon, enivré des plus mortels poisons,
Qu'enfantent les péchés de toutes les saisons,
Vomissant mille traits de sa gorge enflammée,
La gardoit beaucoup mieux que toute cette armée;
Jamais étoile, lune, aurore, ni soleil,
Ne virent abaisser sa paupiere au sommeil:
Je l'ai seule assoupi; seule, j'ai par mes charmes
Mis au joug les taureaux, et défait les gendarmes.
Si lors à mon devoir mon desir limité
Eût conservé ma gloire et ma fidelité,
Si j'eusse eu de l'horreur de tant d'énormes fautes,
Que devenoit Jason et tous vos Argonautes?
Sans moi ce vaillant chef, que vous m'avez ravi,

Eût péri le premier, et tous l'auroient suivi.
Je ne me repens point d'avoir, par mon adresse,
Sauvé le sang des dieux, et la fleur de la Grece;
Zéthés, et Calaïs, et Pollux, et Castor,
Et le charmant Orphée, et le sage Nestor,
Tous vos héros enfin tiennent de moi la vie;
Je vous les verrai tous posséder sans envie:
Je vous les ai sauvés, je vous les cede tous;
Je n'en veux qu'un pour moi, n'en soyez point jaloux.
Pour de si bons effets laissez-moi l'infidele:
Il est mon crime seul, si je suis criminelle;
Aimer cet inconstant, c'est tout ce que j'ai fait:
Si vous me punissez, rendez-moi mon forfait.
Est-ce user, comme il faut, d'un pouvoir légitime
Que me faire coupable, et jouir de mon crime?

CRÉON.

Va te plaindre à Colchos.

MÉDÉE.

Le retour m'y plaira:
Que Jason m'y remette ainsi qu'il m'en tira;
Je suis prête à partir sous la même conduite
Qui de ces lieux aimés précipita ma fuite.
O d'un injuste affront les coups les plus cruels!
Vous faites différence entre deux criminels!
Vous voulez qu'on l'honore, et que de deux complices
L'un ait votre couronne, et l'autre des supplices. *

* *Ille crucem sceleris pretium tulit, hic diadema.*

CRÉON.

Cesse de plus mêler ton intérêt au sien:
Ton Jason pris à part est trop homme de bien;
Le séparant de toi, sa défense est facile:
Jamais il n'a trahi son pere ni sa ville;
Jamais sang innocent n'a fait rougir ses mains;
Jamais il n'a prêté son bras à tes desseins;
Son crime, s'il en a, c'est de t'avoir pour femme:
Laisse-le s'affranchir d'une honteuse flamme;
Rends-lui son innocence en t'éloignant de nous;
Porte en d'autres climats ton insolent courroux,
Tes herbes, tes poisons, ton cœur impitoyable,
Et tout ce qui jamais a fait Jason coupable.

MÉDÉE.

Peignez mes actions plus noires que la nuit;
Je n'en ai que la honte, il en a tout le fruit:
Ce fut en sa faveur que ma savante audace
Immola son tyran par les mains de sa race;
Joignez-y mon pays et mon frere; il suffit
Qu'aucun de tant de maux ne va qu'à son profit.
Mais vous les saviez tous, quand vous m'avez reçue;
Votre simplicité n'a point été déçue;
En ignoriez-vous un, quand vous m'avez promis
Un rempart assuré contre mes ennemis?
Ma main, saignante encor du meurtre de Pélie,
Soulevoit contre moi toute la Thessalie,
Quand votre cœur, sensible à la compassion,

Malgré tous mes forfaits, prit ma protection.
Si l'on me peut depuis imputer quelque crime,
C'est trop peu que l'exil, ma mort est légitime:
Sinon, à quel propos me traitez-vous ainsi?
Je suis coupable ailleurs, mais innocente ici.

CRÉON.

Je ne veux plus ici d'une telle innocence,
Ni souffrir en ma cour ta fatale présence.
Va....

MÉDÉE.

Dieux justes, vengeurs...

CRÉON.

Va, dis-je, en d'autres lieux
Par tes cris importuns solliciter les dieux.
Laisse-nous tes enfants: je serois trop sévere,
Si je les punissois des crimes de leur mere;
Et, bien que je le pusse avec juste raison,
Ma fille les demande en faveur de Jason.

MÉDÉE.

Barbare humanité, qui m'arrache à moi-même,
Et feint de la douceur pour m'ôter ce que j'aime!
Si Jason et Créuse ainsi l'ont ordonné,
Qu'ils me rendent le sang que je leur ai donné.

CRÉON.

Ne me réplique plus; suis la loi qui t'est faite;
Prépare ton départ, et pense à ta retraite.
Pour en délibérer, et choisir le quartier,

De grace, ma bonté te donne un jour entier.

MÉDÉE.

Quelle grace!

CRÉON.

Soldats, remettez-la chez elle;
Sa contestation deviendroit éternelle.

SCENE III.

CRÉON.

Quel indomtable esprit! quel arrogant maintien
Accompagnoit l'orgueil d'un si long entretien!
A-t-elle rien fléchi de son humeur altiere?
A-t-elle pu descendre à la moindre priere?
Et le sacré respect de ma condition
En a-t-il arraché quelque soumission?

SCENE IV.

CRÉON, JASON, CRÉUSE, CLEONE.

CRÉON.

Te voilà sans rivale, et mon pays sans guerres
Ma fille; c'est demain qu'elle sort de nos terres.
Nous n'avons désormais que craindre de sa part:
Acaste est satisfait d'un si proche départ;
Et si tu peux calmer le courage d'Aegée,
Qui voit par notre choix son ardeur négligée,
Fais état que demain nous assure à jamais,

Et dedans et dehors, une profonde paix.

CRÉUSE.

Je ne crois pas, seigneur, que ce vieux roi d'Athenes,
Voyant aux mains d'autrui le fruit de tant de peines,
Mêle tant de foiblesse à son ressentiment,
Que son premier courroux se dissipe aisément.
J'espere toutefois qu'avec un peu d'adresse
Je pourrai le résoudre à perdre une maîtresse,
Dont l'âge peu sortable et l'inclination
Répondoient assez mal à son affection.

JASON.

Il doit vous témoigner par son obéissance
Combien sur son esprit vous avez de puissance;
Et, s'il s'obstine à suivre un injuste courroux,
Nous saurons, ma princesse, en rabattre les coups;
Et nos préparatifs contre la Thessalie
Ont trop de quoi punir sa flamme et sa folie.

CRÉON.

Nous n'en viendrons pas là: regarde seulement
A le payer d'estime et de remercîment.
Je voudrois pour tout autre un peu de raillerie;
Un vieillard amoureux mérite qu'on en rie:
Mais le trône soutient la majesté des rois
Au-dessus du mépris, comme au-dessus des lois.
On doit toujours respect au sceptre, à la couronne.
Remets tout, si tu veux, aux ordres que je donne;
Je saurai l'appaiser avec facilité,
Si tu ne te défends qu'avec civilité.

SCENE V.

JASON, CRÉUSE, CLÉONE.

JASON.

Que ne vous dois-je point pour cette préférence,
Où mes desirs n'osoient porter mon espérance?
C'est bien me témoigner un amour infini,
De mépriser un roi pour un pauvre banni!
A toutes ses grandeurs préférer ma misere!
Tourner en ma faveur les volontés d'un pere!
Garantir mes enfants d'un exil rigoureux!

CRÉUSE.

Qu'a pu faire de moindre un courage amoureux?
La fortune a montré dedans votre naissance
Un trait de son envie, ou de son impuissance;
Elle devoit un sceptre au sang dont vous naissez,
Et sans lui vos vertus le méritoient assez.
L'amour, qui n'a pu voir une telle injustice,
Supplée à son défaut, ou punit sa malice,
Et vous donne, au plus fort de vos adversités,
Le sceptre que j'attends, et que vous méritez.
La gloire m'en demeure; et les races futures,
Comptant notre hyménée entre vos aventures,
Vanteront à jamais mon amour généreux,
Qui d'un si grand héros rompt le sort malheureux.
Après tout cependant, riez de ma foiblesse;
Prête de posséder le phénix de la Grece,

La fleur de nos guerriers, le sang de tant de dieux,
La robe de Médée a donné dans mes yeux;
Mon caprice, à son lustre attachant mon envie,
Sans elle trouve à dire au bonheur de ma vie;
C'est ce qu'ont prétendu mes desseins relevés,
Pour le prix des enfants que je vous ai sauvés.

JASON.

Que ce prix est léger pour un si bon office!
Il y faut toutefois employer l'artifice:
Ma jalouse en fureur n'est pas femme à souffrir
Que ma main l'en dépouille, afin de vous l'offrir;
Des trésors dont son pere épuise la Scythie,
C'est tout ce qu'elle a pris quand elle en est sortie.

CRÉUSE.

Qu'elle a fait un beau choix! jamais éclat pareil
Ne sema dans la nuit les clartés du soleil;
Les perles avec l'or confusément mêlées,
Mille pierres de prix sur ses bords étalées,
D'un melange divin éblouissent les yeux;
Jamais rien d'approchant ne se fit en ces lieux.
Pour moi, tout aussitôt que je l'en vis parée,
Je ne fis plus d'état de la toison dorée:
Et, dussiez-vous vous-même en être un peu jaloux,
J'en eus presques envie aussitôt que de vous.
Pour appaiser Médée, et réparer sa perte,
L'épargne de mon pere, entièrement ouverte,
Lui met à l'abandon tous les trésors du roi,
Pourvu que cette robe et Jason soient à moi.

JASON.

N'en doutez point, ma reine, elle vous est acquise.
Je vais chercher Nérine, et, par son entremise,
Obtenir de Médée, avec dextérité,
Ce que refuseroit son courage irrité.
Pour elle, vous savez que j'en fuis les approches;
J'aurois peine a souffrir l'orgueil de ses reproches;
Et je me connois mal, ou dans notre entretien
Son courroux s'allumant allumeroit le mien.
Je n'ai point un esprit complaisant à sa rage,
Jusques à supporter sans réplique un outrage;
Et ce seroit pour moi d'éternels déplaisirs
De reculer par là l'effet de vos desirs.
Mais, sans plus de discours, d'une maison voisine
Je vais prendre le temps que sortira Nérine.
Souffrez, pour avancer votre contentement,
Que, malgré mon amour, je vous quitte un moment.

CLÉONE.

Madame, j'apperçois venir le roi d'Athenes.

CRÉUSE.

Allez donc; votre vue augmenteroit ses peines.

CLÉONE.

Souvenez-vous de l'air dont il le faut traiter.

CRÉUSE.

Ma bouche acortement saura s'en acquitter.

SCENE VI.

AEGÉE, CRÉUSE, CLÉONE.

AEGÉE.

Sur un bruit qui m'étonne, et que je ne puis croire,
Madame, mon amour, jaloux de votre gloire,
Vient savoir s'il est vrai que vous soyez d'accord,
Par un honteux hymen, de l'arrêt de ma mort.
Votre peuple en frémit; votre cour en murmure;
Et tout Corinthe enfin s'impute à grande injure
Qu'un fugitif, un traître, un meurtrier de rois,
Lui donne à l'avenir des princes et des lois;
Il ne peut endurer que l'horreur de la Grece
Pour prix de ses forfaits épouse sa princesse,
Et qu'il faille ajouter à vos titres d'honneur,
« Femme d'un assassin et d'un empoisonneur ».

CRÉUSE.

Laissez agir, grand roi, la raison sur votre ame,
Et ne le chargez point des crimes de sa femme.
J'épouse un malheureux, et mon pere y consent,
Mais prince, mais vaillant, et sur-tout innocent.
Non pas que je ne faille en cette préférence;
De votre rang au sien je sais la différence:
Mais, si vous connoissez l'amour et ses ardeurs,
Jamais pour son objet il ne prend les grandeurs;
Avouez que son feu n'en veut qu'à la personne,
Et qu'en moi vous n'aimiez rien moins que ma couronne.

Souvent je ne sais quoi, qu'on ne peut exprimer,
Nous surprend, nous emporte, et nous force d'aimer;
Et souvent sans raison les objets de nos flammes
Frappent nos yeux ensemble, et saisissent nos ames.
Ainsi nous avons vu le souverain des dieux,
Au mépris de Junon, aimer en ces bas lieux;
Vénus quitter son Mars, et négliger sa prise,
Tantôt pour Adonis, et tantôt pour Anchise;
Et c'est peut-être encore avec moins de raison
Que, bien que vous m'aimiez, je me donne à Jason.
D'abord dans mon esprit vous eûtes ce partage;
Je vous estimai plus, et l'aimai davantage.

AEGÉE.

Gardez ces compliments pour de moins enflammés,
Et ne m'estimez point qu'autant que vous m'aimez.
Que me sert cet aveu d'une erreur volontaire?
Si vous croyez faillir, qui vous force à le faire?
N'accusez point l'amour ni son aveuglement;
Quand on connoît sa faute, on manque doublement.

CRÉUSE.

Puis donc que vous trouvez la mienne inexcusable,
Je ne veux plus, seigneur, me confesser coupable.
L'amour de mon pays et le bien de l'état
Me défendoient l'hymen d'un si grand potentat.
Il m'eût fallu soudain vous suivre en vos provinces,
Et priver mes sujets de l'aspect de leurs princes:
Votre sceptre pour moi n'est qu'un pompeux exil;
Que me sert son éclat, et que me donne-t-il?

M'éleve-t-il d'un rang plus haut que souveraine?
Et sans le posséder ne me vois-je pas reine?
Graces aux immortels, dans ma condition
J'ai de quoi m'assouvir de cette ambition;
Je ne veux point changer mon sceptre contre un autre;
Je perdrois ma couronne en acceptant la vôtre.
Corinthe est bon sujet, mais il veut voir son roi,
Et d'un prince éloigné rejetteroit la loi.
Joignez à ces raisons qu'un pere un peu sur l'âge,
Dont ma seule présence adoucit le veuvage,
Ne sauroit se résoudre à séparer de lui
De ses débiles ans l'espérance et l'appui;
Et vous reconnoîtrez que je ne vous préfere
Que le bien de l'état, mon pays, et mon pere.
Voilà ce qui m'oblige au choix d'un autre époux;
Mais, comme ces raisons font peu d'effet sur vous,
Afin de redonner le repos à votre ame,
Souffrez que je vous quitte.

SCENE VII.

ÆGÉE.

Allez, allez, madame,
Étaler vos appas, et vanter vos mépris
A l'infâme sorcier qui charme vos esprits.
De cette indignité faites un mauvais conte;
Riez de mon ardeur, riez de votre honte;
Favorisez celui de tous vos courtisans

Qui raillera le mieux le déclin de mes ans:
Vous jouirez fort peu d'une telle insolence;
Mon amour outragé court à la violence;
Mes vaisseaux à la rade, assez proches du port,
N'ont que trop de soldats à faire un coup d'effort.
La jeunesse me manque, et non pas le courage:
Les rois ne perdent point les forces avec l'âge,
Et l'on verra, peut-être avant ce jour fini,
Ma passion vengée, et votre orgueil puni.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

NÉRINE.

Malheureux instrument du malheur qui nous presse,
Que j'ai pitié de toi, déplorable princesse!
Avant que le soleil ait fait encore un tour,
Ta perte inévitable acheve ton amour.
Ton destin te trahit, et ta beauté fatale
Sous l'appât d'un hymen t'expose à ta rivale;
Ton sceptre est impuissant à vaincre son effort;
Et le jour de sa fuite est celui de ta mort.
Sa vengeance à la main, elle n'a qu'à résoudre,
Un mot du haut des cieux, fait descendre la foudre;
Les mers, pour noyer tout, n'attendent que sa loi;
La terre offre à s'ouvrir sous le palais du roi;
L'air tient les vents tout prêts à suivre sa colere,
Tant la nature esclave a peur de lui déplaire;
Et si ce n'est assez de tous les éléments,
Les enfers vont sortir à ses commandements.
Moi, bien que mon devoir m'attache à son service,

Je lui prête à regret un silence complice;
D'un louable desir mon cœur sollicité
Lui feroit avec joie une infidélité:
Mais, loin de s'arrêter, sa rage découverte
A celle de Créuse ajouteroit ma perte;
Et mon funeste avis ne serviroit de rien
Qu'à confondre mon sang dans les bouillons du sien.
D'un mouvement contraire à celui de mon ame,
La crainte de la mort m'ôte celle du blâme;
Et ma timidité s'efforce d'avancer
Ce que hors du péril je voudrois traverser.

SCENE II.

JASON, NÉRINE.

JASON.

Nérine, hé bien! que dit, que fait notre exilée?
Dans ton cher entretien s'est-elle consolée?
Veut-elle bien céder à la nécessité?

NÉRINE.

Je trouve en son chagrin moins d'animosité;
De moment en moment son ame plus humaine
Abaisse sa colere, et rabat de sa haine:
Déja son déplaisir ne nous veut plus de mal.

JASON.

Fais-lui prendre pour tous un sentiment égal.
Toi, qui de mon amour connoissois la tendresse,
Tu peux connoître aussi quelle douleur me presse.

Je me sens déchirer le cœur à son départ:
Créuse, en ses malheurs, prend même quelque part,
Ses pleurs en ont coulé; Créon même soupire,
Lui préfere à regret le bien de son empire;
Et si, dans son adieu, son cœur moins irrité
En vouloit mériter la libéralité,
Si, jusque-là, Médée appaisoit ses menaces,
Qu'elle eût soin de partir avec ses bonnes graces;
Je sais, comme il est bon, que ses trésors ouverts
Lui seroient, sans réserve, entièrement offerts,
Et, malgré les malheurs où le sort l'a réduite,
Soulageroient sa peine, et soutiendroient sa fuite.

NÉRINE.

Puisqu'il faut se résoudre à ce bannissement,
Il faut en adoucir le mécontentement;
Cette offre y peut servir; et par elle j'espere,
Avec un peu d'adresse, appaiser sa colere;
Mais, d'ailleurs, toutefois n'attendez rien de moi,
S'il faut prendre congé de Créuse et du roi:
L'objet de votre amour et de sa jalousie
De toutes ses fureurs l'auroit tôt resaisie.

JASON.

Pour montrer sans les voir son courage appaisé,
Je te dirai, Nérine, un moyen fort aisé,
Et, de si longue main je connois ta prudence,
Que je t'en fais sans peine entiere confidence.
Créon bannit Médée; et ses ordres précis
Dans son bannissement enveloppoient ses fils;

La pitié de Créuse a tant fait vers son pere,
Qu'ils n'auront point de part au malheur de leur mere.
Elle lui doit par eux quelque remercîment;
Qu'un présent de sa part suive leur compliment:
Sa robe, dont l'éclat sied mal à sa fortune,
Et n'est à son exil qu'une charge importune,
Lui gagneroit le cœur d'un prince libéral,
Et de tous ses trésors l'abandon général.
D'une vaine parure, inutile à sa peine,
Elle peut acquérir de quoi faire la reine:
Créuse, ou je me trompe, en a quelque desir;
Et je ne pense pas qu'elle pût mieux choisir.
Mais la voici qui sort; souffre que je l'évite;
Ma rencontre la trouble, et mon aspect l'irrite.

SCENE III.

MÉDÉE, JASON, NÉRINE.

MÉDÉE.

Ne fuyez pas, Jason, de ces funestes lieux;
C'est à moi d'en partir: recevez mes adieux.
Accoutumée à fuir, l'exil m'est peu de chose;
Sa rigueur n'a pour moi de nouveau que sa cause.
C'est pour vous que j'ai fui, c'est vous qui me chassez.
Où me renvoyez-vous, si vous me bannissez?
Irai-je sur le Phase, où j'ai trahi mon pere,
Appaiser de mon sang les mânes de mon frere?
Irai-je en Thessalie, où le meurtre d'un roi

Pour victime aujourd'hui ne demande que moi?
Il n'est point de climat dont mon amour fatale
N'ait acquis à mon nom la haine générale;
Et ce qu'ont fait pour vous mon savoir et ma main
M'a fait un ennemi de tout le genre humain.
Ressouviens-t'en; ingrat, remets-toi dans la plaine
Que ces taureaux affreux brûloient de leur haleine;
Revois ce champ guerrier, dont les sacrés sillons
Elevoient contre toi de soudains bataillons;
Ce dragon, qui jamais n'eut les paupieres closes;
Et lors, préfere-moi Créuse, si tu l'oses.
Qu'ai-je épargné depuis qui fût en mon pouvoir?
Ai-je auprès de l'amour écouté mon devoir?
Pour jeter un obstacle à l'ardente poursuite
Dont mon pere en fureur touchoit déja ta fuite,
Semai-je avec regret mon frere par morceaux?
A ce funeste objet épandu sur les eaux,
Mon pere, trop sensible aux droits de la nature,
Quitta tous autres soins que de sa sépulture;
Et, par ce nouveau crime émouvant sa pitié,
J'arrêtai les effets de son inimitié.
Prodigue de mon sang, honte de ma famille,
Aussi cruelle sœur que déloyale fille,
Ces titres glorieux plaisoient à mes amours;
Je les pris sans horreur pour conserver tes jours.
Alors, certes, alors mon mérite étoit rare;
Tu n'étois point honteux d'une femme barbare.
Quand à ton pere usé je rendis la vigueur,

J'avois encor tes vœux, j'étois encor ton cœur;
Mais cette affection, mourant avec Pélie,
Dans le même tombeau se vit ensevelie:
L'ingratitude en l'ame, et l'impudence au front,
Une Scythe en ton lit te fut lors un affront;
Et moi, que tes desirs avoient tant souhaitée,
Le dragon assoupi, la toison emportée,
Ton tyran massacré, ton pere rajeuni,
Je devins un objet digne d'être banni.
Tes desseins achevés, j'ai mérité ta haine;
Il t'a fallu sortir d'une honteuse chaîne,
Et prendre une moitié qui n'a rien plus que moi,
Que le bandeau royal, que j'ai quitté pour toi.

JASON.

Ah! que n'as-tu des yeux à lire dans mon ame,
Et voir les purs motifs de ma nouvelle flamme!
Les tendres sentiments d'un amour paternel
Pour sauver mes enfants me rendent criminel,
Si l'on peut nommer crime un malheureux divorce,
Où le soin que j'ai d'eux me réduit et me force.
Toi-même, furieuse, ai-je peu fait pour toi
D'arracher ton trépas aux vengeances d'un roi?
Sans moi ton insolence alloit être punie;
A ma seule priere on ne t'a que bannie.
C'est rendre la pareille à tes grands coups d'effort;
Tu m'as sauvé la vie, et j'empêche ta mort.

MÉDÉE.

On ne m'a que bannie! ô bonté souveraine!

C'est donc une faveur, et non pas une peine!
Je reçois une grace au lieu d'un châtiment!
Et mon exil encor doit un remercîment!
Ainsi l'avare soif d'un brigand assouvie,
Il s'impute à pitié de nous laisser la vie;
Quand il n'égorge point, il croit nous pardonner,
Et ce qu'il n'ôte pas, il pense le donner.

JASON.

Tes discours, dont Créon de plus en plus s'offense,
Le forceroient enfin à quelque violence.
Eloigne-toi d'ici tandis qu'il t'est permis:
Les rois ne sont jamais de foibles ennemis.

MÉDÉE.

A travers tes conseils je vois assez ta ruse:
Ce n'est-là m'en donner qu'en faveur de Créuse.
Ton amour, déguisé d'un soin officieux,
D'un objet importun veut délivrer ses yeux.

JASON.

N'appelle point amour un change inévitable,
Où Créuse fait moins que le sort qui m'accable.

MÉDÉE.

Peux-tu bien, sans rougir, désavouer tes feux?

JASON.

Eh bien! soit; ses attraits captivent tous mes vœux:
Toi, qu'un amour furtif souilla de tant de crimes,
M'oses-tu reprocher des ardeurs légitimes?

MÉDÉE.

Oui, je te les reproche, et de plus...

JASON.

Quels forfaits?

MÉDÉE.

La trahison, le meurtre, et tous ceux que j'ai faits.

JASON.

Il manque encor ce point à mon sort déplorable.
Que de tes cruautés on me fasse coupable.

MÉDÉE.

Tu présumes en vain de t'en mettre à couvert;
Celui-là fait le crime à qui le crime sert.
Que chacun, indigné contre ceux de ta femme,
La traite en ses discours de méchante et d'infâme,
Toi seul, dont ses forfaits ont fait tout le bonheur,
Tiens-la pour innocente, et défends son honneur

JASON.

J'ai honte de ma vie, et je hais son usage,
Depuis que je la dois aux effets de ta rage.

MÉDÉE.

La honte généreuse, et la haute vertu!
Puisque tu la hais tant, pourquoi la gardes-tu?

JASON.

Au bien de nos enfants, dont l'âge foible et tendre,
Contre tant de malheurs ne sauroit se défendre:
Deviens en leur faveur d'un naturel plus doux.

MÉDÉE.

Mon ame à leur sujet redouble son courroux.
Faut-il ce déshonneur pour comble à mes miseres,

Qu'à mes enfants Créuse enfin donne des freres!
Tu vas mêler, impie, et mettre en rang pareil,
Des neveux de Sisyphe avec ceux du soleil!

JASON.

Leur grandeur soutiendra la fortune des autres;
Créuse et ses enfants conserveront les nôtres.

MÉDÉE.

Je l'empêcherai bien ce mêlange odieux,
Qui déshonore ensemble et ma race et les dieux.

JASON.

Lassés de tant de maux, cédons à la fortune.

MÉDÉE.

Ce corps n'enferme pas une ame si commune;
Je n'ai jamais souffert qu'elle me fît la loi,
Et toujours ma fortune a dépendu de moi.

JASON.

La peur que j'ai d'un sceptre....

MÉDÉE.

Ah! cœur rempli de feinte,
Tu masques tes desirs d'un faux titre de crainte;
Un sceptre est l'objet seul qui fait ton nouveau choix.

JASON.

Veux-tu que je m'expose aux haines de deux rois,
Et que mon imprudence attire sur nos têtes,
D'un et d'autre côté de nouvelles tempêtes?

MÉDÉE.

Fuis-les, fuis-les tous deux, suis Médée à ton tour,

Et garde au moins ta foi, si tu n'as plus d'amour.

JASON.

Il est aisé de fuir, mais il n'est pas facile
Contre deux rois aigris de trouver un asyle.
Qui leur résistera, s'ils viennent à s'unir?

MÉDÉE.

Qui me résistera, si je te veux punir,
Déloyal? auprès d'eux crains-tu si peu Médée?
Que toute leur puissance, en armes débordée,
Dispute contre moi ton cœur qu'ils m'ont surpris,
Et ne sois du combat que le juge et le prix!
Joins-leur, si tu le veux, mon pere et la Scythie,
En moi seule ils n'auront que trop forte partie.
Bornes-tu mon pouvoir à celui des humains?
Contre eux, quand il me plaît, j'arme leurs propres mains.
Tu le sais, tu l'as vu, quand ces fils de la Terre,
Par leurs coups mutuels terminerent leur guerre.
Misérable! je puis adoucir des taureaux;
La flamme m'obéit, et je commande aux eaux;
L'enfer tremble et les cieux sitôt que je les nomme:
Et je ne puis toucher les volontés d'un homme!
Je t'aime encor, Jason, malgré ta lâcheté;
Je ne m'offense plus de ta légèreté:
Je sens à tes regards décroître ma colere;
De moment en moment ma fureur se modere;
Et je cours sans regret à mon bannissement,
Puisque j'en vois sortir ton établissement.
Je n'ai plus qu'une grace à demander ensuite:

Souffre que mes enfants accompagnent ma fuite;
Que je t'admire encore en chacun de leurs traits,
Que je t'aime et te baise en ces petits portraits;
Et que leur cher objet, entretenant ma flamme,
Te présente à mes yeux aussi-bien qu'à mon ame.

JASON.

Ah! reprends ta colere, elle a moins de rigueur.
M'enlever mes enfants, c'est m'arracher le cœur;
Et Jupiter tout prêt à m'écraser du foudre,
Mon trépas à la main, ne pourroit m'y résoudre.
C'est pour eux que je change: et la Parque, sans eux,
Seule de notre hymen pourroit rompre les nœuds.

MÉDÉE.

Cet amour paternel, qui te fournit d'excuses,
Me fait souffrir aussi que tu me les refuses;
Je ne t'en presse plus; et, prête à me bannir,
Je ne veux plus de toi qu'un léger souvenir.

JASON.

Ton amour vertueux fait ma plus grande gloire:
Ce seroit me trahir qu'en perdre la mémoire;
Et le mien envers toi qui demeure éternel
T'en laisse en cet adieu le serment solemnel.
Puissent briser mon chef les traits les plus séveres,
Que lancent des grands dieux les plus âpres coleres,
Qu'ils s'unissent ensemble afin de me punir,
Si je ne perds la vie avant ton souvenir!

SCENE IV.

MÉDÉE, NÉRINE.

MÉDÉE.

J'y donnerai bon ordre: il est en ta puissance
D'oublier mon amour, mais non pas ma vengeance;
Je la saurai graver en tes esprits glacés,
Par des coups trop profonds pour en être effacés.
Il aime ses enfants, ce courage inflexible;
Son foible est découvert; par eux il est sensible;
Par eux mon bras armé d'une juste rigueur
Va trouver des chemins à lui percer le cœur.

NÉRINE.

Madame, épargnez-les, épargnez vos entrailles;
N'avancez point par là vos propres funérailles:
Contre un sang innocent pourquoi vous irriter,
Si Créuse en vos lacs se vient précipiter?
Elle-même s'y jette, et Jason vous la livre.

MÉDÉE.

Tu flattes mes desirs.

NÉRINE.

Que je cesse de vivre,
Si ce que je vous dis n'est pure vérité!

MÉDÉE.

Ah! ne me tiens donc plus l'ame en perplexité.

NÉRINE.

Madame, il faut garder que quelqu'un ne nous voie,
Et du palais du roi découvre notre joie:
Un dessein éventé succede rarement.

MÉDÉE.

Rentrons donc, et mettons nos secrets sûrement.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MÉDÉE, *dans sa grotte magique.*

C'est trop peu de Jason que ton œil me dérobe,
C'est trop peu de mon lit, tu veux encor ma robe,
Rivale insatiable; et c'est encor trop peu,
Si, la force à la main, tu l'as sans mon aveu;
Il faut que par moi-même elle te soit offerte,
Que, perdant mes enfants, j'achette encor leur perte;
Il en faut un hommage à tes divins attraits,
Et des remercîments au vol que tu me fais.
Tu l'auras; mon refus seroit un nouveau crime;
Mais je t'en veux parer pour être ma victime,
Et, sous un faux semblant de libéralité,
Soûler et ma vengeance et ton avidité.

SCENE II.

MÉDÉE, NÉRINE.

MÉDÉE.

Le charme est achevé, tu peux entrer, Nérine;
Mes maux dans ces poisons trouvent leur médecine:
Vois combien de serpents à mon commandement
D'Afrique jusqu'ici n'ont tardé qu'un moment,
Et, contraints d'obéir à mes clameurs funestes,
Ont sur ce don fatal vomi toutes leurs pestes.
L'amour à tous mes sens ne fut jamais si doux
Que ce triste appareil à mon esprit jaloux.
Ces herbes ne sont pas d'une vertu commune;
Moi-même en les cueillant je fis pâlir la lune,
Quand, les cheveux flottants, le bras et le pied nu,
J'en dépouillai jadis un climat inconnu.
Vois mille autres venins: cette liqueur épaisse
Mêle du sang de l'hydre avec celui de Nesse;
Python eut cette langue; et ce plumage noir
Est celui qu'une harpie en fuyant laissa choir;
Par ce tison Althée assouvit sa colere,
Trop pitoyable sœur, et trop cruelle mere;
Ce feu tomba du ciel avecque Phaéton;
Cet autre vient des flots du pierreux Phlégéthon;
Et celui-ci jadis remplit en nos contrées
Des taureaux de Vulcain les gorges ensoufrées.
Enfin, tu ne vois là, poudres, racines, eaux,

Dont le pouvoir mortel n'ouvrît mille tombeaux;
Ce présent déceptif a bu toute leur force,
Et, bien mieux que mon bras, vengera mon divorce.
Mes tyrans par leur perte apprendront que jamais....
Mais d'où vient ce grand bruit que j'entends au palais?

NÉRINE.

Du bonheur de Jason, et du malheur d'Aegée:
Madame, peu s'en faut qu'il ne vous ait vengée.
Ce généreux vieillard, ne pouvant supporter
Qu'on lui vole à ses yeux ce qu'il croit mériter,
Et que sur sa couronne et sa persévérance
L'exil de votre époux ait eu la préférence,
A tâché, par la force, à repousser l'affront
Que ce nouvel hymen lui porte sur le front.
Comme cette beauté, pour lui toute de glace,
Sur les bords de la mer contemploit la bonace,
Il la voit mal suivie, et prend un si beau temps
A rendre ses desirs et les vôtres contents.
De ses meilleurs soldats une troupe choisie
Enferme la princesse, et sert sa jalousie;
L'effroi qui la surprend la jette en pamoison;
Et tout ce qu'elle peut, c'est de nommer Jason.
Ses gardes à l'abord font quelque résistance,
Et le peuple leur prête une foible assistance;
Mais l'obstacle léger de ces débiles cœurs
Laissoit honteusement Créuse à leurs vainqueurs:
Déja presque en leur bord elle étoit enlevée...

MÉDÉE.

Je devine la fin; mon traître l'a sauvée.

NÉRINE.

Oui, madame, et de plus Aegée est prisonnier;
Votre époux à son myrte ajoute ce laurier:
Mais apprenez comment.

MÉDÉE.

N'en dis pas davantage:
Je ne veux point savoir ce qu'a fait son courage;
Il suffit que son bras a travaillé pour nous,
Et rend une victime à mon juste courroux.
Nérine, mes douleurs auroient peu d'allégeance,
Si cet enlèvement l'ôtoit à ma vengeance:
Pour quitter son pays en est-on malheureux?
Ce n'est pas son exil, c'est sa mort que je veux;
Elle auroit trop d'honneur de n'avoir que ma peine,
Et de verser des pleurs pour être deux fois reine.
Tant d'invisibles feux enfermés dans ce don,
Que d'un titre plus vrai j'appelle ma rançon,
Produiront des effets bien plus doux à ma haine.

NÉRINE.

Par là, vous vous vengez, et sa perte est certaine:
Mais contre la fureur de son pere irrité
Où pensez-vous trouver un lieu de sûreté?

MÉDÉE.

Si la prison d'Aegée a suivi sa défaite,
Tu peux voir qu'en l'ouvrant je m'ouvre une retraite;

Et que ses fers brisés, malgré leurs attentats,
A ma protection engagent ses états.
Dépêche seulement, et cours vers ma rivale
Lui porter de ma part cette robe fatale :
Mene-lui mes enfants, et fais-les, si tu peux,
Présenter par leur pere à l'objet de ses vœux.

NÉRINE.

Mais, madame, porter cette robe empestée,
Que de tant de poisons vous avez infectée,
C'est pour votre Nérine un trop funeste emploi ;
Avant que sur Créuse ils agiroient sur moi.

MÉDÉE.

Ne crains pas leur vertu, mon charme la modere,
Et lui défend d'agir que sur elle et son pere ;
Pour un si grand effet, prends un cœur plus hardi,
Et, sans me repliquer, fais ce que je te di.

SCENE III.

CRÉON, POLLUX, SOLDATS.

CRÉON.

Nous devons bien chérir cette valeur parfaite
Qui de nos ravisseurs nous donne la défaite.
Invincible héros, c'est à votre secours
Que je dois désormais le bonheur de mes jours ;
C'est vous seul aujourd'hui, dont la main vengeresse
Rend à Créon sa fille, à Jason sa maîtresse,
Met Aegée en prison, et son orgueil à bas,
Et fait mordre la terre à ses meilleurs soldats.

POLLUX.

Grand roi, l'heureux succès de cette délivrance
Vous est beaucoup mieux dû qu'à mon peu de vaillance.
C'est vous seul et Jason, dont les bras indomtés
Portoient avec effroi la mort de tous côtés;
Pareils à deux lions, dont l'ardente furie
Dépeuple en un moment toute une bergerie.
L'exemple glorieux de vos faits plus qu'humains
Echauffoit mon courage, et conduisoit mes mains:
J'ai suivi, mais de loin, des actions si belles,
Qui laissoient à mon bras tant d'illustres modeles.
Pourroit-on reculer en combattant sous vous,
Et n'avoir point de cœur à seconder vos coups?

CRÉON.

Votre valeur, qui souffre en cette repartie,
Ote toute croyance à votre modestie:
Mais, puisque le refus d'un honneur mérité
N'est pas un petit trait de générosité,
Je vous laisse en jouir. Auteur de la victoire,
Ainsi qu'il vous plaira, départez-en la gloire;
Comme elle est votre bien, vous pouvez la donner.
Que prudemment les dieux savent tout ordonner!
Voyez, brave guerrier, comme votre arrivée
Au jour de nos malheurs se trouve réservée,
Et qu'au point que le sort osoit nous menacer,
Ils nous ont envoyé de quoi le terrasser.
Digne sang de leur roi, demi-dieu magnanime,
Dont la vertu ne peut recevoir trop d'estime,

Qu'avons-nous plus à craindre, et quel destin jaloux,
Tant que nous vous aurons, s'osera prendre à nous?

POLLUX.

Appréhendez pourtant, grand prince.

CRÉON.

Et quoi?

POLLUX.

Médée,
Qui par vous de son lit se voit dépossédée.
Je crains qu'il ne vous soit mal-aisé d'empêcher
Qu'un gendre malheureux ne vous coûte bien cher.
Après l'assassinat d'un monarque et d'un frere,
Peut-il être de sang qu'elle épargne ou révere?
Accoutumée au meurtre, et savante en poison,
Voyez ce qu'elle a fait pour acquérir Jason;
Et ne présumez pas, quoi que Jason vous die,
Que pour le conserver elle soit moins hardie.

CRÉON.

C'est de quoi mon esprit n'est plus inquiété;
Par son bannissement j'ai fait ma sûreté;
Elle n'a que fureur et que vengeance en l'ame:
Mais, en si peu de temps, que peut faire une femme?
Je n'ai prescrit qu'un jour de terme à son départ.

POLLUX.

C'est peu pour une femme, et beaucoup pour son art:
Sur le pouvoir humain ne réglez pas ses charmes.

CRÉON.

Quelque puissants qu'ils soient, je n'en ai point d'alarmes;

Et quand bien ce délai devroit tout hasarder,
Ma parole est donnée, et je la veux garder.

SCENE IV.

CRÉON, POLLUX, CLEONE.

CRÉON.

Que font nos deux amants, Cléone?

CLÉONE.

La princesse,
Seigneur, près de Jason reprend son alégresse;
Et ce qui sert beaucoup à son contentement,
C'est de voir que Médée est sans ressentiment.

CRÉON.

Et quel dieu si propice a calmé son courage?

CLÉONE.

Jason, et ses enfants qu'elle vous laisse en gage.
La grace que pour eux Créuse obtient de vous
A calmé les transports de son esprit jaloux.
Le plus riche présent qui fût en sa puissance
A ses remercîments joint sa reconnoissance.
Sa robe sans pareille, et sur qui nous voyons
Du soleil son aïeul briller mille rayons,
Que la princesse même avoit tant souhaitée,
Par ces petits héros lui vient d'être apportée,
Et fait voir clairement les merveilleux effets
Qu'en un cœur irrité produisent les bienfaits.

CRÉON.

Eh bien, qu'en dites-vous? Qu'avons-nous plus à craindre?

POLLUX.

Si vous ne craignez rien, que je vous trouve à plaindre!

CRÉON.

Un si rare présent montre un esprit remis.

POLLUX.

J'eus toujours pour suspects les dons des ennemis;
Ils font assez souvent ce que n'ont pu leurs armes.
Je connois de Médée et l'esprit, et les charmes,
Et veux bien m'exposer au plus cruel trépas,
Si ce rare présent n'est un mortel appas.

CRÉON.

Ses enfants si chéris, qui nous servent d'ôtages,
Nous peuvent-ils laisser quelque sorte d'ombrages?

POLLUX.

Peut-être que contre eux s'étend sa trahison,
Qu'elle ne les prend plus que pour ceux de Jason,
Et qu'elle s'imagine, en haine de leur pere,
Que, n'étant plus sa femme, elle n'est plus leur mere.
Renvoyez-lui, seigneur, ce don pernicieux,
Et ne vous chargez point d'un poison précieux.

CLÉONE.

Madame cependant en est toute ravie,
Et de s'en voir parée elle brûle d'envie.

POLLUX.

Où le péril égale et passe le plaisir,
Il faut se faire force, et vaincre son desir.

Jason dans son amour a trop de complaisance
De souffrir qu'un tel don s'accepte en sa présence.

CRÉON.

Sans rien mettre au hasard, je saurai dextrement
Accorder vos soupçons et son contentement.
Nous verrons dès ce soir sur une criminelle,
Si ce présent nous cache une embûche mortelle.
Nise, pour ses forfaits destinée à mourir,
Ne peut par cette épreuve injustement périr;
Heureuse, si sa mort nous rendoit ce service,
De nous en découvrir le funeste artifice!
Allons-y de ce pas, et ne consumons plus
De temps ni de discours en débats superflus.

SCENE V.

AEGÉE, *en prison.*

Demeure affreuse des coupables,
Lieux maudits, funeste séjour,
Dont jamais avant mon amour
Les sceptres n'ont été capables,
Redoublez puissamment votre mortel effroi,
Et joignez à mes maux une si vive atteinte,
Que mon ame chassée; ou s'enfuyant de crainte,
Dérobe à mes vainqueurs le supplice d'un roi.

Le triste bonheur où j'aspire!
Je ne veux que hâter ma mort,

Et n'accuse mon mauvais sort
Que de souffrir que je respire.
Puisqu'il me faut mourir, que je meure à mon choix;
Le coup m'en sera doux, s'il est sans infamie;
Prendre l'ordre à mourir d'une main ennemie,
C'est mourir, pour un roi, beaucoup plus d'une fois.

Malheureux prince, on te méprise
Quand tu t'arrêtes à servir:
Si tu t'efforces de ravir,
Ta prison suit ton entreprise.
Ton amour qu'on dédaigne, et ton vain attentat,
D'un éternel affront vont souiller ta mémoire;
L'un t'a déja coûté ton repos et ta gloire,
L'autre te va coûter ta vie et ton état.

Destin, qui punis mon audace,
Tu n'as que de justes rigueurs;
Et s'il est d'assez tendres cœurs
Pour compatir à ma disgrace,
Mon feu de leur tendresse étouffe la moitié,
Puisqu'à bien comparer mes fers avec ma flamme,
Un vieillard amoureux mérite plus de blâme,
Qu'un monarque en prison n'est digne de pitié.

Cruel auteur de ma misere,
Peste des cœurs, tyran des rois,
Dont les impérieuses lois

N'épargnent pas même ta mere,
Amour, contre Jason tourne ton trait fatal;
Au pouvoir de tes dards je remets ma vengeance:
Atterre son orgueil, et montre ta puissance
A perdre également l'un et l'autre rival.

Qu'une implacable jalousie
Suive son nuptial flambeau;
Que sans cesse un objet nouveau
S'empare de sa fantaisie;
Que Corinthe à sa vue accepte un autre roi;
Qu'il puisse voir sa race à ses yeux égorgée;
Et, pour dernier malheur, qu'il ait le sort d'Aegée,
Et devienne à mon âge amoureux comme moi !

Mais d'où vient ce bruit sourd? quelle pâle lumiere
Dissipe ces horreurs et frappe ma paupiere?

SCENE VI.

MÉDÉE, AEGÉE.

AEGÉE.

Mortel, qui que tu sois, détourne ici tes pas,
Et, de grace, m'apprends l'arrêt de mon trépas,
L'heure, le lieu, le genre; et, si ton cœur sensible
A la compassion peut se rendre accessible,
Donne-moi les moyens d'un généreux effort
Qui des mains des bourreaux affranchisse ma mort.

MÉDÉE.

Je viens l'en affranchir. Ne craignez plus, grand prince;
Ne pensez qu'à revoir votre chere province.
(*Elle donne un coup de baguette sur la porte de la prison, qui s'ouvre aussitôt; et, en ayant tiré Aegée, elle en donne encore un sur ses fers, qui tombent.*)
Ni grilles ni verroux ne tiennent contre moi.
Cessez, indignes fers, de captiver un roi;
Est-ce à vous à presser les bras d'un tel monarque?
Et vous, reconnoissez Médée à cette marque,
Et fuyez un tyran dont le forcénement
Joindroit votre supplice à mon bannissement;
Avec la liberté reprenez le courage.

AEGÉE.

Je les reprens tous deux pour vous en faire hommage,
Princesse, de qui l'art propice aux malheureux
Oppose un tel miracle à mon sort rigoureux:
Disposez de ma vie, et du sceptre d'Athenes;
Je dois et l'un et l'autre à qui brise mes chaînes.
Si votre heureux secours me tire de danger,
Je ne veux en sortir qu'afin de vous venger;
Et si je puis jamais avec votre assistance
Arriver jusqu'aux lieux de mon obéissance,
Vous me verrez, suivi de mille bataillons,
Sur ces murs renversés planter mes pavillons,
Punir leur traître roi de vous avoir bannie,

Dedans le sang des siens noyer sa tyrannie,
Et remettre en vos mains et Créuse et Jason,
Pour venger votre exil plutôt que ma prison.

MÉDÉE.

Je veux une vengeance et plus haute et plus prompte;
Ne l'entreprenez pas, votre offre me fait honte:
Emprunter du secours d'aucun pouvoir humain
D'un reproche éternel diffameroit ma main.
En est-il, après tout, aucun qui ne me cede?
Qui force la nature a-t-il besoin qu'on l'aide?
Laissez-moi le souci de venger mes ennuis,
Et, par ce que j'ai fait, jugez ce que je puis.
L'ordre en est tout donné, n'en soyez point en peine:
C'est demain que mon art fait triompher ma haine;
Demain je suis Médée, et je tire raison
De mon bannissement et de votre prison.

AEGÉE.

Quoi! madame, faut-il que mon peu de puissance
Empêche les devoirs de ma reconnoissance?
Mon sceptre ne peut-il être employé pour vous?
Et vous serai-je ingrat autant que votre époux?

MÉDÉE.

Si je vous ai servi, tout ce que j'en souhaite,
C'est de trouver chez vous une sûre retraite,
Où de mes ennemis menace ni présents
Ne puissent plus troubler le repos de mes ans.
Non pas que je les craigne; eux et toute la terre

A leur confusion me livreroient la guerre;
Mais je hais ce désordre, et n'aime pas à voir
Qu'il me faille pour vivre user de mon savoir.

AEGÉE.

L'honneur de recevoir une si grande hôtesse
De mes malheurs passés efface la tristesse.
Disposez d'un pays qui vivra sous vos lois,
Si vous l'aimez assez pour lui donner des rois;
Si mes ans ne vous font mépriser ma personne,
Vous y partagerez mon lit et ma couronne:
Sinon, sur mes sujets faites état d'avoir,
Ainsi que sur moi-même, un absolu pouvoir.
Allons, madame, allons; et par votre conduite
Faites la sûreté que demande ma fuite.

MÉDÉE.

Ma vengeance n'auroit qu'un succès imparfait:
Je ne me venge pas, si je n'en vois l'effet;
Je dois à mon courroux l'heur d'un si doux spectacle.
Allez, prince; et sans moi ne craignez point d'obstacle;
Je vous suivrai demain par un chemin nouveau.
Pour votre sûreté conservez cet anneau;
Sa secrete vertu, qui vous fait invisible,
Rendra votre départ de tous côtés paisible.
Ici, pour empêcher l'alarme que le bruit
De votre délivrance auroit bientôt produit,
Un fantôme pareil et de taille et de face,
Tandis que vous fuirez, remplira votre place.

Partez sans plus tarder, prince chéri des dieux,
Et quittez pour jamais ces détestables lieux.

AEGÉE.

J'obéis sans réplique, et je pars sans remise.
Puisse d'un prompt succès votre grande entreprise
Combler nos ennemis d'un mortel désespoir,
Et me donner bientôt le bien de vous revoir!

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MÉDÉE, THEUDAS.

THEUDAS, *sans voir Médée.*

Ah, déplorable prince! ah, fortune cruelle!
Que je porte à Jason une triste nouvelle!

MÉDÉE, *lui donnant un coup de baguette qui le fait demeurer immobile.*

Arrête, misérable, et m'apprends quel effet
A produit chez le roi le présent que j'ai fait.

THEUDAS.

Dieux! je suis dans les fers d'une invisible chaîne!

MÉDÉE.

Dépêche, ou ces longueurs t'attireront ma haine.

THEUDAS.

Apprenez donc l'effet le plus prodigieux
Que jamais la vengeance ait offert à nos yeux.
Votre robe a fait peur, et sur Nise éprouvée,
En dépit des soupçons, sans péril s'est trouvée;
Et cette épreuve a su si bien les assurer,

Qu'incontinent Créuse a voulu s'en parer.
Mais cette infortunée à peine l'a vêtue,
Qu'elle sent aussitôt une ardeur qui la tue;
Un feu subtil s'allume, et ses brandons épars
Sur votre don fatal courent de toutes parts;
Et Cléone, et le roi s'y jettent pour l'éteindre:
Mais, ô nouveau sujet de pleurer et de plaindre!
Ce feu saisit le roi, ce prince en un moment
Se trouve enveloppé du même embrasement.

MÉDÉE.

Courage; enfin il faut que l'un et l'autre meure.

THEUDAS.

La flamme disparoît, mais l'ardeur leur demeure;
Et leurs habits charmés, malgré nos vains efforts,
Sont des brasiers secrets attachés à leurs corps;
Qui veut les dépouiller lui-même les déchire,
Et ce nouveau secours est un nouveau martyre.

MÉDÉE.

Que dit mon déloyal? que fait-il là-dedans?

THEUDAS.

Jason, sans rien savoir de tous ces accidents,
S'acquitte des devoirs d'une amitié civile
A conduire Pollux hors des murs de la ville,
Qui va se rendre en hâte aux noces de sa sœur,
Dont bientôt Ménélas doit être possesseur;
Et j'allois lui porter ce funeste message.

MÉDÉE, *lui donnant un autre coup de baguette.*

Va, tu peux maintenant achever ton voyage.

SCENE II.

MÉDÉE.

Est-ce assez, ma vengeance, est-ce assez de deux morts?
Consulte avec loisir tes plus ardents transports.
Des bras de mon perfide arracher une femme,
Est-ce pour assouvir les fureurs de mon ame?
Que n'a-t-elle déja des enfants de Jason,
Sur qui plus pleinement venger sa trahison?
Suppléons-y des miens; immolons avec joie
Ceux qu'à me dire adieu Créuse me renvoie:
Nature, je le puis sans violer ta loi;
Ils viennent de sa part, et ne sont plus à moi:
Mais ils sont innocents; aussi l'étoit mon frere:
Ils sont trop criminels d'avoir Jason pour pere;
Il faut que leur trépas redouble son tourment;
Il faut qu'il souffre en pere aussi-bien qu'en amant.
Mais quoi! j'ai beau contre eux animer mon audace,
La pitié la combat, et se met en sa place;
Puis, cédant tout-à-coup la place à ma fureur,
J'adore les projets qui me faisoient horreur:
De l'amour aussitôt je passe à la colere,
Des sentiments de femme aux tendresses de mere.
Cessez dorénavant, pensers irrésolus,
D'épargner des enfants que je ne verrai plus.
Chers fruits de mon amour, si je vous ai fait naître,
Ce n'est pas seulement pour caresser un traître:

Il me privé de vous, et je l'en vais priver.
Mais ma pitié renaît, et revient me braver;
Je n'exécute rien, et mon ame éperdue
Entre deux passions demeure suspendue.
N'en délibérons plus, mon bras en résoudra.
Je vous perds, mes enfants; mais Jason vous perdra;
Il ne vous verra plus.... Créon sort tout en rage;
Allons à son trépas joindre ce triste ouvrage.

SCENE III.

CRÉON, DOMESTIQUES.

CRÉON.

Loin de me soulager, vous croissez mes tourments;
Le poison à mon corps unit mes vêtements;
Et ma peau, qu'avec eux votre secours m'arrache,
Pour suivre votre main de mes os se détache.
Voyez comme mon sang en coule à gros ruisseaux;
Ne me déchirez plus, officieux bourreaux;
Votre pitié pour moi s'est assez hasardée;
Fuyez, ou ma fureur vous prendra pour Médée.
C'est avancer ma mort que de me secourir;
Je ne veux que moi-même à m'aider à mourir.
Quoi! vous continuez, canailles infideles!
Plus je vous le défends, plus vous m'êtes rebelles!
Traîtres, vous sentirez encor ce que je puis;
Je serai votre roi tout mourant que je suis;
Si mes commandements ont trop peu d'efficace,

Ma rage pour le moins me fera faire place:
Il faut ainsi payer votre cruel secours.
(*Il se défait d'eux, et les chasse à coups d'épée.*)

SCENE IV.

CRÉON, CRÉUSE, CLEONE.

CRÉUSE.

Où fuyez-vous de moi, cher auteur de mes jours?
Fuyez-vous l'innocente et malheureuse source
D'où prennent tant de maux leur effroyable course?
Ce feu qui me consume et dehors et dedans
Vous venge-t-il trop peu de mes vœux imprudents?
Je ne puis excuser mon indiscrete envie,
Qui donne le trépas à qui je dois la vie:
Mais soyez satisfait des rigueurs de mon sort,
Et cessez d'ajouter votre haine à ma mort.
L'ardeur qui me dévore, et que j'ai méritée,
Surpasse en cruauté l'aigle de Prométhée;
Et je crois qu'Ixion, au choix des châtiments,
Préféreroit sa roue à mes embrasements.

CRÉON.

Si ton jeune desir eut beaucoup d'imprudence,
Ma fille, j'y devois opposer ma défense.
Je n'impute qu'à moi l'excès de mes malheurs,
Et j'ai part en ta faute ainsi qu'en tes douleurs.
Si j'ai quelque regret, ce n'est pas à ma vie,
Que le déclin des ans m'auroit bientôt ravie:

La jeunesse des tiens, si beaux, si florissants,
Me porte au fond du cœur des coups bien plus pressants.
Ma fille, c'est donc là ce royal hyménée
Dont nous pensions toucher la pompeuse journée!
La parque impitoyable en éteint le flambeau,
Et pour lit nuptial il te faut un tombeau!
Ah! rage, désespoir, destins, feux, poisons, charmes,
Tournez tous contre moi vos plus cruelles armes;
S'il faut vous assouvir par la mort de deux rois,
Faites en ma faveur que je meure deux fois,
Pourvu que mes deux morts emportent cette grace
De laisser ma couronne à mon unique race,
Et cet espoir si doux, qui m'a toujours flatté,
De revivre à jamais en sa postérité.

CRÉUSE.

Cléone, soutenez, je chancele, je tombe;
Mon reste de vigueur sous mes douleurs succombe;
Je sens que je n'ai plus à souffrir qu'un moment.
Ne me refusez pas ce triste allégement,
Seigneur; et si pour moi quelque amour vous demeure,
Entre vos bras mourants permettez que je meure.
Mes pleurs arroseront vos mortels déplaisirs;
Je mêlerai leurs eaux à vos brûlants soupirs.
Ah! je brûle, je meurs, je ne suis plus que flamme;
De grace, hâtez-vous de recevoir mon ame.
Quoi! vous vous éloignez!

CRÉON.

Oui. Je ne verrai pas,

Comme un lâche témoin, ton indigne trépas:
Il faut, ma fille, il faut que ma main me délivre
De l'infâme regret de t'avoir pu survivre.
Invisible ennemi, sors avecque mon sang.
(*Il se tue avec un poignard.*)

CRÉUSE.

Courez à lui, Cléone; il se perce le flanc.

CRÉON.

Retourne; c'en est fait. Ma fille, adieu; j'expire,
Et ce dernier soupir met fin à mon martyre:.
Je laisse à ton Jason le soin de nous venger.

CRÉUSE.

Vain et triste confort! soulagement léger!
Mon pere...

CLÉONE.

Il ne vit plus, sa grande ame est partie.

CRÉUSE.

Donnez donc à la mienne une même sortie;
Apportez-moi ce fer qui de ses maux vainqueur
Est déja si savant à traverser le cœur.
Ah! je sens fers, et feux, et poison, tout ensemble;
Ce que souffroit mon pere à mes peines s'assemble.
Hélas! que de douceurs auroit un prompt trépas!
Dépêchez-vous, Cléone, aidez mon foible bras.

CLÉONE.

Ne désespérez point: les dieux, plus pitoyables,
A nos justes clameurs se rendront exorables,
Et vous conserveront, en dépit du poison,

Et pour reine à Corinthe, et pour femme à Jason.
Il arrive, et, surpris, il change de visage;
Je lis dans sa pâleur une secrete rage,
Et son étonnement va passer en fureur.

SCENE V.

JASON, CRÉUSE, CLÉONE, THEUDAS.

JASON.

Que vois-je ici, grands dieux! quel spectacle d'horreur!
Où que puissent mes yeux porter ma vue errante,
Je vois ou Créon mort, ou Créuse mourante.
Ne t'en va pas, belle ame, attends encore un peu,
Et le sang de Médée éteindra tout ce feu;
Prends le triste plaisir de voir punir son crime,
De te voir immoler cette infâme victime;
Et que ce scorpion sur la plaie écrasé
Fournisse le remede au mal qu'il a causé.

CRÉUSE.

Il n'en faut point chercher au poison qui me tue;
Laisse-moi le bonheur d'expirer à ta vue,
Souffre que j'en jouisse en ce dernier moment:
Mon trépas fera place à ton ressentiment;
Le mien cede à l'ardeur dont je suis possédée;
J'aime mieux voir Jason que la mort de Médée.
Approche, cher amant, et retiens ces transports,
Mais garde de toucher ce misérable corps;
Ce brasier, que le charme ou répand ou modere,
A négligé Cléone, et dévoré mon pere:

Au gré de ma rivale il est contagieux.
Jason, ce m'est assez de mourir à tes yeux:
Empeche les plaisirs qu'elle attend de ta peine;
N'attire point ces feux esclaves de sa haine.
Ah, quel âpre tourment! quels douloureux abois!
Et que je sens de morts sans mourir une fois!

JASON.

Quoi! vous m'estimez donc si lâche que de vivre?
Et de si beaux chemins sont ouverts pour vous suivre!
Ma reine, si l'hymen n'a pu joindre nos corps,
Nous joindrons nos esprits, nous joindrons nos deux morts;
Et l'on verra Caron passer chez Rhadamante,
Dans une même barque, et l'amant et l'amante.
Hélas! vous recevez, par ce présent charmé,
Le déplorable prix de m'avoir trop aimé,
Et puisque cette robe a causé votre perte,
Je dois être puni de vous l'avoir offerte.
Quoi! ce poison m'épargne, et ces feux impuissants
Refusent de finir les douleurs que je sens!
Il faut donc que je vive, et vous m'êtes ravie!
Justes dieux! quel forfait me condamne à la vie?
Est-il quelque tourment plus grand pour mon amour
Que de la voir mourir, et de souffrir le jour?
Non, non; si par ces feux mon attente est trompée,
J'ai de quoi m'affranchir au bout de mon épée;
Et l'exemple du roi, de sa main transpercé,
Qui nage dans les flots du sang qu'il a versé,
Instruit suffisamment un généreux courage

Des moyens de braver le destin qui l'outrage.

CRÉUSE.

Si Créuse eut jamais sur toi quelque pouvoir,
Ne t'abandonne point aux coups du désespoir.
Vis pour sauver ton nom de cette ignominie;
Que Créuse soit morte, et Médée impunie;
Vis pour garder le mien en ton cœur affligé,
Et du moins ne meurs point que tu ne sois vengé.
Adieu: donne la main; que, malgré ta jalouse,
J'emporte chez Pluton le nom de ton épouse.
Ah, douleurs! C'en est fait, je meurs à cette fois,
Et perds en ce moment la vie avec la voix.
Si tu m'aimes...

JASON.

Ce mot lui coupe la parole;
Et je ne suivrai pas son ame qui s'envole!
Mon esprit, retenu par ses commandements,
Réserve encor ma vie à de pires tourments!
Pardonne, chere épouse, à mon obéissance;
Mon déplaisir mortel défere à ta puissance,
Et de mes jours maudits tout prêt de triompher,
De peur de te déplaire, il n'ose m'étouffer.
Ne perdons point de temps, courons chez la sorciere
Délivrer par sa mort mon ame prisonniere.
Vous autres, cependant, enlevez ces deux corps:
Contre tous ses démons mes bras sont assez forts;
Et la part que votre aide auroit en ma vengeance
Ne m'en permettroit pas une entiere allégeance.

Préparez seulement des gênes, des bourreaux;
Devenez inventifs en supplices nouveaux,
Qui la fassent mourir tant de fois sur leur tombe
Que son coupable sang leur vaille une hécatombe;
Et si cette victime, en mourant mille fois,
N'appaise point encor les mânes de deux rois,
Je serai la seconde; et mon esprit fidele
Ira gêner là-bas son amé criminelle,
Ira faire assembler pour sa punition
Les peines de Titye à celles d'Ixion.

(*On emporte les corps de Créon et de Créuse.*)

SCENE VI.

JASON.

Mais leur puis-je imputer ma mort en sacrifice?
Elle m'est un plaisir, et non pas un supplice.
Mourir, c'est seulement auprès d'eux me ranger,
C'est rejoindre Créuse, et non pas la venger.
Instruments des fureurs d'une mere insensée,
Indignes rejetons de mon amour passée,
Quel malheureux destin vous avoit réservés
A porter le trépas à qui vous a sauvés?
C'est vous, petits ingrats, que, malgré la nature,
Il me faut immoler dessus leur sépulture.
Que la sorciere en vous commence de souffrir;
Que son premier tourment soit de vous voir mourir.
Toutefois qu'ont-ils fait qu'obéir à leur mere?

SCENE VII.

MÉDÉE, JASON.

MÉDÉE, *sur un balcon.*

Lâche, ton désespoir encore en délibere?
Leve les yeux, perfide, et reconnois ce bras
Qui t'a déja vengé de ces petits ingrats;
Ce poignard que tu vois vient de chasser leurs ames,
Et noyer dans leur sang les restes de nos flammes.
Heureux pere et mari, ma fuite et leur tombeau
Laissent la place vuide à ton hymen nouveau.
Réjouis-t'en, Jason, va posséder Créuse:
Tu n'auras plus ici personne qui t'accuse;
Ces gages de nos feux ne feront plus pour moi
Des reproches secrets à ton manque de foi.

JASON.

Horreur de la nature, exécrable tigresse!

MÉDÉE.

Va, bienheureux amant, cajoler ta maîtresse;
A cet objet si cher tu dois tous tes discours;
Parler encore à moi, c'est trahir tes amours.
Va lui, va lui conter tes rares aventures,
Et contre mes effets ne combats point d'injures.

JASON.

Quoi! tu m'oses braver, et ta brutalité
Pense encore échapper à mon bras irrité?
Tu redoubles ta peine avec cette insolence.

MÉDÉE.

Et que peut contre moi ta débile vaillance?
Mon art faisoit ta force, et tes exploits guerriers
Tiennent de mon secours ce qu'ils ont de lauriers.

JASON.

Ah! c'est trop en souffrir; il faut qu'un prompt supplice
De tant de cruautés à la fin te punisse.
Sus, sus, brisons la porte, enfonçons la maison;
Que des bourreaux soudain m'en fassent la raison.
Ta tête répondra de tant de barbaries.

MÉDÉE, *en l'air dans un char tiré par deux dragons.*

Que sert de t'emporter à ces vaines furies?
Épargne, cher époux, des efforts que tu perds;
Vois les chemins de l'air qui me sont tous ouverts;
C'est par là que je fuis et que je t'abandonne
Pour courir à l'exil que ton change m'ordonne.
Suis-moi, Jason, et trouve en ces lieux désolés
Des postillons pareils à mes dragons ailés.
Enfin je n'ai pas mal employé la journée
Que la bonté du roi de grace m'a donnée;
Mes desirs sont contents. Mon pere et mon pays,
Je ne me repens plus de vous avoir trahis;
Avec cette douceur j'en accepte le blâme.
Adieu, parjure: apprends à connoître ta femme;
Souviens-toi de sa fuite, et songe une autre fois
Lequel est plus à craindre ou d'elle ou de deux rois.

SCENE VIII.

JASON.

Ô dieux! ce char volant, disparu dans la nue,
La dérobe à sa peine, aussi bien qu'à ma vue;
Et son impunité triomphe arrogamment
Des projets avortés de mon ressentiment.
Créuse, enfants, Médée, amour, haine, vengeance,
Où dois-je désormais chercher quelque allégeance?
Où suivre l'inhumaine, et dessous quels climats
Porter les châtiments de tant d'assassinats?
Va, furie exécrable, en quelque coin de terre
Que t'emporte ton char, j'y porterai la guerre:
J'apprendrai ton séjour de tes sanglants effets,
Et te suivrai par-tout au bruit de tes forfaits.
Mais que me servira cette vaine poursuite
Si l'air est un chemin toujours libre à ta fuite,
Si toujours tes dragons sont prêts à t'enlever,
Si toujours tes forfaits ont de quoi me braver?
Malheureux, ne perds point contre une telle audace
De ta juste fureur l'impuissante menace;
Ne cours point à ta honte, et fuis l'occasion
D'accroître sa victoire et ta confusion.
Misérable! perfide! ainsi donc ta foiblesse
Épargne la sorciere, et trahit ta princesse!
Est-ce là le pouvoir qu'ont sur toi ses desirs,
Et ton obéissance à ses derniers soupirs?

Venge-toi, pauvre amant, Créuse le commande;
Ne lui refuse point un sang qu'elle demande;
Écoute les accents de sa mourante voix,
Et vole sans rien craindre à ce que tu lui dois.
A qui sait bien aimer il n'est rien d'impossible.
Eusses-tu pour retraite un roc inaccessible,
Tigresse, tu mourras; et, malgré ton savoir,
Mon amour te verra soumise à son pouvoir;
Mes yeux se repaîtront des horreurs de ta peine:
Ainsi le veut Créuse, ainsi le veut ma haine.
Mais quoi! je vous écoute, impuissantes chaleurs!
Allez, n'ajoutez plus de comble à mes malheurs.
Entreprendre une mort que le ciel s'est gardée,
C'est préparer encore un triomphe à Médée.
Tourne avec plus d'effet sur toi-même ton bras,
Et punis-toi, Jason, de ne la punir pas.
Vains transports, où sans fruit mon désespoir s'amuse!
Cessez de m'empêcher de rejoindre Créuse.
Ma reine, ta belle ame, en partant de ces lieux,
Ma laissé la vengeance, et je la laisse aux dieux;
Eux seuls, dont le pouvoir égale la justice,
Peuvent de la sorciere achever le supplice.
Trouve-le bon, chere ombre, et pardonne à mes feux
Si je vais te revoir plutôt que tu ne veux.

(*Il se tue.*)

FIN DE MÉDÉE.

REMARQUES

DE VOLTAIRE

SUR MÉDÉE,

ET NOTES DE L'ÉDITEUR SUR CES REMARQUES.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A MONSIEUR P. T. N. G., *page* 207.

Je vous donne Médée toute méchante qu'elle est, etc.

Je n'ai pu découvrir qui est ce monsieur P. T. N. G. à qui Corneille dédie Médée. Mais il est assez utile de voir que l'auteur condamne lui-même son ouvrage.

Cette dédicace est faite plusieurs années après la représentation. Il était alors assez grand pour avouer qu'il ne l'avait pas toujours été.

Page 208, *ligne* 10. Dans la portraiture, il n'est pas question si un visage est beau, mais s'il ressemble.

Portraiture est un mot suranné, et c'est dommage; il est nécessaire : *portraiture* signifie l'art de faire ressembler; on emploie aujourd'hui *portrait* pour exprimer l'art et la chose. *Portraire* est encore un mot nécessaire que nous avons abandonné.

Page 208, *ligne* 12. Et, dans la poésie, il ne faut pas considérer si les mœurs sont vertueuses, mais si elles sont pareilles à celles de la personne qu'elle introduit.

Il faut sur-tout qu'elles soient intéressantes; c'est là le premier devoir. Des jeunes gens, dont le goût n'était point encore formé, et qui n'avaient qu'une connaissance confuse du théâtre et de l'art des vers, se sont souvent étonnés du peu de succès de la tragédie d'Atrée. Ils ont cru que la délicatesse de nos dames s'effrayait trop de voir présenter à Thyeste une coupe remplie du sang de son fils. Ils se sont trompés. Ce sang, qu'on ne voyait pas, ne pouvait effaroucher les yeux; et l'action de Cléopâtre, dans Rodogune, est plus criminelle et plus atroce que celle d'Atrée: cependant on la voit avec un plaisir mêlé d'horreur. Le grand défaut d'Atrée est qu'on ne peut s'intéresser à la vengeance raffinée d'une injure faite il y a vingt ans. On peut exercer une vengeance exécrable dans les premiers mouvements d'une juste colere; mais élever le fils d'un adultere, sous le nom de son propre fils, pour le faire manger en ragoût à son véritable pere, quand cet enfant sera majeur, ce n'est là qu'une horreur absurde; et quand cette horreur est mise en vers obscurs, chevillés et barbares, il est impossible aux gens de goût de la supporter *. Nous ne pouvons trop souvent faire cette remarque.

---

* Il faut être juste, même en n'approuvant pas le sujet d'Atrée. Il n'est point vrai qu'Atrée éleve Plisthene, sous le nom de son fils, *pour le faire manger en ragoût, quand il sera majeur,*

Page 209, *ligne* 6. J'espere qu'elles vous satisferont encore aucunement sur le papier.

Aucunement, vieux mot, qui signifie *en quelque sorte, en partie,* et qui valait mieux que ces périphrases.

à son véritable pere. C'est travestir en burlesque un sujet tragique que de l'exposer ainsi.

Atrée éleve, à la vérité, Plisthene dans l'intention de le faire servir un jour d'instrument à sa vengeance; mais, lorsque la piece commence, il est loin de prévoir que, ce jour-là même, Thyeste sera jeté dans ses états par une tempête. Il n'est pas surprenant, il est même dans la nature des passions violentes, que la présence inattendue de Thyeste, en lui rappelant son injure, réveille tout-à-coup dans son cœur une haine qui n'étoit qu'assoupie. Alors seulement il conçoit le projet de son horrible vengeance, non pas, comme la fable le raconte, en faisant manger à Thyeste son propre fils, mais en lui présentant, comme un gage de réconciliation, une coupe pleine de son sang. Cette scene, vraiment terrible, est empruntée de la tragédie de Séneque sur le même sujet; et, loin d'en augmenter l'horreur, il faut avouer même que Crébillon l'a, en quelque sorte, adoucie. A l'égard des vers obscurs, chevillés, et barbares, que Voltaire lui reproche, quoiqu'en général le style de Crébillon manque d'élégance, de correction, et d'harmonie, ces défauts cependant sont beaucoup moins sensibles dans Atrée, que dans quelques autres de ses tragédies: il y a même de très beaux vers, et, qui plus est, des vers de génie, tels qu'on n'en trouveroit pas dans les Pélopides de Voltaire; piece qu'il fit, à la vérité, dans un âge qui ne lui permettoit plus de travailler pour le théâtre.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Vers 7. Quoi! Médée est donc morte, ami? — Non, elle vit;
Mais un objet plus beau la chasse de mon lit, etc.

Je ne ferai sur ce début qu'une seule remarque, qui pourra servir pour plusieurs autres occasions. On voit assez que c'est là le style de la comédie; on n'écrivait point alors autrement les tragédies. Les bornes qui distinguent la familiarité bourgeoise, et la noble simplicité, n'étaient point encore posées. Corneille fut le premier qui eut de l'élevation dans le style, comme dans les sentiments. On en voit déja plusieurs exemples dans cette piece. Il y a de la justice à lui tenir compte du sublime qu'on y trouve quelquefois, et à n'accuser que son siecle de ce style comique, négligé, et vicieux, qui déshonorait la scene tragique. Je n'insiste point sur la *meilleure saison*, sur les *mille et mille malheurs*, sur le Jason *sans conscience*, sur Créuse *possédée autant vaut*, sur une flamme *accommodée au bien des affaires*. C'était le malheureux style d'une nation qui ne savait pas encore parler. Et cela même fait voir quelle obligation nous avons au grand Corneille de s'être tiré dans ses beaux morceaux de cette fange où son siecle l'avait plongé, et d'avoir seul appris à ses contemporains l'art, si long-temps inconnu, de bien penser et de bien s'exprimer.

Vers 35. Et depuis, à Colchos, que fit votre Jason,
Que cajoler Médée, et gagner la toison,

On doit dire ici un mot de cette fameuse toison d'or. La Colchide, pays de Médée, est la Mingrélie, pays barbare, toujours habité par des barbares, où l'on pouvait faire un commerce de fourrures assez avantageux. Les Grecs entreprirent ce voyage par le passage du Pont-Euxin, qui est très périlleux; et ce péril donna de la célébrité à l'entreprise : c'est là l'origine de toutes ces fables absurdes qui eurent cours dans l'Occident. Il n'y avait alors d'autres histoires que des fables.

Vers 43. Et j'ai trouvé l'adresse, en lui faisant la cour,
De relever mon sort sur les ailes d'amour.

Ce vers est un exemple de ce mauvais goût qui régnait alors chez toutes les nations de l'Europe. Les métaphores outrées, les comparaisons fausses, étaient les seuls ornements qu'on employât; on croyait avoir surpassé Virgile et le Tasse, quand on faisait voler un sort sur les ailes de l'amour. Driden comparait Antoine à un aigle qui portait sur ses ailes un roitelet, lequel alors s'élevait au-dessus de l'aigle; et ce roitelet, c'était l'empereur Auguste. Les beautés vraies étaient par-tout ignorées. On a reproché depuis à quelques auteurs de courir après l'esprit. En effet, c'est un défaut insupportable de chercher des épigrammes, quand il faut donner de la sensibilité à ses personnages; il est ridicule de montrer ainsi l'auteur quand le héros seul doit paraître au naturel; mais ce défaut puéril était bien plus commun du temps de Corneille que du

nôtre. La piece de Clitandre, qui précéda Médée, est remplie de pointes; un amant, qui a été blessé en défendant sa maîtresse, apostrophe ses blessures, et leur dit :

Blessures, hâtez-vous d'élargir vos canaux.
Ah! pour l'être trop peu, blessures trop cruelles,
De peur de m'obliger, vous n'êtes point mortelles.

Tel était le malheureux goût de ce temps-là.

Vers 73. Les sœurs crient miracle. . . . . .

J'ai remarqué que, parmi les étrangers qui s'exercent quelquefois à faire des vers français, et parmi plusieurs provinciaux qui commencent, il s'en trouve toujours qui font *crient*, *plient*, *croient*, etc., de deux syllabes : ces mots n'en valent jamais qu'une seule, et ne peuvent être employés qu'à la fin d'un vers. Corneille fit souvent cette faute dans ses premieres pieces *, et c'est ce qui établit ce mauvais usage dans nos provinces.

Vers 87. Et l'amour paternel qui fait agir leurs bras
Croiroit commettre un crime à n'en commettre pas.

Ce morceau est imité du septieme livre des Métamorphoses :

His, ut quæque pia est hortatibus impia prima est;
Et, ne sit scelerata, facit scelus : haud tamen ictus
Ulla suos spectare potest, oculosque reflectunt.

* Nous n'avons trouvé dans tout Corneille que cinq ou six exemples de cette faute, et ce n'est pas dans ses premieres pieces, mais dans le Menteur, la Suite du Menteur, et dans Don Sanche d'Arragon. Quelque choquante qu'elle fût pour une oreille délicate, cette faute n'en étoit pas une du temps de Corneille. Moliere y tombe quelquefois; et les jeunes commençants ont encore besoin d'en être avertis.

Remarquez que Corneille fut le premier qui sut transporter sur la scene française les beautés des auteurs grecs et latins.

Vers 158. . . . . Adieu : l'amour vous presse,
Et je serois marri qu'un soin officieux
Vous fît perdre pour moi des temps si précieux.

Le lecteur judicieux s'apperçoit, sans doute, combien la plupart des expressions sont impropres ou familieres dans cette scene. Nous demandons grâce pour cette premiere tragédie. Nous tâcherons de ne faire des réflexions utiles que sur les pieces qui le sont elles-mêmes par les grands exemples qu'on y trouve de tous les genres de beautés.

SCENE II.

Vers 1. Depuis que mon esprit est capable de flamme,
Jamais un trouble égal n'a confondu mon ame.

Cette scene, où Jason débute par dire que son esprit est capable de flamme, est entièrement inutile. Et ces scenes, qui ne sont que de liaison, jettent un peu de froid dans nos meilleures tragédies, qui ne sont point soutenues par le grand appareil du théâtre grec, par la magnificence des chœurs, et qui ne sont que des dialogues sur des planches.

SCENE III.

Vers 19. Vous le saurez après ; je ne veux rien pour rien.

On sent assez que ce vers est plus fait pour la farce que

pour la tragédie. Mais nous n'insistons pas sur les fautes de style et de langage.

SCENE IV.

Vers 1. Souverains protecteurs des lois de l'hyménée,
Dieux, garants de la foi que Jason m'a donnée, etc.

Voici des vers qui annoncent Corneille. Ce monologue est tout entier imité de celui de Séneque le tragique.

Dii conjugales, tuque genialis tori Lucina custos....

Rien n'est plus difficile que de traduire les vers latins et grecs en vers français rimés : on est presque toujours obligé de dire en deux lignes ce que les anciens ont dit en une. Il y a très peu de rimes dans le style noble, comme je le remarque ailleurs *; et nous avons même beaucoup de mots auxquels on ne peut rimer : aussi le

---

* Voltaire exagere trop souvent cette disette de rimes. Il y a de la foiblesse à se plaindre d'un joug que Boileau, Racine, et tous nos bons poëtes, ont porté avec tant de graces. Loin de nous plaindre de ce que l'art des vers est très difficile dans notre langue, plaignons-nous de ce qu'il n'est pas plus difficile encore : nous aurions moins de poëtes médiocres. La difficulté de la rime est très grande, sans doute; mais

Lorsqu'à la bien chercher d'abord on s'évertue,
L'esprit à la trouver aisément s'habitue;
Au joug de la raison sans peine elle fléchit,
Et, loin de la gêner, la sert et l'enrichit.

Ces beaux vers répondent à toutes les plaintes qu'on peut faire sur la prétendue disette de nos rimes.

poëte est rarement le maître de ses expressions. J'ose affirmer qu'il n'est point de langue dans laquelle la versification ait plus d'entraves.

Vers 6. Et m'aidez à venger cette commune injure,

n'appartient qu'à Corneille. Racine a imité ce vers dans Phedre :

Déesse, venge-toi ; nos causes sont pareilles.

Mais dans Corneille, il n'est qu'une beauté de poésie ; dans Racine, il est une beauté de sentiment. Ce monologue pourrait aujourd'hui paraître une amplification, une déclamation de rhétorique ; il est pourtant bien moins chargé de ce défaut que la scene de Séneque.

Vers 31. Me peut-il bien quitter après tant de bienfaits?
M'ose-t-il bien quitter après tant de forfaits? etc.

Ces vers sont dignes de la vraie tragédie, et Corneille n'en a guere fait de plus beaux. Si, au lieu d'être noyés dans un long monologue inutile, ils étaient placés dans un dialogue vif et touchant, ils feraient le plus grand effet.

Ces monologues furent très long temps à la mode. Les comédiens les faisaient ronfler avec une emphase ridicule ; ils les exigeaient des auteurs qui leur vendaient leurs pieces ; et une comédienne qui n'aurait point eu de monologue dans son rôle n'aurait pas voulu réciter. Voilà comme le théâtre, relevé par Corneille, commença parmi nous. Des farceurs ampoulés représentaient dans des jeux de paume ces mascarades rimées, qu'ils achetaient dix écus : les Athéniens en usaient autrement.

Vers 35. Quoi! mon pere trahi, les éléments forcés,
D'un frere dans la mer les membres dispersés,
Lui font-ils présumer mon audace épuisée?

Le vers de Séneque, *Adeone credit omne consumptum nefas?* paraît bien plus fort.

Vers 61. Soleil, qui vois l'affront qu'on va faire à ta race,
Donne-moi tes chevaux à conduire en ta place,

Cette priere au soleil, son pere, est encore toute de Séneque, et devait faire plus d'effet sur les peuples qui mettoient le soleil au rang des dieux, que sur nous qui n'admettons pas cette mythologie.

SCENE V.

Vers 12. Et faut-il perdre ainsi des menaces en l'air?

J'ai déja dit que je ne ferais aucune remarque sur le style de cette tragédie, qui est vicieux presque d'un bout à l'autre. J'observerai seulement ici, à propos de ces rimes *dissimuler* et *en l'air*, qu'alors on prononçait *dissimulair* pour rimer à *l'air*. J'ajouterai qu'on a été longtemps dans le préjugé, que la rime doit être pour les yeux. C'est pour cette raison qu'on faisait rimer *cher* à *bûcher**. Il est indubitable que la rime n'a été inventée que

* On doit éviter ces rimes normandes, quoiqu'on en trouve

pour l'oreille. C'est le retour des mêmes sons, ou des sons à-peu-près semblables qu'on demande, et non pas le retour des mêmes lettres. On fait rimer *abhorre*, qui a deux *rr*, avec *encore*, qui n'en a qu'une; par la même raison, *terre* peut rimer à *pere*; mais *je me hâte* ne peut rimer avec *je me flatte*, parce que *flatte* est bref, et *hâte* est long.

Vers 41. Cette lâche ennemie a peur des grands courages, etc.

Cela est imité de Séneque, et enchérit encore sur le mauvais goût de l'original : *fortuna fortes metuit, ignavos premit.* Corneille appelle la fortune *lâche.* Toutes les tragédies qui précéderent sa Médée sont remplies d'exemples de ce faux bel esprit. Ces puérilités furent si long-temps en vogue, que l'abbé Cotin, du temps même de Boileau et de Moliere, donna à la fievre l'épithete d'*ingrate*; cette ingrate de fievre qui attaquait insolemment le beau corps de mademoiselle de Guise, où elle était si bien logée.

---

quelques exemples dans nos meilleurs poëtes, et même de plus vicieuses dans Voltaire : nous ne citerons que celui-ci :

> Et du sein des buissons le moucheron léger
> Se mêle en bourdonnant aux insectes de l'air.

La rime, sans doute, a été inventée principalement pour l'oreille; mais elle ne doit pas blesser les yeux : autrement un singulier pourroit très bien rimer avec un pluriel. Il n'est pour l'oreille aucune différence entre *empire* et *conspirent.* On pourroit abuser de ce que Voltaire met souvent en principe qu'on ne doit rimer que pour l'oreille, sans y ajouter de restriction.

Vers 48. Dans un si grand revers que vous reste-t-il? — Moi,
Moi, dis-je, et c'est assez.

Ce *moi* est célebre. C'est le *Medea superest* de Séneque. Ce qui suit est encore une traduction de Séneque. Mais, dans l'original et dans la traduction, ces vers affaiblissent la grande idée que donne, *Moi, dis-je, et c'est assez.* Tout ce qui explique un grand sentiment l'énerve. On demande si le *Medea superest* est sublime? je répondrai à cette question, que ce serait en effet un sentiment sublime, si ce *moi* exprimait de la grandeur de courage. Par exemple, si, lorsque *Horatius Coclès* défendit seul un pont contre une armée, on lui eût demandé: Que vous reste-t-il? et qu'il eût répondu, *Moi*, c'eût été du véritable sublime: mais, ici, il ne signifie que le pouvoir de la magie; et, puisque Médée dispose des éléments, il n'est pas étonnant qu'elle puisse seule et sans autre secours se venger de tous ses ennemis. *

---

* Boileau, dont l'autorité en matiere de goût peut balancer celle de Voltaire, trouvoit le *moi* de Médée sublime. « Peut-on « nier, dit-il, qu'il n'y ait du sublime, et *du sublime le plus « relevé*, dans ce monosyllabe *moi?* Qu'est-ce donc qui frappe « dans ce passage, sinon la fierté audacieuse de cette magicienne, « et sa confiance dans son art? »

Nous convenons pourtant que le merveilleux de Médée rend ce sujet plus propre à l'opéra, qui est un théâtre de prestiges, qu'à la scene françoise, qui doit être un spectacle d'hommes, un spectacle d'instruction publique.

ACTE II.

SCENE II.

Vers 12. Ah! l'innocence même, et la même candeur! etc.

C'est dans la scene de Séneque, qui a servi de modele à celle-ci, qu'on trouve ce beau vers :

Si judicas, cognosce; si regnas, jube.
N'es-tu que roi? commande. Es-tu juge? examine.

C'est dommage que Corneille n'ait pas traduit ce vers; il l'aurait bien mieux rendu.

Ah! l'innocence même, et la même candeur! Quæ causa pellat innocens mulier rogat. Cette ironie est, comme on voit, de Séneque. La figure de l'ironie tient presque toujours du comique : car l'ironie n'est autre chose qu'une raillerie. L'éloquence souffre cette figure en prose. Démosthenes et Cicéron l'emploient quelquefois. Homere et Virgile n'ont pas dédaigné même de s'en servir dans l'épopée ; mais, dans la tragédie, il faut l'employer sobrement; il faut qu'elle soit nécessaire; il faut que le personnage se trouve dans des circonstances où il ne puisse s'expliquer autrement, où il soit obligé de cacher sa douleur, et de feindre d'applaudir à ce qu'il déteste.

Racine fait parler ironiquement Axiane à Taxile, quand elle lui dit :

. . . . . Approche, puissant roi,
Grand monarque de l'Inde, on parle ici de toi.

Il met aussi quelques ironies dans la bouche d'Hermione; mais, dans ses autres tragédies, il ne se sert plus de cette figure *. Remarquez, en général, que l'ironie ne convient point aux passions : elle ne peut aller au cœur; elle seche les larmes. Il y a une autre espece d'ironie qui est un retour sur soi-même, et qui exprime parfaitement l'excès du malheur. C'est ainsi qu'Oreste dit dans l'Andromaque : *Oui, je te loue, ô ciel, de ta persévérance.* C'est ainsi que Gatimozin disait au milieu des flammes : *Et moi, suis-je sur un lit de roses?* Cette figure est très noble et très tragique dans Oreste; et, dans Gatimozin, elle est sublime. Observez que toutes les scenes semblables à celle-ci sont toujours froides; il convient rarement au tragique de parler longtemps du passé. Ce poëme est *natum rebus agendis*; ce doit être une action.

Vers 133. . . . . Soldats, remettez-la chez elle.

Si Médée est une magicienne aussi puissante qu'on le dit, et que Créon même le croit, comment ne craint-il pas de l'offenser, et comment même peut-il disposer

* Il n'est pas vrai que Racine ait cessé, dans ses autres tragédies, d'employer cette figure, qui convient si bien à l'indignation, à la fierté, à la vengeance, en un mot, à toutes les passions violentes. Comment Voltaire pouvoit-il ne pas se rappeler que Racine s'en est servi en maître dans Britannicus, dans Iphigénie, dans Bajazet, et même dans Athalie? Cette réponse d'Abner à Mathan:

Eh quoi! Mathan, d'un prêtre est-ce là le langage?

n'est-elle donc pas de l'ironie la plus amere? Que dis-je? l'ironie, dans ce passage, ne s'éleve-t-elle pas jusqu'au sublime?

d'elle ? C'est là une étrange contradiction que l'antiquité grecque s'est permise. Les illusions de l'antiquité ont été adoptées par nous; les juges ont osé juger des sorciers : mais il s'étoit répandu une opinion aussi ridicule que celle de la magie même, et qui lui servait de correctif ; c'était que les magiciens perdaient tout leur pouvoir dès qu'ils étaient entre les mains de la justice. L'Arioste et le Tasse, son heureux imitateur, prirent un tour plus heureux ; ils feignirent que les enchantements pouvaient être détruits par d'autres enchantements : cela seul mettait de la vraisemblance dans ces fables, qui, par elles-mêmes, n'en ont aucune. Arioste, tout fécond qu'il était, avait appris cet art d'Homere ; il est vrai que son Alcine est prodigieusement supérieure à la Circé de l'Odyssée ; mais enfin Homere est le premier qui paraît avoir imaginé des préservatifs contre le pouvoir de la magie, et qui par là mit quelque raison dans des choses qui n'en avaient pas.

SCENE III.

Vers 5. Et le sacré respect de ma condition
En a-t-il arraché quelque soumission?

Il est bien ici question du sacré respect qu'on doit à la condition de ce Créon, qui, d'ailleurs, joue dans cette piece un rôle trop froid.

SCENE IV.

Vers 3. Nous n'avons désormais que craindre de sa part.

Nous n'avons que craindre, est un barbarisme. Cette piece en a beaucoup. Mais, encore une fois, c'est la premiere de Corneille.

Vers 25. Je voudrois pour tout autre un peu de raillerie ;
Un vieillard amoureux mérite qu'on en rie.

Ces vers montrent qu'en effet on mélait alors le comique au tragique. Ce mauvais goût était établi dans presque toute l'Europe, comme on le remarque ailleurs.

SCENE V.

Vers 24. La robe de Médée a donné dans mes yeux.

La robe de Médée, qui a donné dans les yeux de Créuse, et la description de cette robe, ne seraient pas souffertes aujourd'hui, et la réponse de Jason n'est pas moins petite que la demande.

SCENE VI.

Vers 23. Souvent je ne sais quoi, qu'on ne peut exprimer,
Nous surprend, nous emporte, et nous force d'aimer.

Voilà le germe de ces vers qu'on applaudit autrefois dans Rodogune :

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,
Dont par le doux rapport les ames assorties, etc.

C'est au lecteur judicieux à décider lequel vaut le

mieux de ces deux morceaux. Il décidera peut-être que de telles maximes sont plus convenables à la haute comédie, et que les maximes détachées ne valent pas un sentiment. Cette même idée se retrouve dans la Suite du Menteur, et elle y est mieux placée.

SCENE VII.

Aegée. Il est inutile de remarquer combien le rôle d'Aegée est froid et insipide. Une piece de théâtre est *une expérience sur le cœur humain.* Quel ressort remuera l'âme des hommes? ce ne sera pas un vieillard amoureux et méprisé qu'on met en prison, et qu'une sorciere délivre. Tout personnage principal doit inspirer un degré d'intérêt; c'est une des regles inviolables: elles sont toutes fondées sur la nature. On a déja averti qu'on ne reprend pas les fautes de détail.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Vers 1. Malheureux instrument du malheur qui nous presse,
Que j'ai pitié de toi, déplorable princesse!

C'EST ici un grand exemple de l'abus des monologues. Une suivante, qui vient parler toute seule du pouvoir de sa maîtresse, est d'un grand ridicule. Cette faute de faire dire ce qui arrivera par un acteur qui parle seul, et qu'on introduit sans raison, était très commune sur les théâtres grecs et latins : ils suivaient cet usage parce-qu'il est facile. Mais on devait dire aux Menandre, aux Aristophane, aux Plaute : Surmontez la difficulté; instruisez-nous du fait sans avoir l'air de nous instruire: amenez sur le théâtre des personnages nécessaires qui aient des raisons de se parler; qu'ils m'expliquent tout sans jamais s'adresser à moi ; que je les voie agir et dialoguer; sinon, vous êtes dans l'enfance de l'art.

SCENE II.

Vers 31. Pour montrer sans les voir son courage appaisé,
Je te dirai, Nérine, un moyen fort aisé, etc.

Convenons que ce n'est pas un trop bon moyen d'appaiser une femme et une mere que de lui arracher ses enfants, et de lui prendre ses habits. Cette invention

de comédie produit une catastrophe horrible ; mais ce contraste même d'une intrigue faible et basse, avec un dénouement épouvantable, forme une bigarrure qui révolte tous les esprits cultivés.

SCENE III.

Vers 1. Ne fuyez pas, Jason, de ces funestes lieux ;
C'est à moi d'en partir : recevez mes adieux, etc.

Cette scene est toute de Séneque.

Fugimus, Jason ; fugimus : hoc non est novum,
Mutare sedes ; causa fugiendi nova est, etc.

Ad quos remittis ? Phasim et Colchos petam ? etc.

Il y a dans ce couplet, de très beaux vers, qui annonçaient déja Corneille. C'est en ce sens, et c'est dans ces morceaux détachés qu'on peut dire avec Fontenelle que Corneille s'éleva jusqu'à Médée.

Vers 85. Oui, je te les reproche, et de plus.... —quels forfaits ? —
La trahison, le meurtre, et tous ceux que j'ai faits.

Médée dit, dans Séneque, *Quodcumque feci.*

Vers 90. Celui-là fait le crime à qui le crime sert.

Tua illa sunt ; cui prodest scelus is fecit.

Vers 141. Je t'aime encor, Jason, malgré ta lâcheté,

n'est point imité de Séneque ; et Racine, en cet endroit, s'est rencontré avec Corneille, quand il fait dire à Roxane :

Écoutez, Bajazet, je sens que je vous aime, etc.

La situation et la passion amenent souvent des sentiments et des expressions qui se ressemblent sans qu'elles

soient imitées. Mais quelle différence entre Roxane et Médée! Le rôle de Médée est l'essai d'un génie vigoureux et sans art qui en vain fait déja quelques efforts contre la barbarie qui enveloppe son siecle; et le rôle de Roxane est le chef-d'œuvre de l'esprit et du goût dans un temps plus heureux: l'un est une statue grossiere de l'ancienne Egypte; l'autre est une statue de Phidias.

Vers 150. Que je t'aime, et te baise en ces petits portraits, etc.

On sent assez que le mot *baise* ne serait pas souffert aujourd'hui; mais il y a une réflexion plus importante à faire: Médée conçoit la vengeance la plus horrible, et qui retombe sur elle-même. Pour y parvenir, elle a recours à la plus indigne fourberie: elle devient alors exécrable aux spectateurs; elle attirerait la pitié, si elle égorgeait ses enfants dans un moment de désespoir et de démence. C'est une loi du théâtre qui ne souffre guere d'exception: ne commettez jamais de grands crimes que quand de grandes passions en diminueront l'atrocité, et vous attireront même quelque compassion des spectateurs. Cléopâtre, à la vérité, dans la tragédie de Rodogune, ne s'attire nulle compassion; mais songez que si elle n'était pas possédée de la passion forcenée de régner, on ne la pourrait pas souffrir, et que, si elle n'était pas punie, la piece ne pourrait être jouée.

SCENE IV.

Vers 1. . . . . Il est en ta puissance
D'oublier mon amour, mais non pas ma vengeance.
Je la saurai graver en tes esprits glacés
Par des coups trop profonds pour en être effacés.

Cette idée détestable de tuer ses propres enfants pour se venger de leur pere, idée un peu soudaine, et qui ne laisse voir que l'atrocité d'une vengeance révoltante, sans qu'elle soit ici combattue par les moindres remords, est encore prise de Séneque, dont Corneille a imité les beautés et les défauts.

ACTE IV.

SCENE II.

Vers 1. Le charme est achevé, tu peux entrer, Nérine.

DANS la tragédie de Macbeth, qu'on regarde comme un chef-d'œuvre de Shakespear, trois sorcieres font leurs enchantements sur le théâtre : elles arrivent au milieu des éclairs et du tonnerre avec un grand chaudron, dans lequel elles font bouillir des herbes. *Le chat a miaulé trois fois*, disent-elles ; *il est temps, il est temps.* Elles jettent un crapaud dans le chaudron, et apostrophent le crapaud, en criant en refrain : *Double, double, chaudron, trouble, que le feu brûle, que l'eau bouille, double, double.* Cela vaut bien les serpents qui sont venus d'Afrique en un moment, et ces herbes que Médée a cueillies le pied nu, en faisant pâlir la lune, et ce plumage noir d'une harpie. Ces puérilités ne seraient pas admises aujourd'hui.

C'est à l'opéra, c'est à ce spectacle consacré aux fables que ces enchantements conviennent, et c'est là qu'ils ont été le mieux traités. Voyez dans Quinault, supérieur en ce genre :

Esprits malheureux et jaloux,
Qui ne pouvez souffrir la vertu qu'avec peine,
Vous, dont la fureur inhumaine
Dans les maux qu'elle fait trouve un plaisir si doux,
Démons, préparez-vous à seconder ma haine ;
Démons, préparez-vous à servir mon courroux.

Voyez en un autre endroit ce morceau encore plus fort que chante Médée :

Sortez, ombres, sortez de la nuit éternelle ;
Voyez le jour pour le troubler :
Que l'affreux désespoir, que la rage cruelle
Prennent soin de vous rassembler :
Avancez, malheureux coupables ;
Soyez aujourd'hui déchaînés ;
Goûtez l'unique bien des cœurs infortunés ;
Ne soyez pas seuls misérables.
Ma rivale m'expose à des maux effroyables ;
Qu'elle ait part aux tourments qui vous sont destinés.
Non, les enfers impitoyables
Ne pourront inventer des horreurs comparables
Aux tourments qu'elle m'a donnés.
Goûtons l'unique bien des cœurs infortunés,
Ne soyons pas seuls misérables.

Ce seul couplet vaut mieux, peut-être, que toute la Médée de Séneque, de Corneille, et de Longepierre, parcequ'il est fort et naturel, harmonieux et sublime. Observons que c'est là ce Quinault que Boileau affectait de mépriser, et apprenons à être justes. *

---

* On remarque souvent dans Voltaire cette affectation d'accuser Boileau d'injustice envers Quinault. Il est vrai qu'accoutumé aux beautés séveres d'un art pour lequel il avoit un talent supérieur, Boileau ne pouvoit accorder qu'une foible estime à la poésie presque toujours molle et efféminée de cet écrivain, ni même au genre dans lequel il excelloit. Racine, qu'on n'oseroit accuser de jalousie, n'en portoit pas un jugement plus favorable ; et ces deux autorités peuvent sans doute balancer celle de Voltaire. Quinault fut un écrivain pur, facile, élégant ; il connut la délicatesse et les graces ; mais combien n'est-il pas inférieur, même dans le genre lyrique, aux chœurs d'Esther et d'Athalie, et aux belles odes de Rousseau ? Avec beaucoup d'esprit, et un talent peu commun, il s'éleva rarement au-dessus de la médiocrité, et c'en étoit assez

Vers 80. Avant que sur Créuse ils agiroient sur moi.

Cette suivante, qui craint la brûlure, et qui refuse de porter la robe, est très comique, et fournirait de bonnes plaisanteries. Il était fort aisé d'envoyer la robe par un domestique qui ne fût pas instruit du poison qu'elle renfermait.

SCENE III.

Vers 1. Nous devons bien chérir cette valeur parfaite, etc.

On voit combien Pollux est inutile à la piece; Corneille l'appelle un personnage protatique.

SCENE IV.

Vers 20. J'eus toujours pour suspects les dons des ennemis.

Ce vers est la traduction de ce beau vers de Virgile;

. . . . . *Timeo Danaos, et dona ferentes.*

Et Virgile lui-même a pris ce vers d'Homere mot à mot. Quand on imite de tels vers qui sont devenus proverbes, il faut tâcher que nos imitations deviennent aussi proverbes dans notre langue. On n'y peut réussir que par des mots harmonieux, aisés à retenir. *Pour suspects les dons*, est trop rude; on doit éviter les consonnes qui se

---

pour l'opéra. Le couplet que Voltaire cite est entièrement dénué d'images: il est naturel, élégant, harmonieux; mais il n'est pas sublime.

heurtent. C'est le mélange heureux des voyelles et des consonnes qui fait le charme de la versification.

SCENE V.

(*Alegée en prison.*)

Vers 1. Demeure affreuse des coupables, etc.

Rotrou avait mis les stances à la mode. Corneille, qui les employa, les condamne lui-même dans ses Réflexions sur la tragédie. Elles ont quelque rapport à ces odes que chantaient les chœurs entre les scenes sur le théâtre grec. Les Romains les imiterent. Il me semble que c'était l'enfance de l'art : il était bien plus aisé d'insérer ces inutiles déclamations entre neuf ou dix scenes qui composaient une tragédie, que de trouver dans son sujet même de quoi animer toujours le théâtre, et de soutenir une longue intrigue toujours intéressante. Lorsque notre théâtre commença à sortir de la barbarie, et de l'asservissement aux usages anciens, pire encore que la barbarie, on substitua à ces odes des chœurs qu'on voit dans Garnier; dans Jodele, et dans Baïf, des stances que les personnages récitaient. Cette mode a duré cent années; le dernier exemple que nous ayons des stances est dans la Thébaïde. Racine se corrigea bientôt de ce défaut; il sentit que cette mesure, différente de la mesure employée dans la piece, n'était pas naturelle; que les personnages ne devaient pas changer le langage convenu; qu'ils devenaient poëtes mal-à-propos.

Vers 37. Amour, contre Jason tourne ton trait fatal ;
Au pouvoir de tes dards je remets ma vengeance :
Atterre son orgueil, et montre ta puissance
A perdre également l'un et l'autre rival.

Quand même ces stances ennuyeuses et mal écrites auraient été aussi bonnes que la meilleure ode d'Horace, elles ne feraient aucun effet, parcequ'elles sont dans la bouche d'un vieillard ridicule, amoureux comme un vieillard de comédie. Ce n'est pas assez au théâtre qu'une scene soit belle par elle-même, il faut qu'elle soit belle dans la place où elle est.

SCENE VI.

Vers 75. Un fantôme pareil et de taille et de face,
Tandis que vous fuirez, remplira votre place.

On voit assez que ce fantôme pareil et de taille et de face, et cet anneau enchanté, et ces coups de baguette, ne sont point admissibles dans la tragédie.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Vers 1. Ah, déplorable prince! ah, fortune cruelle!
Que je porte à Jason une triste nouvelle!

Ce Theudas, qu'on ne connaît point, qu'on n'attend point, et qui ne vient là que pour être pétrifié d'un coup de baguette, ressemble trop à la farce d'Arlequin magicien.

SCENE III.

Vers 11. Quoi! vous continuez, canailles infideles, etc.

Voilà la seule fois où l'on a vu le mot de *canailles* dans une tragédie. Fontenelle dit que Corneille s'éleva jusqu'à Médée; il pouvait dire que, dans tous ces endroits, il s'abaissa jusqu'à Médée.

Mais il y a bien pis, c'est que toutes ces lamentations de Créon et de Créuse ne touchent point. Comment se peut-il faire que le spectacle d'un pere et d'une fille mourants d'une mort affreuse soit si froid? c'est que ce spectacle est une partie de la catastrophe: il fallait donc qu'elle fût courte.

SCENE VII.

Vers 1. Lâche, ton désespoir encore en délibere.

Chose étrange, Médée trouve ici le secret d'être froide en égorgeant ses enfants ! C'est qu'après la mort de Créon et de Créuse ce parricide n'est qu'un surcroît de vengeance, une seconde catastrophe, une barbarie inutile.

Vers 2. Leve les yeux, perfide, et reconnois ce bras
Qui t'a déja vengé de ces petits ingrats.

On ne relevera pas ici l'expression très vicieuse, *de ces petits ingrats*, parcequ'on n'en releve aucune. Le plus capital de tous les défauts dans la tragédie est de faire commettre de ces crimes qui révoltent la nature, sans donner au criminel des remords aussi grands que son attentat, sans agiter son ame par des combats touchants et terribles, comme on l'a déja insinué. Médée, après avoir tué ses deux enfants, au lieu de se venger de son mari, qui seul est coupable, s'en va en le raillant.

Vers 13. Va, bienheureux amant, cajoler ta maîtresse.

Lorsqu'à ces crimes commis de sang-froid on joint une telle raillerie, c'est le comble de l'atrocité dégoûtante. Il fallait, par un coup de l'art, intéresser pour Médée, s'il était possible ; c'eût été l'effort du génie. Le Tasse intéresse pour Armide, qui est magicienne comme Médée, et qui, comme elle, est abandonnée de son amant. Et

Lorsque Quinault fait paraître Médée, il lui fait dire ces beaux vers :

Le destin de Médée est d'être criminelle,
Mais son cœur étoit fait pour aimer la vertu.

A-t-on reste il ne sera pas inutile de dire ici aux lecteurs qui ne savent pas le latin, ou qui n'en lisent guere, que c'est dans la Médée de Séneque qu'on trouve cette fameuse prophétie qu'un jour l'Amérique sera découverte, *venient annis secula seris*. Il y en a une dans le Dante encore plus circonstanciée, et plus clairement exprimée ; c'est touchant la découverte des étoiles du pole antarctique. Il suffirait de ces deux exemples pour prouver que les poëtes méritent en effet le nom de prophetes, *vates*. Jamais, en effet, il n'y eut de prédiction mieux accomplie. Si Séneque avait, en effet, eu l'Amérique en vue, tout l'art qu'on attribue à Médée n'aurait pas approché du sien.

SCENE VIII.

Vers 1. O dieux ! ce char volant, disparu dans la nue,
La dérobe à sa peine aussi-bien qu'à ma vue, etc.

Voilà encore un monologue plus froid que tout le reste ; rien n'est plus insipide que de longues horreurs.

FIN DES REMARQUES SUR MÉDÉE.

L'ILLUSION COMIQUE,

COMÉDIE.*

1636.

* Voltaire n'a fait aucune remarque sur cette pièce, qu'il aurait dû placer après la tragédie de Médée, s'il eût suivi l'ordre des temps auquel nous avons cru devoir nous conformer.

A MADEMOISELLE

M. F. D. R.

MADEMOISELLE,

Voici un étrange monstre * que je vous dédie. Le premier acte n'est qu'un prologue, les trois suivants font une comédie imparfaite, le dernier est une tragédie; et tout cela cousu ensemble

---

* Cette piece mérite véritablement le nom que lui donne Corneille, et pouvoit être regardée comme un sommeil de l'auteur après la tragédie de Médée: mais quel réveil que la pièce du Cid, qui suivit immédiatement cette farce!

Le personnage de Matamore fit cependant le succès de l'Illusion comique, et la conserva même assez longtemps au théâtre. Le public, dont le goût n'étoit pas encore formé, prenoit pour beau ce qui n'étoit que bizarre ou même extravagant. Les Visionnaires de Desmarets, comédie qui n'étoit remplie que de personnages aussi

fait une comédie. Qu'on en nomme l'invention bizarre et extravagante tant qu'on voudra, elle est nouvelle ; et souvent la grace de la nouveauté, parmi nos François, n'est pas un petit degré de bonté. Son succès ne m'a point fait de honte sur le théâtre, et j'ose dire que la représentation de cette piece capricieuse ne vous a point déplu, puisque vous m'avez commandé de vous en adresser l'épître, quand elle irait sous la presse. Je suis au désespoir de vous la présenter en si mauvais état, qu'elle en est méconnoissable : la quantité de fautes que l'imprimeur a ajoutées aux miennes la déguise, ou, pour mieux dire, la change entièrement. C'est l'effet de mon absence de Paris, d'où mes affaires m'ont rappelé sur le point qu'il l'impri-

---

outrés que celui de Matamore, furent très applaudis; et, dans les plus belles années du siecle de Louis XIV, madame de Sévigné, qui faisoit assez peu de cas des tragédies de Racine, convient qu'elle s'amusa beaucoup aux Visionnaires. Rien ne justifie mieux ces vers de Boileau, qu'il seroit dur pourtant d'appliquer à madame de Sévigné :

Tous les jours à la cour un sot de qualité
Peut juger de travers avec impunité ;
A Malherbe, à Racan, préférer Théophile, etc.

moit, et m'ont obligé d'en abandonner les épreuves à sa discrétion. Je vous conjure de ne la lire point que vous n'ayez pris la peine de corriger ce que vous trouverez marqué ensuite de cette épître. Ce n'est pas que j'y aie employé toutes les fautes qui s'y sont coulées; le nombre en est si grand qu'il eût épouvanté le lecteur; j'en ai seulement choisi celles qui peuvent apporter quelque corruption notable au sens, et qu'on ne peut pas deviner aisément. Pour les autres, qui ne sont que contre la rime, ou l'orthographe, ou la ponctuation, j'ai cru que le lecteur judicieux y suppléeroit sans beaucoup de difficulté, et qu'ainsi il n'étoit pas besoin d'en charger cette premiere feuille. Cela m'apprendra à ne hasarder plus de pieces à l'impression durant mon absence. Ayez assez de bonté pour ne dédaigner pas celle-ci, toute déchirée qu'elle est; et vous m'obligerez d'autant plus à demeurer toute ma vie,

MADEMOISELLE,

Le plus fidele et le plus passionné
de vos serviteurs,
P. CORNEILLE.

ACTEURS.

ALCANDRE, magicien.
PRIDAMANT, pere de Clindor.
DORANTE, ami de Pridamant.
MATAMORE, capitan gascon, amoureux d'Isabelle.
CLINDOR, suivant du capitan, et amant d'Isabelle.
ADRASTE, gentilhomme, amoureux d'Isabelle.
GÉRONTE, pere d'Isabelle.
ISABELLE, fille de Géronte.
LYSE, servante d'Isabelle.
Geolier de Bordeaux.
Page du capitan.
CLINDOR, représentant THÉAGENE, seigneur anglois.
ISABELLE, représentant HIPPOLYTE, femme de Théagene.
LYSE, représentant CLARINE, suivante d'Hippolyte.
ÉRASTE, écuyer de Florilame.
Troupe de domestiques d'Adraste.
Troupe de domestiques de Florilame.

La scene est en Touraine, en une campagne proche de la grotte d'un magicien.

Que vois-je ? chez les morts compte-t-on de l'argent

L'ILLUSION,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PRIDAMANT, DORANTE.

DORANTE.

Ce mage, qui d'un mot renverse la nature,
N'a choisi pour palais que cette grotte obscure.
La nuit qu'il entretient sur cet affreux séjour,
N'ouvrant son voile épais qu'aux rayons d'un faux jour,
De leur éclat douteux n'admet en ces lieux sombres
Que ce qu'en peut souffrir le commerce des ombres.
N'avancez pas; son art au pied de ce rocher
A mis de quoi punir qui s'en ose approcher;
Et cette large bouche est un mur invisible,
Où l'air en sa faveur devient inaccessible,
Et lui fait un rempart, dont les funestes bords
Sur un peu de poussiere étalent mille morts.

Jaloux de son repos plus que de sa défense,
Il perd qui l'importune, ainsi que qui l'offense;
Malgré l'empressement d'un curieux desir,
Il faut, pour lui parler, attendre son loisir:
Chaque jour il se montre, et nous touchons à l'heure
Où, pour se divertir, il sort de sa demeure.

PRIDAMANT.

J'en attends peu de chose, et brûle de le voir.
J'ai de l'impatience, et je manque d'espoir.
Ce fils, ce cher objet de mes inquiétudes,
Qu'ont éloigné de moi des traitements trop rudes,
Et que depuis dix ans je cherche en tant de lieux,
A caché pour jamais sa présence à mes yeux.
Sous ombre qu'il prenoit un peu trop de licence,
Contre ces libertés je roidis ma puissance;
Je croyois le domter à force de punir,
Et ma sévérité ne fit que le bannir.
Mon ame vit l'erreur dont elle étoit séduite:
Je l'outrageois présent, et je pleurai sa fuite;
Et l'amour paternel me fit bientôt sentir
D'une injuste rigueur un juste repentir.
Il l'a fallu chercher: j'ai vu dans mon voyage
Le Pô, le Rhin, la Meuse, et la Seine, et le Tage:
Toujours le même soin travaille mes esprits;
Et ces longues erreurs ne m'en ont rien appris.
Enfin, au désespoir de perdre tant de peine,
Et n'attendant plus rien de la prudence humaine,
Pour trouver quelque borne à tant de maux soufferts,

J'ai déja, sur ce point, consulté les enfers;
J'ai vu les plus fameux en la haute science
Dont vous dites qu'Alcandre a tant d'expérience:
On m'en faisoit l'état que vous faites de lui,
Et pas un d'eux n'a pu soulager mon ennui.
L'enfer devient muet quand il me faut répondre,
Ou ne me répond rien qu'afin de me confondre.

DORANTE.

Ne traitez pas Alcandre en homme du commun;
Ce qu'il sait en son art n'est connu de pas un.
Je ne vous dirai point qu'il commande au tonnerre;
Qu'il fait enfler les mers, qu'il fait trembler la terre,
Que de l'air, qu'il mutine en mille tourbillons,
Contre ses ennemis il fait des bataillons,
Que de ses mots savants les forces inconnues
Transportent les rochers, font descendre les nues,
Et briller dans la nuit l'éclat de deux soleils;
Vous n'avez pas besoin de miracles pareils:
Il suffira pour vous qu'il lit dans les pensées,
Qu'il connoît l'avenir et les choses passées;
Rien n'est secret pour lui dans tout cet univers,
Et pour lui nos destins sont des livres ouverts.
Moi-même, ainsi que vous, je ne pouvois le croire:
Mais, sitôt qu'il me vit, il me dit mon histoire;
Et je fus étonné d'entendre le discours
Des traits les plus cachés de toutes mes amours.

PRIDAMANT.

Vous m'en dites beaucoup.

DORANTE.

J'en ai vu davantage.

PRIDAMANT.

Vous essayez en vain de me donner courage;
Mes soins et mes travaux verront, sans aucun fruit,
Clorre mes tristes jours d'une éternelle nuit.

DORANTE.

Depuis que j'ai quitté le séjour de Bretagne
Pour venir faire ici le noble de campagne,
Et que deux ans d'amour, par une heureuse fin,
M'ont acquis Silvérie, et ce château voisin,
De pas un, que je sache, il n'a déçu l'attente:
Quiconque le consulte en sort l'ame contente.
Croyez-moi, son secours n'est pas à négliger:
D'ailleurs, il est ravi quand il peut m'obliger;
Et j'ose me vanter qu'un peu de mes prieres
Vous obtiendra de lui des faveurs singulieres.

PRIDAMANT.

Le sort m'est trop cruel pour devenir si doux.

DORANTE.

Espérez mieux: il sort, et s'avance vers nous.
Regardez-le marcher; ce visage si grave,
Dont le rare savoir tient la nature esclave,
N'a sauvé toutefois des ravages du temps
Qu'un peu d'os et de nerfs qu'ont décharnés cent ans;
Son corps, malgré son âge, a les forces robustes,
Le mouvement facile, et les démarches justes:

Des ressorts inconnus agitent le vieillard,
Et font de tous ses pas des miracles de l'art.

SCENE II.

ALCANDRE, PRIDAMANT, DORANTE.

DORANTE.

Grand démon du savoir, de qui les doctes veilles
Produisent chaque jour de nouvelles merveilles,
A qui rien n'est secret dans nos intentions,
Et qui vois, sans nous voir, toutes nos actions!
Si de ton art divin le pouvoir admirable
Jamais en ma faveur se rendit secourable,
De ce pere affligé soulage les douleurs;
Une vieille amitié prend part en ses malheurs.
Rennes, ainsi qu'à moi, lui donna la naissance,
Et presque entre ses bras j'ai passé mon enfance;
Là, son fils, pareil d'âge et de condition,
S'unissant avec moi d'étroite affection...

ALCANDRE.

Dorante, c'est assez, je sais ce qui l'amene;
Ce fils est aujourd'hui le sujet de sa peine.
Vieillard, n'est-il pas vrai que son éloignement
Par un juste remords te gêne incessamment?
Qu'une obstination à te montrer sévere
L'a banni de ta vue, et cause ta misere?
Qu'en vain, au repentir de ta sévérité,

Tu cherches en tous lieux ce fils si maltraité?

PRIDAMANT.

Oracle de nos jours, qui connois toutes choses,
En vain de ma douleur je cacherois les causes;
Tu sais trop quelle fut mon injuste rigueur,
Et vois trop clairement les secrets de mon cœur.
Il est vrai, j'ai failli; mais, pour mes injustices,
Tant de travaux en vain sont d'assez grands supplices:
Donne enfin quelque borne à mes regrets cuisants,
Rends-moi l'unique appui de mes débiles ans;
Je le tiendrai rendu, si j'en ai des nouvelles;
L'amour pour le trouver me fournira des ailes.
Où fait-il sa retraite, en quels lieux dois-je aller?
Fût-il au bout du monde, on m'y verra voler.

ALCANDRE.

Commencez d'espérer; vous saurez par mes charmes
Ce que le ciel vengeur refusoit à vos larmes.
Vous reverrez ce fils plein de vie et d'honneur:
De son bannissement il tire son bonheur.
C'est peu de vous le dire: en faveur de Dorante
Je vous veux faire voir sa fortune éclatante.
Les novices de l'art, avec tous leurs encens,
Et leurs mots inconnus, qu'ils feignent tout-puissants,
Leurs herbes, leurs parfums, et leurs cérémonies,
Apportent au métier des longueurs infinies,
Qui ne sont, après tout, qu'un mystere pipeur,
Pour se faire valoir, et pour vous faire peur:
Ma baguette à la main, j'en ferai davantage.

(*Il donne un coup de baguette, et on tire un rideau, derriere lequel sont en parade les plus beaux habits des comédiens.*)

Jugez de votre fils par un tel équipage:
Eh bien! celui d'un prince a-t-il plus de splendeur?
Et pouvez-vous encor douter de sa grandeur?

PRIDAMANT.

D'un amour paternel vous flattez les tendresses;
Mon fils n'est point de rang à porter ces richesses,
Et sa condition ne sauroit consentir
Que d'une telle pompe il s'ose revêtir.

ALCANDRE.

Sous un meilleur destin sa fortune rangée,
Et sa condition avec le temps changée,
Personne maintenant n'a de quoi murmurer
Qu'en public de la sorte il aime à se parer.

PRIDAMANT.

A cet espoir si doux j'abandonne mon ame:
Mais parmi ces habits je vois ceux d'une femme;
Seroit-il marié?

ALCANDRE.

Je vais de ses amours,
Et de tous ses hasards vous faire le discours.
Toutefois, si votre ame étoit assez hardie,
Sous une illusion vous pourriez voir sa vie,
Et tous ses accidents devant vous exprimés
Par des spectres pareils à des corps animés;
Il ne leur manquera ni gestes, ni parole.

PRIDAMANT.

Ne me soupçonnez point d'une crainte frivole;
Le portrait de celui que je cherche en tous lieux
Pourroit-il, par sa vue, épouvanter mes yeux?

ALCANDRE, *à Dorante.*

Mon cavalier, de grace, il faut faire retraite,
Et souffrir qu'entre nous l'histoire en soit secrete.

PRIDAMANT.

Pour un si bon ami je n'ai point de secrets.

DORANTE, *à Pridamant.*

Il nous faut, sans réplique, accepter ses arrêts;
Je vous attends chez moi.

ALCANDRE, *à Dorante.*

Ce soir, si bon lui semble,
Il vous apprendra tout quand vous serez ensemble.

SCENE III.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

ALCANDRE.

Votre fils tout d'un coup ne fut pas grand seigneur;
Toutes ses actions ne vous font pas honneur,
Et je serois marri d'exposer sa misere
En spectacle à des yeux autres que ceux d'un pere.
Il vous prit quelque argent, mais ce petit butin
A peine lui dura du soir jusqu'au matin;
Et, pour gagner Paris, il vendit par la plaine
Des brevets à chasser la fievre et la migraine,

Dit la bonne aventure, et s'y rendit ainsi.
Là comme on vit d'esprit, il en vécut aussi.
Dedans saint Innocent il se fit secrétaire:
Après, montant d'état, il fut clerc d'un notaire.
Ennuyé de la plume, il la quitta soudain,
Et fit danser un singe au fauxbourg Saint-Germain.
Il se mit sur la rime, et l'essai de sa veine
Enrichit les chanteurs de la Samaritaine.
Son style prit après de plus beaux ornements;
Il se hasarda même à faire des romans,
Des chansons pour Gautier, des pointes pour Guillaume.
Depuis, il trafiqua de chapelets, de baume,
Vendit du mithridate en maître opérateur,
Revint dans le palais, et fut solliciteur.
Enfin, jamais Buscon, Lazarille de Tormes,
Sayavedre, et Gusman, ne prirent tant de formes.
C'étoit là, pour Dorante, un honnête entretien!

PRIDAMANT.

Que je vous suis tenu, de ce qu'il n'en sait rien!

ALCANDRE.

Sans vous faire rien voir, je vous en fais un conte,
Dont le peu de longueur épargne votre honte.
Las de tant de métiers, sans honneur et sans fruit,
Quelque meilleur destin à Bordeaux l'a conduit;
Et là, comme il pensoit au choix d'un exercice,
Un brave du pays l'a pris à son service.
Ce guerrier amoureux en a fait son agent:
Cette commission l'a remeublé d'argent;

Il sait avec adresse, en portant les paroles,
De la vaillante dupe attraper les pistoles;
Même de son agent il s'est fait son rival,
Et la beauté qu'il sert ne lui veut point de mal.
Lorsque de ses amours vous aurez vu l'histoire,
Je vous le veux montrer plein d'éclat et de gloire,
Et la même action qu'il pratique aujourd'hui.

PRIDAMANT.

Que déja cet espoir soulage mon ennui!

ALCANDRE.

Il a caché son nom en battant la campagne,
Et s'est fait de Clindor le sieur de la Montagne;
C'est ainsi que tantôt vous l'entendrez nommer.
Voyez tout sans rien dire, et sans vous alarmer.
Je tarde un peu beaucoup pour votre impatience:
N'en concevez pourtant aucune défiance:
C'est qu'un charme ordinaire a trop peu de pouvoir
Sur les spectres parlants qu'il faut vous faire voir.
Entrons dedans ma grotte, afin que j'y prépare
Quelques charmes nouveaux pour un effet si rare.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

ALCANDRE.

Quoi qui s'offre à vos yeux, n'en ayez point d'effroi;
De ma grotte, sur-tout, ne sortez qu'après moi;
Sinon vous êtes mort. Voyez déja paroître
Sous deux fantômes vains votre fils et son maître.

PRIDAMANT.

O dieux! je sens mon ame après lui s'envoler.

ALCANDRE.

Faites-lui du silence, et l'écoutez parler.

(*Alcandre et Pridamant se retirent dans un des côtés du théâtre.*)

SCENE II.

MATAMORE, CLINDOR.

CLINDOR.

Quoi! monsieur, vous rêvez! et cette ame hautaine,

Après tant de beaux faits, semble être encore en peine!
N'êtes-vous point lassé d'abattre des guerriers?
Et vous faut-il encor quelques nouveaux lauriers?

MATAMORE.

Il est vrai que je rêve, et ne saurois résoudre
Lequel je dois des deux le premier mettre en poudre,
Du grand Sophi de Perse, ou bien du grand Mogor.

CLINDOR.

Eh! de grace, monsieur, laissez-les vivre encor.
Qu'ajouteroit leur perte à votre renommée?
D'ailleurs, quand auriez-vous rassemblé votre armée?

MATAMORE.

Mon armée? Ah, poltron! ah, traître! pour leur mort
Tu crois donc que ce bras ne soit pas assez fort?
Le seul bruit de mon nom renverse les murailles,
Défait les escadrons, et gagne les batailles.
Mon courage invaincu contre les empereurs
N'arme que la moitié de ses moindres fureurs;
D'un seul commandement que je fais aux trois Parques,
Je dépeuple l'état des plus heureux monarques;
Le foudre est mon canon, les destins mes soldats:
Je couche d'un revers mille ennemis à bas.
D'un souffle je réduis leurs projets en fumée;
Et tu m'oses parler cependant d'une armée!
Tu n'auras plus l'honneur de voir un second Mars;
Je vais t'assassiner d'un seul de mes regards,
Veillaque : toutefois, je songe à ma maîtresse;

Ce penser m'adoucit. Va, ma colere cesse,
Et ce petit archer, qui domte tous les dieux,
Vient de chasser la mort qui logeoit dans mes yeux.
Regarde, j'ai quitté cette effroyable mine,
Qui massacre, détruit, brise, brûle, extermine;
Et, pensant au bel œil qui tient ma liberté,
Je ne suis plus qu'amour, que grace, que beauté.

CLINDOR.

O dieux! en un moment, que tout vous est possible!
Je vous vois aussi beau que vous étiez terrible,
Et ne crois point d'objet si ferme en sa rigueur,
Qu'il puisse constamment vous refuser son cœur.

MATAMORE.

Je te le dis encor, ne sois plus en alarme:
Quand je veux, j'épouvante; et, quand je veux, je charme;
Et, selon qu'il me plait, je remplis tour à tour
Les hommes de terreur, et les femmes d'amour.
Du temps que ma beauté m'étoit inséparable,
Leurs persécutions me rendoient misérable;
Je ne pouvois sortir sans les faire pâmer;
Mille mouroient par jour à force de m'aimer:
J'avois des rendez-vous de toutes les princesses;
Les reines, à l'envi, mendioient mes caresses;
Celle d'Ethiopie, et celle du Japon,
Dans leurs soupirs d'amour ne mêloient que mon nom.
De passion pour moi deux sultanes troublerent;
Deux autres, pour me voir, du serrail s'échapperent:

J'en fus mal quelque temps avec le grand seigneur.

CLINDOR.

Son mécontentement n'alloit qu'à votre honneur.

MATAMORE.

Ces pratiques nuisoient à mes desseins de guerre,
Et pouvoient m'empêcher de conquérir la terre.
D'ailleurs, j'en devins las; et, pour les arrêter,
J'envoyai le destin dire à son Jupiter,
Qu'il trouvât un moyen qui fît cesser les flammes,
Et l'importunité dont m'accabloient les dames :
Qu'autrement ma colere iroit dedans les cieux
Le dégrader soudain de l'empire des dieux,
Et donneroit à Mars à gouverner son foudre.
La frayeur qu'il en eut le fit bientôt résoudre:
Ce que je demandois fut prêt en un moment;
Et, depuis, je suis beau quand je veux seulement.

CLINDOR.

Que j'aurois, sans cela, de poulets à vous rendre!

MATAMORE.

De quelle que ce soit, garde-toi bien d'en prendre,
Sinon de... Tu m'entends? Que dit-elle de moi?

CLINDOR.

Que vous êtes des cœurs et le charme et l'effroi;
Et que, si quelque effet peut suivre vos promesses,
Son sort est plus heureux que celui des déesses.

MATAMORE.

Écoute. En ce temps-là, dont tantôt je parlois,
Les déesses aussi se rangeoient sous mes lois;

Et je te veux conter une étrange aventure
Qui jeta du désordre en toute la nature,
Mais désordre aussi grand qu'on en voie arriver.
Le soleil fut un jour sans se pouvoir lever,
Et ce visible dieu, que tant de monde adore,
Pour marcher devant lui ne trouvoit point d'aurore:
On la cherchoit par-tout, au lit du vieux Titon,
Dans les bois de Céphale, au palais de Memnon;
Et, faute de trouver cette belle fourriere,
Le jour jusqu'à midi se passa sans lumiere.

CLINDOR.

Où pouvoit être alors la reine des clartés?

MATAMORE.

Au milieu de ma chambre à m'offrir ses beautés:
Elle y perdit son temps, elle y perdit ses larmes;
Mon cœur fut insensible à ses plus puissants charmes;
Et tout ce qu'elle obtint par son frivole amour
Fut un ordre précis d'aller rendre le jour.

CLINDOR.

Cet étrange accident me revient en mémoire;
J'étois lors en Mexique, où j'en appris l'histoire,
Et j'entendis conter que la Perse en courroux
De l'affront de son dieu murmuroit contre vous.

MATAMORE.

J'en ouïs quelque chose, et je l'eusse punie;
Mais j'étois engagé dans la Transilvanie,
Où ses ambassadeurs, qui vinrent l'excuser,
A force de présents me surent appaiser.

CLINDOR.

Que la clémence est belle en un si grand courage!

MATAMORE.

Contemple, mon ami, contemple ce visage;
Tu vois un abrégé de toutes les vertus.
D'un monde d'ennemis sous mes pieds abattus,
Dont la race est périe, et la terre déserte,
Pas un qu'à son orgueil n'a jamais dû sa perte.
Tous ceux qui font hommage à mes perfections
Conservent leurs états par leurs soumissions.
En Europe, où les rois sont d'une humeur civile,
Je ne leur rase point de château ni de ville;
Je les souffre régner: mais chez les Africains,
Par-tout où j'ai trouvé des rois un peu trop vains,
J'ai détruit les pays, pour punir leurs monarques,
Et leurs vastes déserts en sont de bonnes marques;
Ces grands sables qu'à peine on passe sans horreur
Sont d'assez beaux effets de ma juste fureur.

CLINDOR.

Revenons à l'amour: voici votre maîtresse.

MATAMORE.

Ce diable de rival l'accompagne sans cesse.

CLINDOR.

Où vous retirez-vous?

MATAMORE.

Ce fat n'est pas vaillant,
Mais il a quelque humeur qui le rend insolent.
Peut-être qu'orgueilleux d'être avec cette belle,

Il seroit assez vain pour me faire querelle.

CLINDOR.

Ce seroit bien courir lui-même à son malheur.

MATAMORE.

Lorsque j'ai ma beauté, je n'ai point ma valeur.

CLINDOR.

Cessez d'être charmant, et faites-vous terrible.

MATAMORE.

Mais tu n'en prévois pas l'accident infaillible:
Je ne saurois me faire effroyable à demi;
Je tûrois ma maîtresse avec mon ennemi.
Attendons en ce coin l'heure qui les sépare.

CLINDOR.

Comme votre valeur, votre prudence est rare.

SCENE III.

ADRASTE, ISABELLE.

ADRASTE.

Hélas! s'il est ainsi, quel malheur est le mien!
Je soupire, j'endure, et je n'avance rien;
Et, malgré les transports de mon amour extrême,
Vous ne voulez pas croire encor que je vous aime.

ISABELLE.

Je ne sais pas, monsieur, de quoi vous me blâmez.
Je me connois aimable, et crois que vous m'aimez;
Dans vos soupirs ardents j'en vois trop d'apparence;
Et, quand bien de leur part j'aurois moins d'assurance,

Pour peu qu'un honnête homme ait vers moi de crédit,
Je lui fais la faveur de croire ce qu'il dit.
Rendez-moi la pareille; et, puisqu'à votre flamme
Je ne déguise rien de ce que j'ai dans l'ame,
Faites-moi la faveur de croire sur ce point
Que, bien que vous m'aimiez, je ne vous aime point.

ADRASTE.

Cruelle, est-ce là donc ce que vos injustices
Ont réservé de prix à de si longs services?
Et mon fidele amour est-il si criminel
Qu'il doive être puni d'un mépris éternel?

ISABELLE.

Nous donnons bien souvent de divers noms aux choses:
Des épines pour moi, vous les nommez des roses;
Ce que vous appelez service, affection,
Je l'appelle supplice et persécution.
Chacun dans sa croyance également s'obstine.
Vous pensez m'obliger d'un feu qui m'assassine;
Et ce que vous jugez digne du plus haut prix
Ne mérite à mon gré que haine et que mépris.

ADRASTE.

N'avoir que du mépris pour des flammes si saintes
Dont j'ai reçu du ciel les premieres atteintes!
Oui, le ciel au moment qu'il me fit respirer
Ne me donna de cœur que pour vous adorer.
Mon ame vint au jour pleine de votre idée;
Avant que de vous voir vous l'avez possédée;

Et quand je me rendis à des regards si doux,
Je ne vous donnai rien qui ne fût tout à vous,
Rien que l'ordre du ciel n'eût déja fait tout vôtre.

ISABELLE.

Le ciel m'eût fait plaisir d'en enrichir une autre;
Il vous fit pour m'aimer, et moi pour vous haïr:
Gardons-nous bien tous deux de lui désobéir.
Vous avez, après tout, bonne part à sa haine,
Ou d'un crime secret il vous livre à la peine;
Car je ne pense pas qu'il soit tourment égal
Au supplice d'aimer qui vous traite si mal.

ADRASTE.

La grandeur de mes maux vous étant si connue,
Me refuserez-vous la pitié qui m'est due?

ISABELLE.

Certes j'en ai beaucoup, et vous plains d'autant plus
Que je vois ces tourments tout-à-fait superflus,
Et n'avoir pour tout fruit d'une longue souffrance
Que l'incommode honneur d'une triste constance.

ADRASTE.

Un pere l'autorise, et mon feu maltraité
Enfin aura recours à son autorité.

ISABELLE.

Ce n'est pas le moyen de trouver votre compte;
Et d'un si beau dessein vous n'aurez que la honte.

ADRASTE.

J'espere voir pourtant, avant la fin du jour,

Ce que peut son vouloir au défaut de l'amour.

ISABELLE.

Et moi, j'espere voir, avant que le jour passe,
Un amant accablé de nouvelle disgrace.

ADRASTE.

Eh quoi! cette rigueur ne cessera jamais?

ISABELLE.

Allez trouver mon pere, et me laissez en paix.

ADRASTE.

Votre ame au repentir de sa froideur passée
Ne la veut point quitter sans être un peu forcée:
J'y vais tout de ce pas, mais avec des serments
Que c'est pour obéir à vos commandements.

ISABELLE.

Allez continuer une vaine poursuite.

SCENE IV.

MATAMORE, ISABELLE, CLINDOR.

MATAMORE.

Eh bien! dès qu'il m'a vu comme a-t-il pris la fuite!
M'a-t-il bien su quitter la place au même instant!

ISABELLE.

Ce n'est pas honte à lui, les rois en font autant,
Du moins si ce grand bruit qui court de vos merveilles
N'a trompé mon esprit en frappant mes oreilles.

MATAMORE.

Vous le pouvez bien croire; et, pour le témoigner,
Choisissez en quels lieux il vous plaît de régner;
Ce bras tout aussitôt vous conquête un empire:
J'en jure par lui-même, et cela c'est tout dire.

ISABELLE.

Ne prodiguez pas tant ce bras toujours vainqueur;
Je ne veux point régner que dessus votre cœur;
Toute l'ambition que me donne ma flamme
C'est d'avoir pour sujets les desirs de votre ame.

MATAMORE.

Ils vous sont tout acquis, et, pour vous faire voir
Que vous avez sur eux un absolu pouvoir,
Je n'écouterai plus cette humeur de conquête;
Et, laissant tous les rois leurs couronnes en tête,
J'en prendrai seulement deux ou trois pour valets
Qui viendront à genoux vous rendre mes poulets.

ISABELLE.

L'éclat de tels suivants attireroit l'envie
Sur le rare bonheur où je coule ma vie;
Le commerce discret de nos affections
N'a besoin que de lui pour ces commissions.

MATAMORE.

Vous avez, Dieu me sauve, un esprit à ma mode;
Vous trouvez comme moi la grandeur incommode.
Les sceptres les plus beaux n'ont rien pour moi d'exquis;
Je les rends aussitôt que je les ai conquis;

Et me suis vu charmer quantité de princesses,
Sans que jamais mon cœur les voulût pour maîtresses.

ISABELLE.

Certes, en ce point seul je manque un peu de foi.
Que vous ayez quitté des princesses pour moi!
Que vous leur refusiez un cœur dont je dispose!

MATAMORE, *montrant Clindor.*

Je crois que la Montagne en saura quelque chose.
Viens çà. Lorsqu'en la Chine, en ce fameux tournoi,
Je donnai dans la vue aux deux filles du roi,
Que te dit-on en cour de cette jalousie
Dont pour moi toutes deux eurent l'ame saisie?

CLINDOR.

Par vos mépris enfin l'une et l'autre mourut.
J'étois lors en Égypte, où le bruit en courut;
Et ce fut en ce temps que la peur de vos armes
Fit nager le grand Caire en un fleuve de larmes.
Vous veniez d'assommer dix géants en un jour;
Vous aviez désolé les pays d'alentour,
Rasé quinze châteaux, applani deux montagnes,
Fait passer par le feu villes, bourgs, et campagnes,
Et défait, vers Damas, cent mille combattants.

MATAMORE.

Que tu remarques bien et les lieux et les temps!
Je l'avois oublié.

ISABELLE.

Des faits si pleins de gloire
Vous peuvent-ils ainsi sortir de la mémoire?

MATAMORE.

Trop pleine de lauriers remportés sur les rois,
Je ne la charge point de ces menus exploits.

SCENE V.

MATAMORE, ISABELLE, CLINDOR, UN PAGE.

LE PAGE.

Monsieur.

MATAMORE.

Que veux-tu, page?

LE PAGE.

Un courrier vous demande.

MATAMORE.

D'où vient-il?

LE PAGE.

De la part de la reine d'Islande.

MATAMORE.

Ciel, qui sais comme quoi j'en suis persécuté,
Un peu plus de repos avec moins de beauté;
Fais qu'un si long mépris enfin la désabuse.

CLINDOR, *à Isabelle.*

Voyez ce que pour vous ce grand guerrier refuse.

ISABELLE.

Je n'en puis plus douter.

CLINDOR.

Il vous le disoit bien.

MATAMORE.

Elle m'a beau prier, non, je n'en ferai rien;
Et, quoi qu'un fol espoir ose encor lui promettre,
Je lui vais envoyer sa mort dans une lettre.
Trouvez-le bon, ma reine, et souffrez cependant
Une heure d'entretien de ce cher confident,
Qui, comme de ma vie il sait toute l'histoire,
Vous fera voir sur qui vous avez la victoire.

ISABELLE.

Tardez encore moins; et, par ce prompt retour,
Je jugerai quel est envers moi votre amour.

SCENE VI.

CLINDOR, ISABELLE.

CLINDOR.

Jugez plutôt par là l'humeur du personnage:
Ce page n'est chez lui que pour ce badinage,
Et venir d'heure en heure avertir sa grandeur,
D'un courrier, d'un agent, ou d'un ambassadeur.

ISABELLE.

Ce message me plaît bien plus qu'il ne lui semble;
Il me défait d'un fou pour nous laisser ensemble.

CLINDOR.

Ce discours favorable enhardira mes feux
A bien user d'un temps si propice à mes vœux.

ISABELLE.

Que m'allez-vous conter?

CLINDOR.

Que j'adore Isabelle,
Que je n'ai plus de cœur ni d'ame que pour elle;
Que ma vie....

ISABELLE.

Épargnez ces propos superflus;
Je les sais, je les crois; que voulez-vous de plus?
Je néglige à vos yeux l'offre d'un diadême;
Je dédaigne un rival: en un mot, je vous aime.
C'est aux commencements des foibles passions
A s'amuser encore aux protestations:
Il suffit de nous voir au point où sont les nôtres;
Un coup-d'œil vaut pour vous tous les discours des autres.

CLINDOR.

Dieux! qui l'eût jamais cru que mon sort rigoureux
Se rendît si facile à mon cœur amoureux!
Banni de mon pays par la rigueur d'un pere,
Sans support, sans amis, accablé de misere,
Et réduit à flatter le caprice arrogant,
Et les vaines humeurs d'un maître extravagant;
Ce pitoyable état de ma triste fortune
N'a rien qui vous déplaise où qui vous importune;
Et d'un rival puissant les biens et la grandeur
Obtiennent moins sur vous que ma sincere ardeur.

ISABELLE.

C'est comme il faut choisir. Un amour véritable
S'attache seulement à ce qu'il voit aimable,
Qui regarde les biens, ou la condition,

N'a qu'un amour avare, ou plein d'ambition,
Et souille lâchement, par ce mélange infâme,
Les plus nobles desirs qu'enfante une belle ame.
Je sais bien que mon pere a d'autres sentiments,
Et mettra de l'obstacle à nos contentements:
Mais l'amour sur mon cœur a pris trop de puissance
Pour écouter encor les lois de la naissance.
Mon pere peut beaucoup, mais bien moins que ma foi.
Il a choisi pour lui, je veux choisir pour moi.

CLINDOR.

Confus de voir donner à mon peu de mérite....

ISABELLE.

Voici mon importun; souffrez que je l'évite.

SCENE VII.

ADRASTE, CLINDOR.

ADRASTE.

Que vous êtes heureux, et quel malheur me suit!
Ma maîtresse vous souffre, et l'ingrate me fuit.
Quelque goût qu'elle prenne en votre compagnie,
Sitôt que j'ai paru, mon abord l'a bannie.

CLINDOR.

Sans avoir vu vos pas s'adresser en ce lieu,
Lasse de mes discours, elle m'a dit adieu.

ADRASTE.

Lasse de vos discours! votre humeur est trop borne,
Et votre esprit trop beau pour ennuyer personne.

Mais que lui contiez-vous qui pût l'importuner?

CLINDOR.

Des choses qu'aisément vous pouvez deviner,
Les amours de mon maître, ou plutôt ses sottises,
Ses conquêtes en l'air, ses hautes entreprises.

ADRASTE.

Voulez-vous m'obliger? votre maître, ni vous,
N'êtes pas gens tous deux à me rendre jaloux;
Mais si vous ne pouvez arrêter ses saillies,
Divertissez ailleurs le cours de ses folies.

CLINDOR.

Que craignez-vous de lui, dont tous les compliments
Ne parlent que de morts et de saccagements,
Qui bat, terrasse, brise, étrangle, brûle, assomme?

ADRASTE.

Pour être son valet je vous trouve honnête homme;
Vous n'êtes point de taille à servir sans dessein
Un fanfaron plus fou que son discours n'est vain.
Quoi qu'il en soit, depuis que je vous vois chez elle,
Toujours de plus en plus je l'éprouve cruelle:
Ou vous servez quelque autre, où votre qualité
Laisse dans vos projets trop de témérité.
Je vous tiens fort suspect de quelque haute adresse:
Que votre maître, enfin, fasse une autre maîtresse;
Ou, s'il ne peut quitter un entretien si doux,
Qu'il se serve du moins d'un autre que de vous.
Ce n'est pas qu'après tout les volontés d'un pere,
Qui sait ce que je suis, ne terminent l'affaire;

Mais purgez-moi l'esprit de ce petit souci,
Et si vous vous aimez, bannissez-vous d'ici:
Car si je vous vois plus regarder cette porte,
Je sais comme traiter les gens de votre sorte.

CLINDOR.

Me prenez-vous pour homme à nuire à votre feu?

ADRASTE.

Sans réplique, de grace, ou nous verrons beau jeu.
Allez; c'est assez dit.

CLINDOR.

Pour un léger ombrage,
C'est trop indignement traiter un bon courage.
Si le ciel en naissant ne m'a fait grand seigneur,
Il m'a fait le cœur ferme, et sensible à l'honneur:
Et je pourrois bien rendre un jour ce qu'on me prête.

ADRASTE.

Quoi! vous me menacez?

CLINDOR.

Non, non, je fais retraite.
D'un si cruel affront vous aurez peu de fruit;
Mais ce n'est pas ici qu'il faut faire du bruit.

SCENE VIII.

ADRASTE, LYSE.

ADRASTE.

Ce bélitre insolent me fait encor bravade.

LYSE.

A ce compte, monsieur, votre esprit est malade?

ADRASTE.

Malade mon esprit!

LYSE.

Oui, puisqu'il est jaloux
Du malheureux agent de ce prince des fous.

ADRASTE.

Je sais ce que je suis, et ce qu'est Isabelle,
Et crains peu qu'un valet me supplante auprès d'elle.
Je ne puis toutefois souffrir sans quelque ennui
Le plaisir qu'elle prend à causer avec lui.

LYSE.

C'est dénier ensemble, et confesser la dette.

ADRASTE.

Nomme, si tu le veux, ma boutade indiscrete,
Et trouve mes soupçons bien ou mal à propos,
Je l'ai chassé d'ici pour me mettre en repos.
En effet, qu'en est-il?

LYSE.

Si j'ose vous le dire,
Ce n'est plus que pour lui qu'Isabelle soupire.

ADRASTE.

Lyse, que me dis-tu?

LYSE.

Qu'il possede son cœur,
Que jamais feux naissants n'eurent tant de vigueur,

Qu'ils meurent l'un pour l'autre, et n'ont qu'une pensée.

ADRASTE.

Trop ingrate beauté, déloyale, insensée,
Tu m'oses donc ainsi préférer un maraud?

LYSE.

Ce rival orgueilleux le porte bien plus haut;
Et je vous en veux faire entiere confidence:
Il se dit gentilhomme, et riche.

ADRASTE.

Ah, l'impudence!

LYSE.

D'un pere rigoureux fuyant l'autorité,
Il a couru long-temps d'un et d'autre côté;
Enfin, manque d'argent peut-être, ou par caprice,
De notre fier-à-bras il s'est mis au service,
Et, sous ombre d'agir pour ses folles amours,
Il a su pratiquer de si rusés détours,
Et charmer tellement cette pauvre abusée,
Que vous en avez vu votre ardeur méprisée:
Mais parlez à son pere, et bientôt son pouvoir
Remettra son esprit aux termes du devoir.

ADRASTE.

Je viens tout maintenant d'en tirer assurance
De recevoir les fruits de ma persévérance;
Et, devant qu'il soit peu, nous en verrons l'effet:
Mais, écoute; il me faut obliger tout-à-fait.

LYSE.

Où je vous puis servir j'ose tout entreprendre.

ADRASTE.

Peux-tu dans leurs amours me les faire surprendre?

LYSE.

Il n'est rien plus aisé, peut-être dès ce soir.

ADRASTE.

Adieu donc. Souviens-toi de me les faire voir.

(*Lui donnant un diamant.*)

Cependant prends ceci seulement par avance.

LYSE.

Que le galant alors soit frotté d'importance.

ADRASTE.

Crois-moi, qu'il se verra, pour te mieux contenter,
Chargé d'autant de bois qu'il en pourra porter.

SCENE IX.

LYSE.

L'arrogant croit déja tenir ville gagnée;
Mais il sera puni de m'avoir dédaignée.
Parcequ'il est aimable, il fait le petit dieu,
Et ne veut s'adresser qu'aux filles de bon lieu.
Je ne mérite pas l'honneur de ses caresses:
Vraiment c'est pour son nez, il lui faut des maîtresses;
Je ne suis que servante: et qu'est-il que valet?
Si son visage est beau, le mien n'est pas trop laid:
Il se dit riche et noble, et cela me fait rire;
Si loin de son pays, qui n'en peut autant dire?

Qu'il le soit, nous verrons ce soir, si je le tiens,
Danser sous le cotret sa noblesse et ses biens.

SCENE X.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

ALCANDRE.

Le cœur vous bat un peu.

PRIDAMANT.

Je crains cette menace.

ALCANDRE.

Lyse aime trop Clindor pour causer sa disgrace.

PRIDAMANT.

Elle en est méprisée, et cherche à se venger.

ALCANDRE.

Ne craignez point; l'amour la fera bien changer.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GÉRONTE, ISABELLE.

GÉRONTE.

Appaisez vos soupirs, et tarissez vos larmes;
Contre ma volonté ce sont de foibles armes:
Mon cœur, quoique sensible à toutes vos douleurs,
Écoute la raison, et néglige vos pleurs.
Je sais ce qu'il vous faut beaucoup mieux que vous-même.
Vous dédaignez Adraste à cause que je l'aime,
Et, parcequ'il me plaît d'en faire votre époux,
Votre orgueil n'y voit rien qui soit digne de vous.
Quoi! manque-t-il de bien, de cœur, ou de noblesse?
En est-ce le visage ou l'esprit qui vous blesse?
Il vous fait trop d'honneur.

ISABELLE.

Je sais qu'il est parfait,
Et que je réponds mal à l'honneur qu'il me fait;
Mais si votre bonté me permet en ma cause,
Pour me justifier, de dire quelque chose,

Par un secret instinct, que je ne puis nommer,
J'en fais beaucoup d'état, et ne le puis aimer.
Souvent je ne sais quoi que le ciel nous inspire
Souleve tout le cœur contre ce qu'on desire,
Et ne nous laisse pas en état d'obéir
Quand on choisit pour nous ce qu'il nous fait haïr;
Il attache ici-bas avec des sympathies
Les ames que son ordre a là-haut assorties:
On n'en sauroit unir sans ses avis secrets;
Et cette chaîne manque où manquent ses décrets.
Aller contre les lois de cette providence,
C'est le prendre à partie, et blâmer sa prudence,
L'attaquer en rebelle, et s'exposer aux coups
Des plus âpres malheurs qui suivent son courroux.

GÉRONTE.

Insolente! est-ce ainsi que l'on se justifie?
Quel maître vous apprend cette philosophie?
Vous en savez beaucoup; mais tout votre savoir
Ne m'empêchera pas d'user de mon pouvoir.
Si le ciel pour mon choix vous donne tant de haine,
Vous a-t-il mise en feu pour ce grand capitaine?
Ce guerrier valeureux vous tient-il dans ses fers?
Et vous a-t-il domtée avec tout l'univers?
Ce fanfaron doit-il relever ma famille?

ISABELLE.

Eh! de grace, monsieur, traitez mieux votre fille!

GÉRONTE.

Quel sujet donc vous porte à me désobéir?

ISABELLE.

Mon heur et mon repos, que je ne puis trahir.
Ce que vous appelez un heureux hyménée
N'est pour moi qu'un enfer, si j'y suis condamnée.

GÉRONTE.

Ah! qu'il en est encor de mieux faites que vous
Qui se voudroient bien voir dans un enfer si doux!
Après tout, je le veux; cédez à ma puissance.

ISABELLE.

Faites un autre essai de mon obéissance.

GÉRONTE.

Ne me répliquez plus quand j'ai dit, *Je le veux.*
Rentrez: c'est désormais trop contester nous deux.

SCENE II.

GÉRONTE.

Qu'à présent la jeunesse a d'étranges manies!
Les regles du devoir lui sont des tyrannies;
Et les droits les plus saints deviennent impuissants
Contre cette fierté qui l'attache à son sens.
Telle est l'humeur du sexe; il aime à contredire,
Rejette obstinément le joug de notre empire,
Ne suit que son caprice en ses affections,
Et n'est jamais d'accord de nos élections.
N'espere pas pourtant, aveugle et sans cervelle,
Que ma prudence cede à ton esprit rebelle.
Mais ce fou viendra-t-il toujours m'embarrasser?
Par force ou par adresse il me le faut chasser.

SCENE III.

GÉRONTE, MATAMORE, CLINDOR.

MATAMORE, *à Clindor.*

Ne doit-on pas avoir pitié de ma fortune?
Le grand vizir encor de nouveau m'importune;
Le Tartare, d'ailleurs, m'appelle à son secours;
Narsingue et Calicut m'en pressent tous les jours;
Si je ne les refuse, il me faut mettre en quatre.

CLINDOR.

Pour moi, je suis d'avis que vous les laissiez battre.
Vous emploiriez trop mal vos invincibles coups
Si, pour en servir un, vous faisiez trois jaloux.

MATAMORE.

Tu dis bien, c'est assez de telles courtoisies;
Je ne veux qu'en amour donner des jalousies.
(*à Géronte.*)
Ah, monsieur! excusez si, faute de vous voir,
Bien que si près de vous, je manquois au devoir.
Mais quelle émotion paroît sur ce visage?
Où sont vos ennemis, que j'en fasse carnage?

GÉRONTE.

Monsieur, graces aux dieux, je n'ai point d'ennemis.

MATAMORE.

Mais graces à ce bras qui vous les a soumis.

GÉRONTE.

C'est une grace encor que j'avois ignorée.

MATAMORE.

Depuis que ma faveur pour vous s'est déclarée,
Ils sont tous morts de peur, ou n'ont osé branler.

GÉRONTE.

C'est ailleurs, maintenant, qu'il vous faut signaler:
Il fait beau voir ce bras, plus craint que le tonnerre,
Demeurer si paisible en un temps plein de guerre;
Et c'est pour acquérir un nom bien relevé,
D'être dans une ville à battre le pavé.
Chacun croit votre gloire à faux titre usurpée,
Et vous ne passez plus que pour traîneur d'épée.

MATAMORE.

Ah, ventre! il est tout vrai que vous avez raison;
Mais le moyen d'aller, si je suis en prison?
Isabelle m'arrête, et ses yeux pleins de charmes
Ont captivé mon cœur, et suspendu mes armes.

GÉRONTE.

Si rien que son sujet ne vous tient arrêté,
Faites votre équipage en toute liberté;
Elle n'est pas pour vous, n'en soyez point en peine.

MATAMORE.

Ventre! que dites-vous? je la veux faire reine.

GÉRONTE.

Je ne suis pas d'humeur à rire tant de fois
Du grotesque récit de vos rares exploits.
La sottise ne plaît qu'alors qu'elle est nouvelle:
En un mot, faites reine une autre qu'Isabelle.
Si, pour l'entretenir vous venez plus ici...

MATAMORE.

Il a perdu le sens, de me parler ainsi.
Pauvre homme, sais-tu bien que mon nom effroyable
Met le grand Turc en fuite, et fait trembler le diable ;
Que pour t'anéantir je ne veux qu'un moment?

GÉRONTE.

J'ai chez moi des valets à mon commandement,
Qui, n'ayant pas l'esprit de faire des bravades,
Répondroient de la main à vos rodomontades.

MATAMORE, *à Clindor.*

Dis-lui ce que j'ai fait en mille et mille lieux.

GÉRONTE.

Adieu. Modérez-vous, il vous en prendra mieux.
Bien que je ne sois pas de ceux qui vous haïssent,
J'ai le sang un peu chaud, et mes gens m'obéissent.

SCENE IV.

MATAMORE, CLINDOR.

MATAMORE.

Respect de ma maîtresse, incommode vertu,
Tyran de ma vaillance, à quoi me réduis-tu?
Que n'ai-je eu cent rivaux en la place d'un pere,
Sur qui, sans t'offenser, laisser choir ma colere!
Ah! visible démon, vieux spectre décharné,
Vrai suppôt de Satan, médaille de damné,
Tu m'oses donc bannir, et même avec menaces,
Moi, de qui tous les rois briguent les bonnes graces?

CLINDOR.

Tandis qu'il est dehors, allez, dès aujourd'hui,
Causer de vos amours, et vous moquer de lui.

MATAMORE.

Cadediou, ses valets feroient quelque insolence.

CLINDOR.

Ce fer a trop de quoi domter leur violence.

MATAMORE.

Oui; mais les feux qu'il jette en sortant de prison
Auroient en un moment embrasé la maison,
Dévoré tout-à-l'heure ardoises et gouttieres,
Faîtes, lattes, chevrons, montants, courbes, filieres,
Entre-toises, sommiers, colonnes, solivaux,
Pannes, soles, appuis, jambages, traveteaux,
Portes, grilles, verroux, serrures, tuiles, pierres,
Plomb, fer, plâtre, ciment, peinture, marbre, verres,
Caves, puits, cours, perrons, salles, chambres, greniers,
Offices, cabinets, terrasses, escaliers.
Juge un peu quel désordre aux yeux de ma charmeuse;
Ces feux étoufferoient son ardeur amoureuse.
Va lui parler pour moi, toi qui n'es pas vaillant;
Tu puniras à moins un valet insolent.

CLINDOR.

C'est m'exposer...

MATAMORE.

Adieu: je vois ouvrir la porte,
Et crains que sans respect cette canaille sorte.

SCENE V.

CLINDOR.

Le souverain poltron, à qui, pour faire peur,
Il ne faut qu'une feuille, une ombre, une vapeur!
Un vieillard le maltraite, il fuit pour une fille,
Et tremble à tous moments de crainte qu'on l'étrille.

SCENE VI.

CLINDOR, LYSE.

CLINDOR.

Lyse, que ton abord doit être dangereux!
Il donne l'épouvante à ce cœur généreux,
Cet unique vaillant, la fleur des capitaines,
Qui domte autant de rois qu'il captive de reines!

LYSE.

Mon visage est ainsi malheureux en attraits;
D'autres charment de loin, le mien fait peur de près.

CLINDOR.

S'il fait peur à des fous, il charme les plus sages.
Il n'est pas quantité de semblables visages.
Si l'on brûle pour toi, ce n'est pas sans sujet;
Je ne connus jamais un si gentil objet;
L'esprit beau, prompt, accort, l'humeur un peu railleuse,

L'embonpoint ravissant, la taille avantageuse,
Les yeux doux, le teint vif, et les traits délicats:
Qui seroit le brutal qui ne t'aimeroit pas?

LYSE.

De grace, et depuis quand me trouvez-vous si belle?
Voyez bien, je suis Lyse, et non pas Isabelle.

CLINDOR.

Vous partagez vous deux mes inclinations:
J'adore sa fortune, et tes perfections.

LYSE.

Vous en embrassez trop, c'est assez pour vous d'une,
Et mes perfections cedent à sa fortune.

CLINDOR.

Quelque effort que je fasse à lui donner ma foi,
Penses-tu qu'en effet je l'aime plus que toi?
L'amour et l'hyménée ont diverse méthode;
L'un court au plus aimable, et l'autre au plus commode.
Je suis dans la misere, et tu n'as point de bien;
Un rien s'ajuste mal avec un autre rien;
Et, malgré les douceurs que l'amour y déploie,
Deux malheureux ensemble ont toujours courte joie.
Ainsi j'aspire ailleurs, pour vaincre mon malheur;
Mais je ne puis te voir sans un peu de douleur,
Sans qu'un soupir échappe à ce cœur qui murmure
De ce qu'à ses desirs ma raison fait d'injure.
A tes moindres coups-d'œil je me laisse charmer,
Ah, que je t'aimerois, s'il ne falloit qu'aimer!
Et que tu me plairois, s'il ne falloit que plaire!

LYSE.

Que vous auriez d'esprit, si vous saviez vous taire,
Ou remettre du moins en quelque autre saison
A montrer tant d'amour avec tant de raison!
Le grand trésor pour moi qu'un amoureux si sage,
Qui, par compassion, n'ose me rendre hommage,
Et porte ses desirs à des partis meilleurs,
De peur de m'accabler sous nos communs malheurs!
Je n'oublîrai jamais de si rares mérites.
Allez continuer cependant vos visites.

CLINDOR.

Que j'aurois avec toi l'esprit bien plus content!

LYSE.

Ma maîtresse là-haut est seule, et vous attend.

CLINDOR.

Tu me chasses ainsi!

LYSE.

Non, mais je vous envoie
Aux lieux où vous aurez une plus longue joie.

CLINDOR.

Que même tes dédains me semblent gracieux!

LYSE.

Ah, que vous prodiguez un temps si précieux!
Allez.

CLINDOR.

Souviens-toi donc que si j'en aime une autre...

LYSE.

C'est de peur d'ajouter ma misere à la vôtre.

Je vous l'ai déja dit, je ne l'oublîrai pas.

CLINDOR.

Adieu. Ta raillerie a pour moi tant d'appas
Que mon cœur à tes yeux de plus en plus s'engage,
Et je t'aimerois trop à tarder davantage.

SCENE VII.

LYSE.

L'ingrat! il trouve enfin mon visage charmant,
Et pour se divertir il contrefait l'amant!
Qui néglige mes feux, m'aime par raillerie,
Me prend pour le jouet de sa galanterie,
Et, par un libre aveu de me voler sa foi,
Me jure qu'il m'adore, et ne veut point de moi.
Aime en tous lieux, perfide, et partage ton ame,
Choisis qui tu voudras pour maîtresse, ou pour femme,
Donne à tes intérêts à ménager tes vœux,
Mais ne crois plus tromper aucune de nous deux.
Isabelle vaut mieux qu'un amour politique,
Et je vaux mieux qu'un cœur où cet amour s'applique.
J'ai raillé comme toi, mais c'étoit seulement
Pour ne t'avertir pas de mon ressentiment.
Qu'eût produit son éclat que de la défiance?
Qui cache sa colere assure sa vengeance;
Et ma feinte douceur prépare beaucoup mieux
Ce piege où tu vas choir, et bientôt, à mes yeux.
Toutefois qu'as-tu fait qui te rende coupable?

Pour chercher sa fortune est-on si punissable?
Tu m'aimes, mais le bien te fait être inconstant:
Au siecle où nous vivons, qui n'en feroit autant?
Oublions des mépris où par force il s'excite,
Et laissons-le jouir du bonheur qu'il mérite;
S'il m'aime, il se punit en m'osant dédaigner,
Et si je l'aime encor, je le dois épargner.
Dieux! à quoi me réduit ma folle inquiétude,
De vouloir faire grace à tant d'ingratitude?
Digne soif de vengeance, à quoi m'exposez-vous,
De laisser affoiblir un si juste courroux?
Il m'aime, et de mes yeux je m'en vois méprisée!
Je l'aime, et ne lui sers que d'objet de risée!
Silence, amour, silence; il est temps de punir,
J'en ai donné ma foi, laisse-moi la tenir;
Puisque ton faux espoir ne fait qu'aigrir ma peine,
Fais céder tes douceurs à celles de la haine.
Il est temps qu'en mon cœur elle regne à son tour,
Et l'amour outragé ne doit plus être amour.

SCENE VIII.

MATAMORE.

Les voilà, sauvons-nous. Non, je ne vois personne.
Avançons hardiment. Tout le corps me frissonne.
Je les entends, fuyons. Le vent faisoit ce bruit.
Marchons sous la faveur des ombres de la nuit.
Vieux rêveur, malgré toi, j'attends ici ma reine.

Ces diables de valets me mettent bien en peine.
De deux mille ans et plus, je ne tremblai si fort.
C'est trop me hasarder; s'ils sortent, je suis mort;
Car j'aime mieux mourir que leur donner bataille,
Et profaner mon bras contre cette canaille.
Que le courage expose à d'étranges dangers!
Toutefois, en tout cas, je suis des plus légers;
S'il ne faut que courir, leur attente est dupée:
J'ai le pied pour le moins aussi bon que l'épée.
Tout de bon, je les vois; c'est fait, il faut mourir:
J'ai le corps si glacé que je ne puis courir.
Destin, qu'à ma valeur tu te montres contraire!...
C'est ma reine elle-même, avec mon secrétaire!
Tout mon corps se déglace: écoutons leurs discours,
Et voyons son adresse à traiter mes amours.

SCENE IX.

CLINDOR, ISABELLE; MATAMORE, *caché dans un coin du théâtre.*

ISABELLE.

Tout se prépare mal du côté de mon pere;
Je ne le vis jamais d'une humeur si sévere:
Il ne souffrira plus votre maître, ni vous;
Votre rival, d'ailleurs, est devenu jaloux:
C'est par cette raison que je vous fais descendre;
Dedans mon cabinet ils pourroient nous surprendre;
Ici nous parlerons en plus de sûreté:

Vous pourrez vous couler d'un et d'autre côté;
Et, si quelqu'un survient, ma retraite est ouverte.

CLINDOR.

C'est trop prendre de soin pour empêcher ma perte.

ISABELLE.

Je n'en puis prendre trop pour m'assurer un bien
Sans qui tous autres biens à mes yeux ne sont rien,
Un bien qui vaut pour moi la terre tout entiere,
Et pour qui seule enfin j'aime à voir la lumiere.
Un rival par mon pere attaque en vain ma foi,
Votre amour seul a droit de triompher de moi:
Des discours de tous deux je suis persécutée;
Mais pour vous je me plais à me voir maltraitée;
Et des plus grands malheurs je bénirois les coups,
Si ma fidélité les enduroit pour vous.

CLINDOR.

Vous me rendez confus, et mon ame ravie
Ne vous peut, en revanche, offrir rien que ma vie;
Mon sang est le seul bien qui me reste en ces lieux,
Trop heureux de le perdre en servant vos beaux yeux!
Mais si mon astre un jour, changeant son influence,
Me donne un accès libre au lieu de ma naissance,
Vous verrez que ce choix n'est pas fort inégal,
Et que, tout balancé, je vaux bien mon rival.
Mais, avec ces douceurs, permettez-moi de craindre
Qu'un pere et ce rival ne veuillent vous contraindre.

ISABELLE.

N'en ayez point d'alarme, et croyez qu'en ce cas,

L'un aura moins d'effet que l'autre n'a d'appas.
Je ne vous dirai point où je suis résolue;
Il suffit que sur moi je me rends absolue.
Ainsi tous leurs projets sont des projets en l'air.
Ainsi....

MATAMORE.

Je n'en puis plus: il est temps de parler.

ISABELLE.

Dieux! on nous écoutoit.

CLINDOR.

C'est notre capitaine;
Je vais bien l'appaiser, n'en soyez pas en peine.

SCENE X.

MATAMORE, CLINDOR.

MATAMORE.

Ah, traître!

CLINDOR.

Parlez bas, ces valets...

MATAMORE.

Eh bien, quoi!

CLINDOR.

Ils fondront tout-à-l'heure et sur vous, et sur moi.

MATAMORE, *tirant Clindor d'un côté du théâtre.*

Viens çà. Tu sais ton crime, et qu'à l'objet que j'aime,
Loin de parler pour moi, tu parlois pour toi-même?

CLINDOR.

Oui, pour me rendre heureux j'ai fait quelques efforts.

MATAMORE.

Je te donne le choix de trois ou quatre morts;
Je vais, d'un coup de poing, te briser comme verre,
Ou t'enfoncer tout vif au centre de la terre,
Ou te fendre en dix parts d'un seul coup de revers,
Ou te jeter si haut au-dessus des éclairs,
Que tu sois dévoré des feux élémentaires.
Choisis donc promptement, et pense à tes affaires.

CLINDOR.

Vous-même choisissez.

MATAMORE.

Quel choix proposes-tu?

CLINDOR.

De fuir en diligence, ou d'être bien battu.

MATAMORE.

Me menacer encore! ah, ventre! quelle audace!
Au lieu d'être à genoux, et d'implorer ma grace!...
Il a donné le mot, ces valets vont sortir...
Je m'en vais commander aux mers de t'engloutir.

CLINDOR.

Sans vous chercher si loin un si grand cimetiere,
Je vous vais, de ce pas, jeter dans la riviere.

MATAMORE.

Ils sont d'intelligence. Ah, tête!

CLINDOR.

Point de bruit:

J'ai déja massacré dix hommes cette nuit;
Et, si vous me fâchez, vous en croîtrez le nombre.

MATAMORE.

Cadédiou, ce coquin a marché dans mon ombre;
Il s'est fait tout vaillant d'avoir suivi mes pas:
S'il avoit du respect, j'en voudrois faire cas.
Écoute: je suis bon, et ce seroit dommage
De priver l'univers d'un homme de courage.
Demande-moi pardon, et cesse par tes feux
De profaner l'objet digne seul de mes vœux;
Tu connois ma valeur, éprouve ma clémence.

CLINDOR.

Plutôt, si votre amour a tant de véhémence,
Faisons deux coups d'épée au nom de sa beauté.

MATAMORE.

Parbieu, tu me ravis de générosité.
Va, pour la conquérir n'use plus d'artifices;
Je te la veux donner pour prix de tes services:
Plains-toi dorénavant d'avoir un maître ingrat.

CLINDOR.

A ce rare présent, d'aise le cœur me bat.
Protecteur des grands rois, guerrier trop magnanime,
Puisse tout l'univers bruire de votre estime!

SCENE XI.

ISABELLE, MATAMORE, CLINDOR.

ISABELLE.

Je rends graces au ciel de ce qu'il a permis
Qu'à la fin, sans combat, je vous vois bons amis.

MATAMORE.

Ne pensez plus, ma reine, à l'honneur que ma flamme
Vous devoit faire un jour de vous prendre pour femme;
Pour quelque occasion j'ai changé de dessein:
Mais je vous veux donner un homme de ma main;
Faites-en de l'état, il est vaillant lui-même;
Il commandoit sous moi.

ISABELLE.

Pour vous plaire, je l'aime.

CLINDOR.

Mais il faut du silence à notre affection.

MATAMORE.

Je vous promets silence, et ma protection.
Avouez-vous de moi par tous les coins du monde.
Je suis craint à l'égal sur la terre et sur l'onde;
Allez, vivez contents sous une même loi.

ISABELLE.

Pour vous mieux obéir je lui donne ma foi.

CLINDOR.

Commandez que sa foi de quelque effet suivie....

SCENE XII.

GÉRONTE, ADRASTE, MATAMORE, CLINDOR, ISABELLE, LYSE; TROUPE DE DOMESTIQUES.

ADRASTE.

Cet insolent discours te coûtera la vie,
Suborneur.

MATAMORE.

Ils ont pris mon courage en défaut.
Cette porte est ouverte, allons gagner le haut.
(*Il entre chez Isabelle après qu'elle et Lyse y sont entrées.*)

CLINDOR.

Traître, qui te fais fort d'une troupe brigande,
Je te choisirai bien au milieu de la bande.

GÉRONTE.

Dieux! Adraste est blessé, courez au médecin.
Vous autres, cependant, arrêtez l'assassin.

CLINDOR.

Ah ciel! je cede au nombre. Adieu, chere Isabelle;
Je tombe au précipice où mon destin m'appelle.

GÉRONTE.

C'en est fait, emportez ce corps à la maison,
Et vous, conduisez tôt ce traître à la prison.

SCENE XIII.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

PRIDAMANT.

Hélas! mon fils est mort.

ALCANDRE.

Que vous avez d'alarmes!

PRIDAMANT.

Ne lui refusez point le secours de vos charmes.

ALCANDRE.

Un peu de patience, et, sans un tel secours,
Vous le verrez bientôt heureux en ses amours.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE.

ENFIN le terme approche; un jugement inique
Doit abuser demain d'un pouvoir tyrannique,
A son propre assassin immoler mon amant,
Et faire une vengeance au lieu d'un châtiment.
Par un décret injuste autant comme sévere,
Demain doit triompher la haine de mon pere,
La faveur du pays, la qualité du mort,
Le malheur d'Isabelle, et la rigueur du sort.
Hélas! que d'ennemis, et de quelle puissance,
Contre le foible appui que donne l'innocence,
Contre un pauvre inconnu, de qui tout le forfait
Est de m'avoir aimée, et d'être trop parfait!
Oui, Clindor, tes vertus et ton feu légitime,
T'ayant acquis mon cœur, ont fait aussi ton crime;
Mais en vain après toi l'on me laisse le jour;
Je veux perdre la vie en perdant mon amour:
Prononçant ton arrêt, c'est de moi qu'on dispose;

Je veux suivre ta mort, puisque j'en suis la cause.
Et le même moment verra par deux trépas
Nos esprits amoureux se rejoindre là-bas.
Ainsi, pere inhumain, ta cruauté déçue
De nos saintes ardeurs verra l'heureuse issue;
Et, si ma perte alors fait naître tes douleurs,
Auprès de mon amant je rirai de tes pleurs.
Ce qu'un remords cuisant te coûtera de larmes
D'un si doux entretien augmentera les charmes;
Ou, s'il n'a pas assez de quoi te tourmenter,
Mon ombre chaque jour viendra t'épouvanter,
S'attacher à tes pas dans l'horreur des ténebres,
Présenter à tes yeux mille images funebres,
Jeter dans ton esprit un éternel effroi,
Te reprocher ma mort, t'appeler après moi,
Accabler de malheurs ta languissante vie,
Et te réduire au point de me porter envie.
Enfin...

SCENE II.

ISABELLE, LYSE.

LYSE.

Quoi! chacun dort, et vous êtes ici?
Je vous jure, monsieur en est en grand souci.

ISABELLE.

Quand on n'a plus d'espoir, Lyse, on n'a plus de crainte.
Je trouve des douceurs à faire ici ma plainte.

Ici je vis Clindor pour la derniere fois;
Ce lieu me redit mieux les accents de sa voix,
Et remet plus avant en mon ame éperdue
L'aimable souvenir d'une si chere vue.

LYSE.

Que vous prenez de peine à grossir vos ennuis!

ISABELLE.

Que veux-tu que je fasse en l'état où je suis?

LYSE.

De deux amants parfaits dont vous étiez servie,
L'un doit mourir demain, l'autre est déja sans vie;
Sans perdre plus de temps à soupirer pour eux,
Il en faut trouver un qui les vaille tous deux.

ISABELLE.

De quel front oses-tu me tenir ces paroles?

LYSE.

Quel fruit espérez-vous de vos douleurs frivoles?
Pensez-vous pour pleurer, et ternir vos appas,
Rappeler votre amant des portes du trépas?
Songez plutôt à faire une illustre conquête;
Je sais pour vos liens une ame toute prête,
Un homme incomparable.

ISABELLE.

Ote-toi de mes yeux.

LYSE.

Le meilleur jugement ne choisiroit pas mieux.

ISABELLE.

Pour croître mes douleurs faut-il que je te voie?

LYSE.

Et faut-il qu'à vos yeux je déguise ma joie?

ISABELLE.

D'où te vient cette joie ainsi hors de saison?

LYSE.

Quand je vous l'aurai dit, jugez si j'ai raison.

ISABELLE.

Ah! ne me conte rien.

LYSE.

Mais l'affaire vous touche.

ISABELLE.

Parle-moi de Clindor, ou n'ouvre point la bouche.

LYSE.

Ma belle humeur, qui rit au milieu des malheurs,
Fait plus en un moment qu'un siecle de vos pleurs;
Elle a sauvé Clindor.

ISABELLE.

Sauvé Clindor?

LYSE.

Lui-même:
Jugez après cela comme quoi je vous aime.

ISABELLE.

Eh! de grace, où faut-il que je l'aille trouver?

LYSE.

Je n'ai que commencé, c'est à vous d'achever.

ISABELLE.

Ah, Lyse!

LYSE.

Tout de bon, seriez-vous pour le suivre?

ISABELLE.

Si je suivrois celui sans qui je ne puis vivre?
Lyse, si ton esprit ne le tire des fers,
Je l'accompagnerai jusque dans les enfers.
Va, ne demande plus si je suivrois sa fuite.

LYSE.

Puisqu'à ce beau dessein l'amour vous a réduite,
Écoutez où j'en suis, et secondez mes coups;
Si votre amant n'échappe, il ne tiendra qu'à vous.
La prison est tout proche.

ISABELLE.

Eh bien?

LYSE.

Ce voisinage
Au frere du concierge a fait voir mon visage;
Et, comme c'est tout un que me voir et m'aimer,
Le pauvre malheureux s'en est laissé charmer.

ISABELLE.

Je n'en avois rien su!

LYSE.

J'en avois tant de honte
Que je mourois de peur qu'on vous en fît le conte;
Mais depuis quatre jours votre amant arrêté
A fait que l'allant voir je l'ai mieux écouté.
Des yeux et du discours flattant son espérance,

D'un mutuel amour j'ai formé l'apparence.
Quand on aime une fois, et qu'on se croit aimé,
On fait tout pour l'objet dont on est enflammé.
Par là j'ai sur son ame assuré mon empire,
Et l'ai mis en état de ne m'oser dédire.
Quand il n'a plus douté de mon affection,
J'ai fondé mes refus sur sa condition;
Et lui, pour m'obliger, juroit de s'y déplaire,
Mais que mal-aisément il s'en pouvoit défaire;
Que les clés des prisons qu'il gardoit aujourd'hui
Étoient le plus grand bien de son frere et de lui.
Moi, de dire soudain que sa bonne fortune
Ne lui pouvoit offrir d'heure plus opportune;
Que, pour se faire riche, et pour me posséder,
Il n'avoit seulement qu'à s'en accommoder;
Qu'il tenoit dans les fers un seigneur de Bretagne
Déguisé sous le nom du sieur de la Montagne;
Qu'il falloit le sauver, et le suivre chez lui;
Qu'il nous feroit du bien, et seroit notre appui.
Il demeure étonné; je le presse, il s'excuse;
Il me parle d'amour, et moi je le refuse;
Je le quitte en colere; il me suit tout confus,
Me fait nouvelle excuse, et moi nouveaux refus.

ISABELLE.

Mais enfin?

LYSE.

J'y retourne, et le trouve fort triste;
Je le juge ébranlé; je l'attaque, il résiste.

Ce matin, « En un mot, le péril est pressant »,
Ai-je dit; « tu peux tout, et ton frere est absent. »
« Mais il faut de l'argent pour un si long voyage »
M'a-t-il dit, « il en faut pour faire l'équipage;
« Ce cavalier en manque. »

ISABELLE.

Ah, Lyse! tu devois
Lui faire offre aussitôt de tout ce que j'avois.
Perles, bagues, habits.

LYSE.

J'ai bien fait davantage,
J'ai dit qu'à vos beautés ce captif rend hommage,
Que vous l'aimez de même, et fuirez avec nous.
Ce mot me l'a rendu si traitable et si doux,
Que j'ai bien reconnu qu'un peu de jalousie
Touchant votre Clindor brouilloit sa fantaisie,
Et que tous ces détours provenoient seulement
D'une vaine frayeur qu'il ne fût mon amant.
Il est parti soudain après votre amour sue,
A trouvé tout aisé, m'en a promis l'issue,
Et vous mande par moi qu'environ à minuit
Vous soyez toute prête à déloger sans bruit.

ISABELLE.

Que tu me rends heureuse!

LYSE.

Ajoutez-y, de grace,
Qu'accepter un mari pour qui je suis de glace
C'est me sacrifier à vos contentements.

ISABELLE.

Aussi....

LYSE.

Je ne veux point de vos remercîments:
Allez plier bagage; et, pour grossir la somme,
Joignez à vos bijoux les écus du bon-homme.
Je vous vends ses trésors, mais à fort bon marché;
J'ai dérobé ses clés depuis qu'il est couché,
Je vous les livre.

ISABELLE.

Allons y travailler ensemble.

LYSE.

Passez-vous de mon aide.

ISABELLE.

Eh quoi! le cœur te tremble?

LYSE.

Non, mais c'est un secret tout propre à l'éveiller;
Nous ne nous garderions jamais de babiller.

ISABELLE.

Folle, tu ris toujours.

LYSE.

De peur d'une surprise
Je dois attendre ici le chef de l'entreprise;
S'il tardoit à la rue, il seroit reconnu;
Nous vous irons trouver dès qu'il sera venu.
C'est là sans raillerie....

ISABELLE.

Adieu donc. Je te laisse,

Et consens que tu sois aujourd'hui la maîtresse.

LYSE.

C'est du moins....

ISABELLE.

Fais bon guet.

LYSE.

Vous, faites bon butin.

SCENE III.

LYSE.

Ainsi, Clindor, je fais moi seule ton destin;
Des fers où je t'ai mis c'est moi qui te délivre,
Et te puis, à mon choix, faire mourir, ou vivre.
On me vengeoit de toi par-delà mes desirs;
Je n'avois de dessein que contre tes plaisirs.
Ton sort trop rigoureux m'a fait changer d'envie;
Je te veux assurer tes plaisirs et ta vie;
Et mon amour éteint, te voyant en danger,
Renaît pour m'avertir que c'est trop me venger.
J'espere aussi, Clindor, que, pour reconnoissance,
De ton ingrat amour étouffant la licence....

SCENE IV.

MATAMORE, ISABELLE, LYSE.

ISABELLE.

Quoi! chez nous, et de nuit!

MATAMORE.

L'autre jour....

ISABELLE.

Qu'est ceci,
L'autre jour? est-il temps que je vous trouve ici?

LYSE.

C'est ce grand capitaine. Où s'est-il laissé prendre?

ISABELLE.

En montant l'escalier je l'en ai vu descendre.

MATAMORE.

L'autre jour, au défaut de mon affection,
J'assurai vos appas de ma protection.

ISABELLE.

Après?

MATAMORE.

On vint ici faire une brouillerie;
Vous rentrâtes voyant cette forfanterie,
Et, pour vous protéger, je vous suivis soudain.

ISABELLE.

Votre valeur prît lors un généreux dessein.
Depuis?

MATAMORE.

Pour conserver une dame si belle
Au plus haut du logis j'ai fait la sentinelle.

ISABELLE.

Sans sortir?

MATAMORE.

Sans sortir.

LYSE.

C'est-à-dire, en deux mots,
Que la peur l'enfermoit dans la chambre aux fagots.

MATAMORE.

La peur?

LYSE.

Oui, vous tremblez; la vôtre est sans égale.

MATAMORE.

Parcequ'elle a bon pas, j'en fais mon Bucéphale;
Lorsque je la domtai, je lui fis cette loi;
Et depuis, quand je marche, elle tremble sous moi.

LYSE.

Votre caprice est rare à choisir des montures.

MATAMORE.

C'est pour aller plus vîte aux grandes aventures.

ISABELLE.

Vous en exploitez bien : mais changeons de discours.
Vous avez demeuré là-dedans quatre jours?

MATAMORE.

Quatre jours.

ISABELLE.

Et vécu?

MATAMORE.

De nectar, d'ambrosie.

LYSE.

Je crois que cette viande aisément rassasie?

MATAMORE.

Aucunement.

ISABELLE.

Enfin vous étiez descendu.....

MATAMORE.

Pour faire qu'un amant en vos bras fût rendu,
Pour rompre sa prison, en fracasser les portes,
Et briser en morceaux ses chaînes les plus fortes.

LYSE.

Avouez franchement que, pressé de la faim,
Vous veniez bien plutôt faire la guerre au pain.

MATAMORE.

L'un et l'autre, parbieu. Cette ambrosie est fade,
J'en eus au bout d'un jour l'estomac tout malade.
C'est un mets délicat, et de peu de soutien;
A moins que d'être un dieu l'on n'en vivroit pas bien;
Il cause mille maux; et, dès l'heure qu'il entre,
Il alonge les dents, et rétrécit le ventre.

LYSE.

Enfin, c'est un ragoût qui ne vous plaisoit pas?

MATAMORE.

Quitte pour chaque nuit faire deux tours en bas,

Et là, m'accommodant des reliefs de cuisine,
Mêler la viande humaine avecque la divine.

ISABELLE.

Vous aviez, après tout, dessein de nous voler.

MATAMORE.

Vous-mêmes, après tout, m'osez-vous quereller?
Si je laisse une fois échapper ma colere....

ISABELLE.

Lyse, fais-moi sortir les valets de mon pere.

MATAMORE.

Un sot les attendroit.

SCENE V.

ISABELLE, LYSE.

LYSE.

Vous ne le tenez pas.

ISABELLE.

Il nous avoit bien dit que la peur a bon pas.

LYSE.

Vous n'avez cependant rien fait, ou peu de chose.

ISABELLE.

Rien du tout. Que veux-tu? sa rencontre en est cause.

LYSE.

Mais vous n'aviez alors qu'à le laisser aller.

ISABELLE.

Mais il m'a reconnue, et m'est venu parler.
Moi qui, seule et de nuit, craignois son insolence,

Et beaucoup plus encor de troubler le silence,
J'ai cru, pour m'en défaire, et m'ôter de souci,
Que le meilleur étoit de l'amener ici.
Vois quand j'ai ton secours que je me tiens vaillante,
Puisque j'ose affronter cette humeur violente.

LYSE.

J'en ai ri comme vous, mais non sans murmurer:
C'est bien du temps perdu.

ISABELLE.

Je vais le réparer.

LYSE.

Voici le conducteur de notre intelligence;
Sachez auparavant toute sa diligence.

SCENE VI.

ISABELLE, LYSE, LE GEOLIER.

ISABELLE.

Eh bien! mon grand ami, braverons-nous le sort?
Et viens-tu m'apporter ou la vie ou la mort?
Ce n'est plus qu'en toi seul que mon amour se fonde.

LE GEOLIER.

Bannissez vos frayeurs, tout va le mieux du monde;
Il ne faut que partir, j'ai des chevaux tout prêts,
Et vous pourrez bientôt vous moquer des arrêts.

ISABELLE.

Je te dois regarder comme un dieu tutélaire,
Et ne sais point pour toi d'assez digne salaire.

LE GEOLIER, *montrant Lyse.*

Voici le prix unique où tout mon cœur prétend.

ISABELLE.

Lyse, il faut te résoudre à le rendre content.

LYSE.

Oui, mais tout son apprêt nous est fort inutile;
Comment ouvrirons-nous les portes de la ville?

LE GEOLIER.

On nous tient des chevaux en main sûre aux fauxbourgs;
Et je sais un vieux mur qui tombe tous les jours:
Nous pourrons aisément sortir par ses ruines.

ISABELLE.

Ah! que je me trouvois sur d'étranges épines!

LE GEOLIER.

Mais il faut se hâter.

ISABELLE.

Nous partirons soudain.
Viens nous aider là-haut à faire notre main.

SCENE VII.

CLINDOR, *en prison.*

Aimables souvenirs de mes cheres délices,
Qu'on va bientôt changer en d'infâmes supplices,
Que, malgré les horreurs de ce mortel effroi,
Vos charmants entretiens ont de douceurs pour moi!
Ne m'abandonnez point, soyez-moi plus fideles

Que les rigueurs du sort ne se montrent cruelles;
Et, lorsque du trépas les plus noires couleurs
Viendront à mon esprit figurer mes malheurs,
Figurez aussitôt à mon ame interdite
Combien je fus heureux par-delà mon mérite.
Lorsque je me plaindrai de leur sévérité,
Redites-moi l'excès de ma témérité;
Que d'un si haut dessein ma fortune incapable
Rendoit ma flamme injuste, et mon espoir coupable;
Que je fus criminel quand je devins amant,
Et que ma mort en est le juste châtiment.
Quel bonheur m'accompagne à la fin de ma vie!
Isabelle, je meurs pour vous avoir servie;
Et, de quelque tranchant que je souffre les coups,
Je meurs trop glorieux, puisque je meurs pour vous.
Hélas! que je me flatte, et que j'ai d'artifice
A me dissimuler la honte d'un supplice!
En est-il de plus grand que de quitter ces yeux
Dont le fatal amour me rend si glorieux?
L'ombre d'un meurtrier creuse ici ma ruine;
Il succomba vivant; et mort, il m'assassine;
Son nom fait contre moi ce que n'a pu son bras;
Mille assassins nouveaux naissent de son trépas;
Et je vois de son sang, fécond en perfidies,
S'élever contre moi des ames plus hardies,
De qui les passions, s'armant d'autorité,
Font un meurtre public avec impunité.
Demain de mon courage on doit faire un grand crime,

Donner au déloyal ma tête pour victime;
Et tous pour le pays prennent tant d'intérêt,
Qu'il ne m'est pas permis de douter de l'arrêt.
Ainsi de tous côtés ma perte étoit certaine.
J'ai repoussé la mort, je la reçois pour peine.
D'un péril évité je tombe en un nouveau,
Et des mains d'un rival en celles d'un bourreau.
Je frémis à penser à ma triste aventure;
Dans le sein du repos je suis à la torture;
Au milieu de la nuit, et du temps du sommeil,
Je vois de mon trépas le honteux appareil;
J'en ai devant les yeux les funestes ministres;
On me lit du sénat les mandements sinistres;
Je sors les fers aux pieds; j'entends déja le bruit
De l'amas insolent d'un peuple qui me suit;
Je vois le lieu fatal où ma mort se prépare:
Là, mon esprit se trouble, et ma raison s'égare;
Je ne découvre rien qui m'ose secourir,
Et la peur de la mort me fait déja mourir.
Isabelle, toi seule, en réveillant ma flamme,
Dissipes ces terreurs, et rassures mon ame;
Et sitôt que je pense à tes divins attraits
Je vois évanouir ces infâmes portraits.
Quelques rudes assauts que le malheur me livre,
Garde mon souvenir, et je croirai revivre.
Mais d'où vient que de nuit on ouvre ma prison?
Ami, que viens-tu faire ici hors de saison?

SCENE VIII.

ISABELLE ET LYSE, *dans le fond du théâtre;*
CLINDOR, LE GEOLIER.

LE GEOLIER.

Les juges assemblés pour punir votre audace,
Mus de compassion, enfin vous ont fait grace.

CLINDOR.

M'ont fait grace, bons dieux!

LE GEOLIER.

Oui, vous mourrez de nuit.

CLINDOR.

De leur compassion est-ce là tout le fruit?

LE GEOLIER.

Que de cette faveur vous tenez peu de compte!
D'un supplice public c'est vous sauver la honte.

CLINDOR.

Quels encens puis-je offrir aux maîtres de mon sort,
Dont l'arrêt me fait grace, et m'envoie à la mort?

LE GEOLIER.

Il la faut recevoir avec meilleur visage.

CLINDOR.

Fais ton office, ami, sans causer davantage.

LE GEOLIER.

Une troupe d'archers là-dehors vous attend;
Peut-être en les voyant serez-vous plus content.

SCENE IX.

CLINDOR, ISABELLE, LYSE, LE GEOLIER.

ISABELLE, *à Lyse, pendant que le geolier ouvre la prison à Clindor.*

Lyse, nous l'allons voir.

LYSE.

Que vous êtes ravie!

ISABELLE.

Ne le serois-je point de recevoir la vie?
Son destin et le mien prennent un même cours,
Et je mourrois du coup qui trancheroit ses jours.

LE GEOLIER.

Monsieur, connoissez-vous beaucoup d'archers semblables?

CLINDOR.

Ah! madame, est-ce vous? surprises adorables!
Trompeur trop obligeant! tu disois bien vraiment
Que je mourrois de nuit, mais de contentement.

ISABELLE.

Clindor!

LE GEOLIER.

Ne perdons point le temps à ces caresses,
Nous aurons tout loisir de flatter nos maîtresses.

CLINDOR.

Quoi! Lyse est donc la sienne?

ISABELLE.

Écoutez le discours
De votre liberté qu'ont produit leurs amours.

LE GEOLIER.

En lieu de sûreté le babil est de mise,
Mais ici ne songeons qu'à nous ôter de prise.

ISABELLE.

Sauvons-nous: mais avant, promettez-nous tous deux
Jusqu'au jour d'un hymen de modérer vos feux;
Autrement nous rentrons.

CLINDOR.

Que cela ne vous tienne,
Je vous donne ma foi.

LE GEOLIER.

Lyse, reçois la mienne.

ISABELLE.

Sur un gage si bon j'ose tout hasarder.

LE GEOLIER.

Nous nous amusons trop, il est temps d'évader.

SCENE X.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

ALCANDRE.

Ne craignez plus pour eux ni périls, ni disgraces;
Beaucoup les poursuivront, mais sans trouver leurs traces.

PRIDAMANT.

A la fin, je respire.

ALCANDRE.

Après un tel bonheur,
Deux ans les ont montés en haut degré d'honneur.
Je ne vous dirai point le cours de leurs voyages,
S'ils ont trouvé le calme, ou vaincu les orages,
Ni par quel art non plus ils se sont élevés;
Il suffit d'avoir vu comme ils se sont sauvés,
Et que, sans vous en faire une histoire importune,
Je vous les vais montrer en leur haute fortune.
Mais, puisqu'il faut passer à des effets plus beaux,
Rentrons pour évoquer des fantômes nouveaux:
Ceux que vous avez vus représenter de suite
A vos yeux étonnés leur amour et leur fuite,
N'étant pas destinés aux hautes fonctions,
N'ont point assez d'éclat pour leurs conditions.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

PRIDAMANT.

Qu'ISABELLE est changée, et qu'elle est éclatante!

ALCANDRE.

Lyse marche après elle, et lui sert de suivante;
Mais de rechef sur-tout n'ayez aucun effroi,
Et de ce lieu fatal ne sortez qu'après moi;
Je vous le dis encore, il y va de la vie.

PRIDAMANT.

Cette condition m'en ôte assez l'envie.

SCENE II.

ISABELLE, *représentant* HIPPOLYTE; LYSE, *représentant* CLARINE.

LYSE.

Ce divertissement n'aura-t-il point de fin?
Et voulez-vous passer la nuit dans ce jardin?

ISABELLE.

Je ne puis plus cacher le sujet qui m'amene;
C'est grossir mes douleurs que de taire ma peine.
Le prince Florilame...

LYSE.

Eh bien, il est absent.

ISABELLE.

C'est la source des maux que mon ame ressent;
Nous sommes ses voisins, et l'amour qu'il nous porte
Dedans son grand jardin nous permet cette porte.
La princesse Rosine, et mon perfide époux,
Durant qu'il est absent en font leur rendez-vous:
Je l'attends au passage, et lui ferai connoître
Que je ne suis pas femme à rien souffrir d'un traître.

LYSE.

Madame, croyez-moi, loin de le quereller,
Vous ferez beaucoup mieux de tout dissimuler.
Il nous vient peu de fruit de telles jalousies;
Un homme en court plutôt après ses fantaisies;
Il est toujours le maître, et tout notre discours,
Par un contraire effet, l'obstine en ses amours.

ISABELLE.

Je dissimulerai son adultere flamme!
Une autre aura son cœur, et moi le nom de femme!
Sans crime, d'un hymen peut-il rompre la loi?
Et ne rougit-il point d'avoir si peu de foi?

LYSE.

Cela fut bon jadis; mais, au temps où nous sommes,

Ni l'hymen, ni la foi, n'obligent plus les hommes :
Leur gloire a son brillant et ses regles à part;
Où la nôtre se perd, la leur est sans hasard;
Elle croît aux dépens de nos lâches foiblesses;
L'honneur d'un galant homme est d'avoir des maîtresses.

ISABELLE.

Ote moi cet honneur et cette vanité,
De se mettre en crédit par l'infidélité.
Si, pour haïr le change et vivre sans amie,
Un homme tel que lui tombe dans l'infamie,
Je le tiens glorieux d'être infâme à ce prix;
S'il en est méprisé, j'estime ce mépris.
Le blâme qu'on reçoit d'aimer trop une femme
Aux maris vertueux est un illustre blâme.

LYSE.

Madame, il vient d'entrer; la porte a fait du bruit.

ISABELLE.

Retirons-nous, qu'il passe.

LYSE.

Il vous voit et vous suit.

SCENE III.

CLINDOR, *représentant* THÉAGENE; ISABELLE, *représentant* HIPPOLYTE; LYSE, *représentant* CLARINE.

CLINDOR.

Vous fuyez, ma princesse, et cherchez des remises :

Sont-ce là les douceurs que vous m'aviez promises?
Est-ce ainsi que l'amour ménage un entretien?
Ne fuyez plus, madame, et n'appréhendez rien:
Florilame est absent, ma jalouse endormie.

ISABELLE.

En êtes-vous bien sûr?

CLINDOR.

Ah! fortune ennemie!

ISABELLE.

Je veille, déloyal: ne crois plus m'aveugler;
Au milieu de la nuit je ne vois que trop clair;
Je vois tous mes soupçons passer en certitudes,
Et ne puis plus douter de tes ingratitudes!
Toi-même, par ta bouche, as trahi ton secret.
O l'esprit avisé pour un amant discret!
Et que c'est en amour une haute prudence,
D'en faire avec sa femme entiere confidence!
Où sont tant de serments de n'aimer rien que moi?
Qu'as-tu fait de ton cœur? qu'as-tu fait de ta foi?
Lorsque je la reçus, ingrat, qu'il te souvienne
De combien différoient ta fortune et la mienne,
De combien de rivaux je dédaignai les vœux,
Ce qu'un simple soldat pouvoit être auprès deux;
Quelle tendre amitié je recevois d'un pere!
Je le quittai pourtant pour suivre ta misere;
Et je tendis les bras à mon enlèvement,
Pour soustraire ma main à son commandement.
En quelle extrémité depuis ne m'ont réduite

Les hasards dont le sort a traversé ta fuite?
Et, que n'ai-je souffert avant que le bonheur
Élevât ta bassesse à ce haut rang d'honneur?
Si, pour te voir heureux ta foi s'est relâchée,
Remets-moi dans le sein dont tu m'as arrachée.
L'amour que j'ai pour toi m'a fait tout hasarder,
Non pas pour des grandeurs, mais pour te posséder.

CLINDOR.

Ne me reproche plus ta fuite ni ta flamme.
Que ne fait point l'amour quand il possede une ame?
Son pouvoir à ma vue attachoit tes plaisirs,
Et tu me suivois moins que tes propres desirs.
J'étois lors peu de chose, oui, mais qu'il te souvienne
Que ta fuite égala ta fortune à la mienne,
Et que pour t'enlever c'étoit un foible appas
Que l'éclat de tes biens qui ne te suivoient pas.
Je n'eus, de mon côté, que l'épée en partage,
Et ta flamme, du tien, fut mon seul avantage:
Celle-là m'a fait grand en ces bords étrangers,
L'autre exposa ma tête à cent et cent dangers.
Regrette maintenant ton pere et ses richesses;
Fâche-toi de marcher à côté des princesses;
Retourne en ton pays chercher avec tes biens
L'honneur d'un rang pareil à celui que tu tiens.
De quel manque, après tout, as-tu lieu de te plaindre?
En quelle occasion m'as-tu vu te contraindre?
As-tu reçu de moi ni froideurs, ni mépris?
Les femmes, à vrai dire, ont d'étranges esprits!

Qu'un mari les adore, et qu'un amour extrême
A leur bizarre humeur le soumette lui-même,
Qu'il les comble d'honneurs et de bons traitements,
Qu'il ne refuse rien à leurs contentements;
S'il fait la moindre breche à la foi conjugale,
Il n'est point, à leur gré, de crime qui l'égale;
C'est vol, c'est perfidie, assassinat, poison,
C'est massacrer son pere, et brûler sa maison;
Et jadis des Titans l'effroyable supplice
Tomba sur Encélade avec moins de justice.

ISABELLE.

Je te l'ai déja dit, que toute ta grandeur
Ne fut jamais l'objet de ma sincere ardeur.
Je ne suivois que toi, quand je quittai mon pere;
Mais, puisque ces grandeurs t'ont fait l'ame légere,
Laisse mon intérêt; songe à qui tu les dois.
Florilame lui seul t'a mis où tu te vois;
A peine il te connut qu'il te tira de peine;
De soldat vagabond il te fit capitaine;
Et le rare bonheur qui suivit cet emploi
Joignit à ces faveurs les faveurs de son roi.
Quelle forte amitié n'a-t-il point fait paroître
A cultiver depuis ce qu'il avoit fait naître?
Par ses soins redoublés n'es-tu pas aujourd'hui
Un peu moindre de rang, mais plus puissant que lui?
Il eût gagné, par là, l'esprit le plus farouche;
Et pour remercîment tu veux souiller sa couche!
Dans ta brutalité trouve quelques raisons,

Et contre ses faveurs défends tes trahisons.
Il t'a comblé de biens, tu lui voles son ame!
Il t'a fait grand seigneur, et tu le rends infâme!
Ingrat, c'est donc ainsi que tu rends les bienfaits?
Et ta reconnoissance a produit ces effets?

CLINDOR.

Mon ame, car encor ce beau nom te demeure,
Et te demeurera jusqu'à tant que je meure,
Crois-tu qu'aucun respect ou crainte du trépas
Puisse obtenir sur moi ce que tu n'obtiens pas?
Dis que je suis ingrat, appelle-moi parjure;
Mais à nos feux sacrés ne fais plus tant d'injure:
Ils conservent encor leur premiere vigueur:
Et si le fol amour qui m'a surpris le cœur
Avoit pu s'étouffer au point de sa naissance,
Celui que je te porte eût eu cette puissance.
Mais en vain mon devoir tâche à lui résister;
Toi-même as éprouvé qu'on ne le peut domter.
Ce dieu qui te força d'abandonner ton pere,
Ton pays, et tes biens, pour suivre ma misere,
Ce dieu même aujourd'hui force tous mes desirs
A te faire un larcin de deux ou trois soupirs.
A mon égarement souffre cette échappée,
Sans craindre que ta place en demeure usurpée.
L'amour dont la vertu n'est point le fondement
Se détruit de soi-même, et passe en un moment;
Mais celui qui nous joint est un amour solide,
Où l'honneur a son lustre, où la vertu préside;

Sa durée a toujours quelques nouveaux appas,
Et ses fermes liens durent jusqu'au trépas.
Mon ame, derechef pardonne à la surprise
Que ce tyran des cœurs a faite à ma franchise;
Souffre une folle ardeur qui ne vivra qu'un jour,
Et qui n'affoiblit point le conjugal amour.

ISABELLE.

Hélas! que j'aide bien à m'abuser moi-même!
Je vois qu'on me trahit, et veux croire qu'on m'aime;
Je me laisse charmer à ce discours flatteur,
Et j'excuse un forfait dont j'adore l'auteur.
Pardonne, cher époux, au peu de retenue
Où d'un premier transport la chaleur est venue:
C'est en ces accidents manquer d'affection
Que de les voir sans trouble et sans émotion.
Puisque mon teint se fane et ma beauté se passe,
Il est bien juste aussi que ton amour se lasse;
Et même je croirai que ce feu passager
En l'amour conjugal ne pourra rien changer.
Songe un peu toutefois à qui ce feu s'adresse,
En quel péril te jette une telle maîtresse.
Dissimule, déguise, et sois amant discret.
Les grands en leur amour n'ont jamais de secret;
Ce grand train qu'à leurs pas leur grandeur propre attache
N'est qu'un grand corps tout d'yeux à qui rien ne se cache,
Et dont il n'est pas un qui ne fît son effort
A se mettre en faveur par un mauvais rapport.
Tôt ou tard Florilame apprendra tes pratiques,

Ou de sa défiance, ou de ses domestiques;
Et lors, à ce penser je frissonne d'horreur,
A quelle extrémité n'ira point sa fureur?
Puisqu'à ces passe-temps ton humeur te convie,
Cours après tes plaisirs, mais assure ta vie.
Sans aucun sentiment je te verrai changer,
Lorsque tu changeras sans te mettre en danger.

CLINDOR.

Encore une fois donc tu veux que je te die
Qu'auprès de mon amour je méprise ma vie?
Mon ame est trop atteinte, et mon cœur trop blessé,
Pour craindre les périls dont je suis menacé.
Ma passion m'aveugle, et pour cette conquête
Croit hasarder trop peu de hasarder ma tête.
C'est un feu que le temps pourra seul modérer;
C'est un torrent qui passe, et ne sauroit durer.

ISABELLE.

Eh bien! cours au trépas, puisqu'il a tant de charmes,
Et néglige ta vie aussi-bien que mes larmes.
Penses-tu que ce prince, après un tel forfait,
Par ta punition se tienne satisfait?
Qui sera mon appui lorsque ta mort infâme
A sa juste vengeance exposera ta femme,
Et que sur la moitié d'un perfide étranger
Une seconde fois il croira se venger?
Non, je n'attendrai pas que ta perte certaine
Puisse attirer sur moi les restes de ta peine,
Et que de mon honneur, gardé si chèrement,

Il fasse un sacrifice à son ressentiment.
Je préviendrai la honte où ton malheur me livre,
Et saurai bien mourir, si tu ne veux pas vivre.
Ce corps, dont mon amour t'a fait le possesseur,
Ne craindra plus bientôt l'effort d'un ravisseur.
J'ai vécu pour t'aimer, mais non pour l'infamie
De servir au mari de ton illustre amie.
Adieu. Je vais du moins, en mourant avant toi,
Diminuer ton crime, et dégager ta foi.

CLINDOR.

Ne meurs pas, chere épouse, et dans un second change
Vois l'effet merveilleux où ta vertu me range.
M'aimer malgré mon crime, et vouloir par ta mort
Éviter le hasard de quelque indigne effort!
Je ne sais qui je dois admirer davantage
Ou de ce grand amour, ou de ce grand courage;
Tous les deux m'ont vaincu: je reviens sous tes lois,
Et ma brutale ardeur va rendre les abois;
C'en est fait, elle expire, et mon ame plus saine
Vient de rompre les nœuds de sa honteuse chaîne.
Mon cœur, quand il fut pris, s'étoit mal défendu;
Perds-en le souvenir.

ISABELLE.

Je l'ai déja perdu.

CLINDOR.

Que les plus beaux objets qui soient dessus la terre
Conspirent désormais à me faire la guerre;
Ce cœur, inexpugnable aux assauts de leurs yeux,

N'aura plus que les tiens pour maîtres et pour dieux.

LYSE.

Madame, quelqu'un vient.

SCENE IV.

CLINDOR, *représentant Théagene;* ISABELLE, *représentant Hippolyte;* LYSE, *représentant Clarine;* ÉRASTE, TROUPE DE DOMESTIQUES DE FLORILAME.

ÉRASTE, *poignardant Clindor.*

Reçois, traître, avec joie
Les faveurs que par nous ta maîtresse t'envoie.

PRIDAMANT, *à Alcandre.*

On l'assassine, ô dieux! daignez le secourir.

ÉRASTE.

Puissent les suborneurs ainsi toujours périr!

ISABELLE.

Qu'avez-vous fait, bourreaux?

ÉRASTE.

Un juste et grand exemple,
Qu'il faut qu'avec effroi tout l'avenir contemple,
Pour apprendre aux ingrats, aux dépens de son sang,
A n'attaquer jamais l'honneur d'un si haut rang.
Notre main a vengé le prince Florilame,
La princesse outragée, et vous-même, madame,
Immolant à tous trois un déloyal époux,
Qui ne méritoit pas la gloire d'être à vous.

D'un si lâche attentat souffrez le prompt supplice,
Et ne vous plaignez point quand on vous rend justice.
Adieu.

ISABELLE.

Vous ne l'avez massacré qu'à demi,
Il vit encore en moi; soûlez son ennemi;
Achevez, assassins, de m'arracher la vie.
Cher époux, en mes bras, on te l'a donc ravie!
Et de mon cœur jaloux les secrets mouvements
N'ont pu rompre ce coup par leurs pressentiments!
O clarté trop fidele, hélas! et trop tardive,
Qui ne fait voir le mal qu'au moment qu'il arrive!
Falloit-il...? Mais, j'étouffe, et, dans un tel malheur,
Mes forces et ma voix cedent à ma douleur;
Son vif excès me tue ensemble et me console,
Et puisqu'il nous rejoint....

LYSE.

Elle perd la parole.
Madame... elle se meurt; épargnons les discours,
Et courons au logis appeler du secours.

(Ici on baisse une toile qui couvre le jardin, et les corps de Clindor et d'Isabelle; et le magicien sort de la grotte avec Pridamant.)

SCENE V.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

ALCANDRE.

Ainsi de notre espoir la fortune se joue:
Tout s'éleve ou s'abaisse au branle de sa roue;
Et son ordre inégal, qui régit l'univers,
Au milieu du bonheur a ses plus grands revers.

PRIDAMANT.

Cette réflexion, mal propre pour un pere,
Consoleroit peut-être une douleur légere;
Mais, après avoir vu mon fils assassiné,
Mes plaisirs foudroyés, mon espoir ruiné,
J'aurois d'un si grand coup l'ame bien peu blessée,
Si de pareils discours m'entroient dans la pensée.
Hélas! dans sa misere, il ne pouvoit périr;
Et son bonheur fatal lui seul l'a fait mourir!
N'attendez pas de moi des plaintes davantage:
La douleur qui se plaint cherche qu'on la soulage;
La mienne court après son déplorable sort.
Adieu: je vais mourir, puisque mon fils est mort.

ALCANDRE.

D'un juste désespoir l'effort est légitime,
Et de le détourner je croirois faire un crime.
Oui, suivez ce cher fils sans attendre à demain:
Mais épargnez du moins ce coup à votre main;
Laissez faire aux douleurs qui rongent vos entrailles,

Et, pour les redoubler, voyez ses funérailles.

(*Ici on releve la toile, et tous les comédiens paroissent avec leur portier; ils comptent de l'argent sur une table, et prennent chacun leur part.*)

PRIDAMANT.

Que vois-je! chez les morts compte-t-on de l'argent?

ALCANDRE.

Voyez si pas un d'eux s'y montre négligent.

PRIDAMANT.

Je vois Clindor! ah dieux! quelle étrange surprise!
Je vois ses assassins, je vois sa femme et Lyse!
Quel charme en un moment étouffe leurs discords,
Pour assembler ainsi les vivants et les morts?

ALCANDRE.

Ainsi, tous les acteurs d'une troupe comique,
Leur poème récité, partagent leur pratique.
L'un tue, et l'autre meurt, l'autre vous fait pitié;
Mais la scene préside à leur inimitié.
Leurs vers font leurs combats, leur mort suit leurs paroles;
Et, sans prendre intérêt en pas un de leurs rôles,
Le traître, le trahi, le mort, et le vivant,
Se trouvent à la fin amis comme devant.
Votre fils et son train ont bien su, par leur fuite,
D'un pere et d'un prévôt éviter la poursuite;
Mais, tombant dans les mains de la nécessité,
Ils ont pris le théâtre en cette extrémité.

PRIDAMANT.

Mon fils comédien!

ALCANDRE.

D'un art si difficile
Tous les quatre, au besoin, ont fait un doux asyle;
Et, depuis sa prison, ce que vous avez vu,
Son adultere amour, son trépas imprévu,
N'est que la triste fin d'une piece tragique,
Qu'il expose aujourd'hui sur la scene publique,
Par où ses compagnons, en ce noble métier,
Ravissent à Paris un peuple tout entier.
Le gain leur en demeure, et ce grand équipage,
Dont je vous ai fait voir le superbe étalage,
Est bien à votre fils, mais non pour s'en parer,
Qu'alors que sur la scene il se fait admirer.

PRIDAMANT.

J'ai pris sa mort pour vraie, et ce n'étoit que feinte;
Mais je trouve par-tout même sujet de plainte.
Est-ce là cette gloire, et ce haut rang d'honneur
Où le devoit monter l'excès de son bonheur?

ALCANDRE.

Cessez de vous en plaindre. A présent le théâtre *

* Ces vers de Corneille en faveur du théâtre, et même des comédiens, durent être fort applaudis, et ne sont pas assez connus. Ils prouvent la révolution qui commençoit à se faire dans les esprits, et purent même y contribuer. Il étoit digne de Corneille de prendre le parti d'un art dans lequel il acquit tant de gloire, et de s'élever contre le préjugé qui, sur-tout alors, avilissoit beaucoup trop l'état de comédien. C'est peut-être à l'effet que produisi-

Est en un point si haut que chacun l'idolâtre;
Et ce que votre temps voyoit avec mépris
Est aujourd'hui l'amour de tous les bons esprits,
L'entretien de Paris, le souhait des provinces,
Le divertissement le plus doux de nos princes,
Les délices du peuple, et le plaisir des grands;
Il tient le premier rang parmi leurs passe-temps:
Et ceux dont nous voyons la sagesse profonde
Par ses illustres soins conserver tout le monde,
Trouvent dans les douceurs d'un spectacle si beau,
De quoi se délasser d'un si pesant fardeau.
Même notre grand roi, ce foudre de la guerre,
Dont le nom se fait craindre aux deux bouts de la terre,
Le front ceint de lauriers, daigne bien quelquefois
Prêter l'œil et l'oreille au théâtre françois:
C'est là que le Parnasse étale ses merveilles;

rent ces vers, que la scene françoise fut redevable de ses meilleurs acteurs. Qui sait même s'ils ne contribuerent pas à fortifier Moliere dans la résolution qu'il avoit prise de monter sur le théâtre? On ne s'est jamais tenu dans de justes bornes à l'égard des comédiens; on les a successivement trop abaissés ou trop relevés. Cette profession, dans laquelle on peut compter des individus très estimables, suppose sans doute des talents qu'il est juste d'encourager; mais il paroît impossible de l'ennoblir, parceque son exercice est une espece d'esclavage qui les assujettit aux plus grandes humiliations de la part d'un public qui n'est pas toujours digne de les juger.

Les plus rares esprits lui consacrent leurs veilles;
Et tous ceux qu'Apollon voit d'un meilleur regard
De leurs doctes travaux lui donnent quelque part.
D'ailleurs, si, par les biens on prise les personnes,
Le théâtre est un fief dont les rentes sont bonnes;
Et votre fils rencontre en un métier si doux
Plus d'accommodement qu'il n'eût trouvé chez vous.
Défaites-vous enfin de cette erreur commune,
Et ne vous plaignez plus de sa bonne fortune.

PRIDAMANT.

Je n'ose plus m'en plaindre, et vois trop de combien
Le métier qu'il a pris est meilleur que le mien.
Il est vrai que d'abord mon ame s'est émue:
J'ai cru la comédie au point où je l'ai vue;
J'en ignorois l'éclat, l'utilité, l'appas,
Et la blâmois ainsi, ne la connoissant pas;
Mais, depuis vos discours, mon cœur plein d'alégresse
A banni cette erreur avecque sa tristesse.
Clindor a fort bien fait.

ALCANDRE.

N'en croyez que vos yeux.

PRIDAMANT.

Demain, pour ce sujet, j'abandonne ces lieux;
Je vole vers Paris. Cependant, grand Alcandre,
Quelles graces ici ne vous dois-je point rendre?

ALCANDRE.

Servir les gens d'honneur est mon plus grand desir.

J'ai pris ma récompense en vous faisant plaisir.
Adieu. Je suis content, puisque je vous vois l'être.

PRIDAMANT.

Un si rare bienfait ne se peut reconnoître:
Mais, grand mage, du moins croyez qu'à l'avenir
Mon ame en gardera l'éternel souvenir.

FIN DE L'ILLUSION.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS LE TOME SECOND.

LA SUIVANTE, COMÉDIE EN CINQ ACTES, page 5
Épître dédicatoire, 7
Acteurs, 14
LA PLACE ROYALE, COMÉDIE EN CINQ ACTES. 109
Epître dédicatoire à M***. 111
Acteurs, 114
MÉDÉE, TRAGÉDIE EN CINQ ACTES, 195
Préface de Voltaire, 197
Épître de Corneille à monsieur P. T. N. G. 207
Acteurs, 210
Remarques de Voltaire sur *Médée*, et notes de l'éditeur sur ces remarques, 287
L'ILLUSION COMIQUE, COMÉDIE EN CINQ ACTES, 317
Épître dédicatoire à mademoiselle M. F. D. R., 319
Acteurs, 322

FIN DU TOME SECOND.

00099816

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015